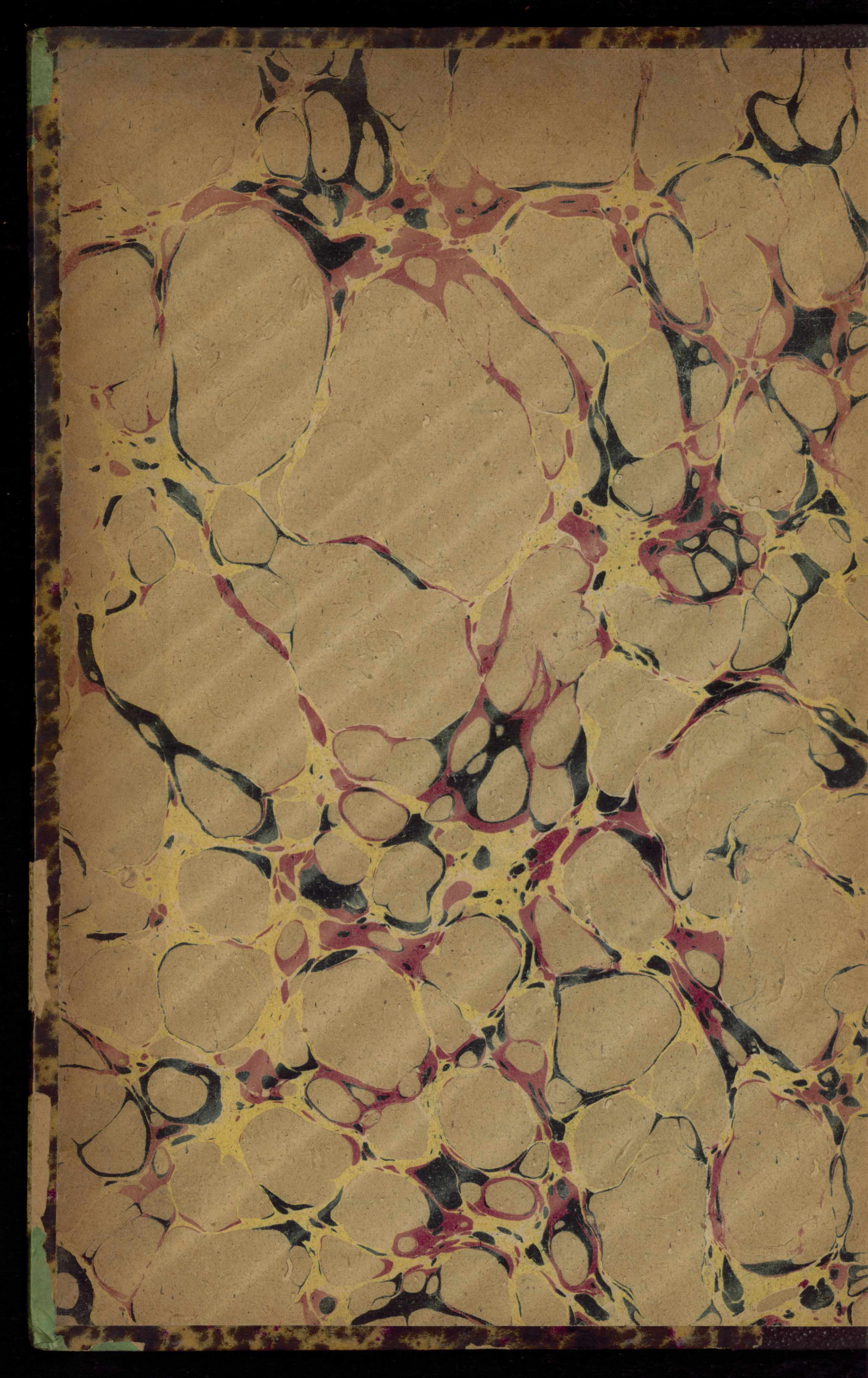
DURAND

EXPLORATION
FRANÇAISE
AU
ZAMBÈZE









UNE

EXPLORATION FRANÇAISE

AU

ZAMBÈZE

Extrait de la *Revue française*

UNE

EXPLORATION FRANÇAISE

AU

ZAMBÈZE

PAR

E. DURAND

INGÉNIEUR A LA COMPAGNIE FRANÇAISE DES MINES DE DIAMANTS DU CAP

AVEC CARTE



PARIS

CHALLAMEL ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRIE COLONIALE

5, rue Jacob et rue Furstenberg, 2.

—

1888

INTRODUCTION

Sorti en 1863 de l'École centrale des Arts et Manufactures avec le diplôme d'ingénieur, après bien des années passées en voyages, je dirigeais une fabrique de produits chimiques dans les environs de Rouen, lorsque je fus, au mois de janvier 1881, mis en relations avec le capitaine Païva d'Andrada, qui cherchait un ingénieur spécial au courant des conditions de gisement des dépôts aurifères et de leur exploitation, pour faire partie d'une mission chargée d'explorer diverses concessions dans la colonie de Mozambique.

Mes études antérieures et une expérience assez rudement acquise pendant un long séjour dans les mines de la Californie et du Névada, où, par suite des vicissitudes habituelles de la vie américaine, j'avais dû m'occuper de tous les détails de l'exploitation, me rendait une pareille tâche familière, et la fièvre des voyages et des aventures, qui se guérit difficilement, me poussait vers cette nouvelle expédition.

Les conditions furent bientôt arrêtées avec le capitaine d'Andrada et avec le conseil d'administration de la Société qu'il avait organisée. Le rendez-vous fut fixé pour le 6 mars, jour de l'embarquement à Marseille.

Notre expédition, qui était sous les ordres du capitaine P. d'Andrada, appartenant à l'armée portugaise, se composait de M. H. Kuss, ingénieur des mines chargé de la direction technique de l'expédition, de M. Lapierre, ayant à s'occuper des gisements houillers, de celui qui écrit ces lignes, et qui avait été choisi à raison de son expérience des mines d'or, enfin d'un volontaire de grand mérite, M. Rigal de Lastour, mort au Congo. Elle comprenait en outre le docteur Gaffard, un chimiste, P. Guyot, un agent chargé de la partie financière, Ch. Courret. Nous avions, en outre, emmené deux laveurs d'or espagnols et un contremaître et deux mineurs de Decazeville. Ce personnel était beaucoup trop nombreux, et par suite des difficultés du voyage dans l'intérieur, la plupart de nos compagnons ne purent prendre une part active dans l'expédition.

Les concessions qu'il s'agissait d'explorer comprenaient une immense étendue de terre cultivable, les forêts et les mines de la vallée dn Zambèze. Le conseil d'administration fut d'avis que, seules, de riches mines d'or permettaient de lancer une pareille affaire et que les résultats lents d'une exploitation agricole ne pouvaient être pris comme base d'un appel au crédit.

Nous avions donc, comme objet principal de nos recherches, l'étude des divers gisements d'or anciennement connus; accessoirement nous devions nous rendre compte des autres richesses minérales ainsi que des diverses ressources du pays.

Les études faites au cours de notre long voyage nous ont démontré que les gisements d'or, autrefois d'une très grande importance, avaient été épuisés à la surface par les premiers exploitants, et qu'une exploration plus profonde, demandant plus de temps et d'argent, était indispensable. Il fallut reconnaître, d'autre part, que les difficultés de communication étaient considérables et que, dans certains cas, elles prohibaient complètement l'emploi des machines. C'était une désillusion pour ceux qui avaient pensé que nous allions trouver des gisements riches et faciles à exploiter; aussi aucune suite ne fut-elle donnée en France à cette affaire.

Les concessions ont été reprises par des capitalistes anglais qui, plus confiants dans les ressources du pays, n'ont pas hésité à s'engager dans l'affaire malgré les lenteurs inséparables d'une exploitation commerciale et agricole, comptant que leurs vastes concessions minières ne peuvent manquer de prendre de l'importance avec le développement général de la colonie.

Quoique l'entreprise française ait avorté, il nous semble que les observations, que nous avons pu faire au cours de notre voyage dans un pays à peine exploré jusqu'à ce jour, conservent leur intérêt. C'est ce qui nous a déterminé a entreprendre cette publication où le lecteur trouvera, à défaut d'une habileté littéraire, à laquelle nous ne saurions prétendre, un scrupuleux respect de la vérité.

UNE

EXPLORATION FRANÇAISE AU ZAMBÈZE

I

DE PORT-SAÏD A ADEN

Partis de Marseille le 6 mars, nous arrivons à Port-Saïd après une belle traversée de quatre jours. La journée est triste, le ciel couvert. La côte d'Égypte nous apparaît basse, sablonneuse, entièrement dépourvue de végétation. Avec son entrée de port indiquée par un beau phare polygonal d'une teinte blanche, ses digues, composées d'énormes blocs artificiels, jetés les uns sur les autres, et qui s'étendent au loin en mer, les mâts de ses navires ancrés dans les bassins, à l'entrée du canal, Port-Saïd nous donne tout de suite l'idée d'une ville importante. Notre paquebot arrive à quai. Immédiatement des chalands chargés de charbon s'approchent de nous, et les ouvriers égyptiens commencent à remplir nos soutes. Comme ce travail exigera un certain temps, le capitaine nous accorde un peu de liberté, dont nous nous empressons de profiter pour visiter la ville.

A Port-Saïd nous retrouvons presque la France. Une poste française est installée à côté de la poste égyptienne. Des Français sont établis en grand nombre dans cette ville, qui fait un commerce considérable des produits nécessaires pour le ravitaillement des navires. A côté des Levantins, les Européens ont ouvert des magasins de produits variés : tabacs, alcools, parfums, objets d'Europe et d'Asie. La plupart de ces marchandises ne sont soumises qu'à des droits de douanes

minimes, ce qui permet de les vendre à très bas prix; aussi, bien des voyageurs retournant en Europe s'approvisionnent fortement d'eau de Cologne et d'autres articles de fantaisie.

L'aspect des maisons donne à Port-Saïd l'air d'une ville américaine de l'Ouest. Les rues grandes et longues, se coupant à angles droits, sont bordées de maisons à un seul étage, avec de grandes vérandas et ornées d'enseignes immenses. Les divers quartiers abondent en cafés-concerts de tout genre, avec chanteuses, chanteurs et instrumentistes, et en maisons de jeux grandes ouvertes, où le premier venu peut perdre son argent par les moyens les plus variés.

Les indigènes sont cantonnés dans un faubourg situé à une petite distance. Pourtant sur un coin du marché aux fruits, nous apercevons une école en plein vent. Les enfants sont là pêle-mêle, filles et garçons, tous avec leurs livres. Assis sur leurs talons, les jambes croisées, ils récitent en chœur des versets du Coran, se tenant deux à deux, face à face, ayant chacun la main sur l'épaule de son vis-à-vis, et se balançant continuellement d'avant en arrière. Au milieu du groupe, un maître armé d'un bâton de palmier rappelle fréquemment à l'ordre la petite troupe. Nous donnons quelques sous aux enfants les plus rapprochés, mais ils les remettent immédiatement à leur maître. Une poignée d'arachides grillées que nous leur faisons passer, est rapidement grignotée par la bande. Les petites filles ne sont pas voilées, elles ont les ongles et les paumes des mains colorés en jaune foncé.

Vers deux heures, notre paquebot ayant refait ses approvisionnements, le signal du départ est donné et, avec un pilote à bord, nous nous engageons dans le canal. En quittant Port-Saïd, nous entrons presque immédiatement dans le lac Manzaleh. Les berges sont ici peu élevées au-dessus de l'eau, si bien que l'on se croirait encore en mer. Pourtant, au loin, des deux côtés, nous apercevons quelques maigres broussailles, puis le lac diminue de largeur, et nous voguons entre deux plaines de sable. Comme distraction, nous essayons, mais sans succès, d'attraper des goélands avec un morceau de viande au bout d'une ligne.

Les effets du mirage, si fréquents dans ces pays déserts, ne tardent pas à se produire et changent totalement l'aspect du pays. En réalité nous sommes entourés d'une immense plaine de sable, coupée

de distance en distance par de petits monticules, et parsemée de quelques broussailles sans feuilles, comme sont généralement les plantes du désert. Ces plaines nous semblent être des lacs remplis d'eau légèrement agitée. Les petits monticules d'un ou deux mètres de hauteur nous apparaissent comme des îles, les brindilles qui les surmontent deviennent pour nous de beaux peupliers : l'effet est surprenant. Ceux-là même qui connaissent le pays et se tiennent en garde contre les illusions du mirage, ne peuvent s'empêcher d'être frappés par l'étrangeté de ce spectacle. La scène est la même pour toutes les personnes qui sont placées au même endroit, mais le déplacement du navire modifie constamment les détails du tableau que nous avons sous les yeux : des lacs couverts d'eau légèrement agitée et entourés d'une frange de grands arbres. A mesure que le spectacle s'approche, les arbres se réunissent par la partie supérieure et se coupent lentement vers le milieu ; la frange des grands peupliers ressemble bientôt à une plate-forme surmontée d'un nuage ; puis, quand l'on avance encore, le nuage s'amincit, la plate-forme s'abaisse insensiblement et tout à coup le désert apparaît. Parfois, le mirage cesse en un point à raison de la situation de l'observateur, mais immédiatement il se reproduit dans une autre partie du désert.

Notre paquebot avance à l'aide de son hélice, mais fort lentement ; nous ne devons pas dépasser 10 kilomètres à l'heure. Même à cette vitesse trop réduite, son passage produit une vague qui nous suit en lavant violemment les berges du canal, dont la largeur est évidemment insuffisante. Dans ces conditions, les navires gouvernent mal ; le moindre faux mouvement les fait échouer ; les courants et le vent rendent le passage encore plus difficile. Pour éviter les pertes de temps, les bâtiments voyagent par bandes. De nombreux garages leur permettent de croiser avec les navires venant en sens contraire, mais ces garages eux-mêmes ne sont pas assez larges. Il faut constamment envoyer les câbles à terre, s'amarrer ou se placer convenablement pour laisser passer les bâtiments qui nous croisent. Des lignes télégraphiques sont établies tout le long du canal, et de nombreux sémaphores indiquent aux pilotes que le passage est libre. En somme, la Compagnie s'est laissée déborder par le trafic, et avec l'interdiction de voyager la nuit et l'obligation, au moindre symptôme de choléra, d'avoir le pilote sur une chaloupe à vapeur en avant du navire, les

passages éprouvent bien des retards. Souvent il faut attendre pendant deux ou trois jours que la chaloupe soit prête à prendre le pilote.

Par malheur la Compagnie a souvent fait preuve de faiblesse, et donné lieu à des réclamations justifiées.

A Ismaïlia, sur le lac Timsah, on nous montre un grand bâtiment en ruines ; c'est le palais du vice-roi, où l'impératrice Eugénie a été reçue lors de l'inauguration du canal.

Au coucher du soleil le navire est amarré, et après le diner, le capitaine ayant mis un canot à la disposition de la jeunesse du bord, on descend à terre pour voir le désert de plus près. Nous nous rendons à une station sémaphorique, où se trouve un petit poste d'employés français. Il y a un piano; on fait de la musique, et on cause longuement de la France et de l'Égypte. Mais tout à coup le capitaine lance des fusées pour nous rappeler. C'est avec regret que nous faisons nos adieux à nos aimables hôtes : pendant quelques instants nous avions retrouvé la patrie absente. En suivant la crête des berges au clair de lune, nous regagnons notre canot qui nous ramène au paquebot. On ne rencontre dans le canal de Suez que des bâteaux à vapeur ; le calme prolongé de la mer Rouge rend, en effet, la navigation à voile extrêmement lente et presque impraticable. Du reste, dans l'océan Indien, à cause des vents alizés, les voiliers sont assez peu employés dans la grande navigation.

Suez, beaucoup plus pittoresque que Port-Saïd, est une ville très ancienne. On nous fait voir un bouquet de palmiers autour d'une petite pièce d'eau appelée la source de Moïse. Ici la côte est élevée, et la baie est bordée, d'un côté, de hautes montagnes stériles. Nous continuons notre navigation dans la mer Rouge. Le froid était intense dans le canal de Suez, maintenant la chaleur est accablante. Le plus souvent nous ne voyons pas les côtes. Nous passons en vue d'îlots plats, élevés seulement de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, puis nous arrivons dans le voisinage du détroit de Bab-el-Mandeb, entouré de côtes rocheuses volcaniques. Sur la plage d'une île nous apercevons quelques carcasses de steamers. Les naufrages, assez fréquents dans ces parages, sont causés par des brouillards, fréquents pendant la nuit : les marins croient avoir la mer devant eux et vont s'échouer sur la plage. La côte est partout inhospitalière, elle n'est pas éclairée. Heureusement que la mer y est tranquille!

Nous longeons l'île de Périm. On nous raconte à ce sujet l'histoire de l'occupation de l'île.

C'était sous l'Empire : un officier de marine avait reçu secrètement de Paris l'ordre d'occuper Périm, mais il fut si bien reçu à Aden par les Anglais qu'il s'y attarda et laissa connaître l'objet de sa mission; lorsqu'il arriva à Périm, un poste anglais s'y trouvait déjà établi. A Périm le détroit est très large ; l'île ne le commande pas et ne pourrait servir que de point d'appui aux navires bloquant le détroit. C'est un horrible séjour, une véritable prison, les ressources y sont nulles et tout doit être apporté d'Aden. Après y avoir envoyé nombre d'officiers qui ne pouvaient s'y acclimater, le gouvernement d'Aden fut donc surpris et enchanté de trouver un jeune chef de poste, qui voulut bien s'accommoder d'un séjour si ingrat; celui-ci envoyait des rapports très satisfaisants et ne demandait pas son changement ! Au bout d'un temps assez long, malheureusement, un inspecteur trop curieux, tombant inopinément dans l'île, constata que le chef n'avait passé à Périm que le temps nécessaire pour assurer, grâce a un Cipaye fidèle, le service de la transmission de sa correspondance, et que depuis ce temps, le jeune guerrier buvait frais sous des cieux moins ardents.

Six jours après notre sortie du canal de Suez nous étions à Aden, située, sur la côte sud de l'Arabie à l'entrée d'une baie naturelle bien fermée et garnie de phares et de bouées.

Nous passons devant des navires amarrés et nous jetons l'ancre près d'une ville nouvellement créée appelée Steamer-Point.

II

ADEN

La ville d'Aden est de l'autre côté de la presqu'île, fermant la rade, et se trouve ainsi sur la mer et non dans la baie. A Steamer-Point sont les principaux établissements militaires anglais; là aussi se trouvent les dépôts de charbon, les agences européennes, les maisons de banque et les commissionnaires. On ne s'y occupe guère que des transactions relatives aux approvisionnements des navires. Les principales maisons appartiennent à des Parsis de Bombay; ce sont des commerçants habiles et disposant de grands capitaux. On les reconnaît à leurs chapeaux en cuir verni ayant la forme d'une mitre. Leurs noms se terminent souvent par deux *e*. Ce sont les descendants des disciples de Zoroastre qui, chassés de la Perse, sont venus s'établir à une époque reculée dans l'ouest de l'Inde. Ils ont conservé et apporté à Aden leurs anciennes coutumes, celle par exemple d'exposer leurs morts dans des tours élevées où on les abandonne aux vautours.

Nous sommes conduits à terre par des barques amenées par des Somalis. Ces hommes, qui viennent de la côte d'Afrique près du cap Gardafui, n'appartiennent pas à la race éthiopienne pure; ils sont sans doute mélangés, quoiqu'ils ne ressemblent ni aux métis des nègres avec les blancs, ni à ceux des nègres avec les Indiens. Leur figure est intelligente; leurs dents, qu'ils frottent constamment avec l'extrémité fibreuse de petites brindilles d'un bois très tendre, sont longues et très blanches. Sur le quai, on nous offre de petits paquets de ces brosses à dents primitives.

Les Somalis ont les cheveux longs et crépus, rendus roux par des applications de lait de chaux ; certains ont la tête toute badigeonnée. Comme la plupart des nègres, ils viennent travailler pour gagner une petite somme qui leur permettra d'acheter quelques bestiaux et leur femme. Ils sont grands, minces et très bien faits. Les femmes aussi sont d'un beau type, grandes et minces. Elles paraissent travailler très activement. Le costume des Somalis se compose d'une pièce de calicot drapée autour des épaules ou des reins. Avec un certain nombre d'Arabes, ces Somalis forment la plus grande partie de la population d'Aden et de Steamer-Point, estimée à 20,000 habitants. Un grand nombre d'Indiens, Banians ou Hindis, habitent aussi le pays; ils sont surtout nombreux à Mala, petit endroit qui est sur la baie intérieure le principal port de cabotage.

Nous devons attendre à Aden un navire venant de Bombay, qui, après avoir touché ici, suit la côte d'Afrique. Nous descendons à l'hôtel de l'Univers, hôtel français ; mais en quittant notre paquebot. *l'Oxus*, de la Compagnie des Messageries maritimes, il nous faut dire adieu aux habitudes européennes. Nous sommes pourtant assez confortablement logés. La nourriture est relativement bon marché, les légumes, les poissons sont abondants, les huîtres à bas prix, mais la viande est mauvaise. Nous payons par jour 5 roupies, environ 11 fr. N'était la grande chaleur, la vie serait supportable; mais au mois de mars, la température est déjà de 25° à l'ombre.

Comme toute la population, nous buvons de l'eau distillée ; cette eau n'a aucun goût particulier et nous paraît excellente. La ville est alimentée d'eau par trois Compagnies, qui la vendent à raison de 0 fr. 01 c. le litre. Pour les usages domestiques, on emploie l'eau des citernes, qui est verdâtre et nauséabonde. Une partie de la population fait usage de l'eau saumâtre, tirée de puits situés près du rivage. Pendant les repas, de grands éventails (Punkas) suspendns au plafond, sont mis en mouvement par un petit Somali. En général, lorsqu'un nouveau débarqué s'assied soit à l'hôtel, soit au concert, un gamin muni d'un éventail le rafraîchit jusqu'à ce qu'une aumône ou une bourrade termine la cérémonie.

Notre installation à l'hôtel étant terminée, nous parcourons la petite ville, qui est assez bien tenue. Les principales maisons bordent la baie, et nous y voyons de nombreux magasins, bien montés en curio-

sités indiennes et en étoffes d'Europe, ainsi qu'en vêtements, vins et conserves. Sur les quais sont d'énormes dépôts de charbon, avec des chalands chargés et tout prêts à s'approcher des navires pour les approvisionner. Sur les quais, de petits hangars munis de lit de-camp servent d'abris aux noirs. Nous rencontrons des voitures en assez grand nombre : voitures de louage pour les promenades, voitures à buffles pour les transports, ainsi que des bandes d'ânes et de chameaux, qui arrivent de l'intérieur, chargés de ballots de marchandises. La ville paraît bien administrée ; la police y est vigilante, et la sécurité complète. C'est ce que n'avait pu croire un voyageur français, débarqué à Aden, il y a quelques années ; il ne marchait dans la ville qu'armé jusqu'aux dents, si bien que, au bout de quelques jours, le gouverneur dut l'assurer que sa sécurité ne courait aucun risque.

Derrière la ligne des grandes maisons européennes se trouvent les quartiers arabes et noirs. Ce sont des rangées de petites maisons blanches sans étages, des habitations ayant le plus souvent des magasins et des boutiques, où sont étalés des produits bizarres, à côté des graines alimentaires : sorgho, riz, haricots, qui forment la nourriture la plus ordinaire des indigènes. Des vases pleins de pétrole, d'huile, de beurre, de tabac à priser, se trouvent devant les portes, et les clients viennent en acheter des quantités extrêmement petites ; comme dans nos faubourgs pauvres, on va chez l'épicier chercher deux sous d'huile ou de vinaigre. De petits lots de marchandises sont préparés d'avance, et on trouve là bien des produits qui nous sont inconnus. Les rues regorgent d'une population très variée et si différente de celle de nos villes, qu'elle nous intéresse beaucoup. Aussi nous nous y promenons souvent, et les renseignements que nous demandons nous sont toujours donnés avec bonne grâce, lorsque nous tombons sur un indigène qui parle anglais. Derrière la ville s'élèvent immédiatement de hautes collines volcaniques sans végétation. Les ordures de la ville sont déposées là sur une plate-forme, où elles sèchent et sont brûlées au fur et à mesure. D'horribles vautours décharnés cherchent leur nourriture dans ces immondices.

Aden est à 4 kilomètres environ de Steamer-Point. Nous prenons une voiture pour cette excursion, et suivons une route qui, sous des tunnels, traverse les contreforts des collines. Nous franchissons plusieurs lignes de fortifications qui ferment la presqu'île. La route passe

dans une forteresse, aussi ne peut-on circuler, le soir, sans une autorisation spéciale. Après avoir visité Aden, nous allons voir ses célèbres citernes. L'ancienne ville d'Aden était alimentée par des sources situées assez loin à l'Est, et dont l'eau était amenée par un aqueduc. Cet ouvrage d'art, attribué aux Romains, était considérable, à juger par les ruines qui en restent. Au point de vue militaire, cet aqueduc avait un grand défaut, il laissait les approvisionnements d'eau à la merci des ennemis, et c'est là probablement la raison pour laquelle il n'a jamais été remis en état. Il n'en est pas de même des citernes, dont l'origine est d'ailleurs aussi très ancienne : on les attribue à Salomon. Elles existaient assurément au xv[e] siècle, et les Portugais, qui ont possédé Aden, y ont fait de grands travaux. Les Anglais les ont parfaitement entretenues et les ont multipliées dans toutes les gorges du petit massif situé entre Aden et Steamer-Point.

Ces travaux, véritablement gigantesques, se composent d'une série de barrages établis dans les ravins et créant ainsi des réservoirs. Par suite des fortes pentes des ravins, ces réservoirs sont d'une très grande profondeur; ils sont cimentés sur toute leur surface, pour empêcher les déperditions d'eau dans la roche volcanique qui est très poreuse. De nombreux escaliers permettent de les visiter facilement. Sur les plates-formes, et partout où il a été possible d'amener de la terre végétale, de beaux jardins ont été créés. Malheureusement ces réservoirs sont généralement sans eau, la surface du massif montagneux qui les alimente étant très limitée et les pluies fort rares. Aussi les services rendus maintenant par ces belles constructions sont-ils assez médiocres. Elles ont, en outre, le très grand inconvénient d'être à ciel ouvert, et, étant donnée la température élevée d'Aden, l'eau devient rapidement verdâtre, par suite du développement des algues et autres végétaux. Outre l'importance que la relâche des navires donne à Aden, comme lieu d'approvisionnement en vivres et charbon, cette ville est le centre commercial d'une grande partie de l'Arabie et de la côte d'Afrique. Il s'y fait un commerce important de café. Des gommes d'Arabie et d'Abyssinie, des plumes d'autruche, des parfums, des cornes et des os sont expédiés en Europe. De nombreux bâtiments y apportent des cotonnades, des grains, du riz et du pétrole. La monnaie communément employée est la roupie de l'Inde qui vaut au pair 2 fr. 20, et maintenant 1 fr. 60.

Sur la côte d'Afrique, la monnaie employée appelée talaris est l'ancien thaler autrichien à l'effigie de Marie-Thérèse. Cette pièce d'environ 5 francs est frappée à l'hôtel des monnaies de Trieste pour les besoins du commerce africain. On en attribue l'introduction en Afrique à des missionnaires autrichiens, et les populations barbares, extrêmement routinières, ne veulent pas accepter d'autre monnaie. Le commerce est fait principalement par des Indiens, que l'on appelle, selon leurs provinces d'origine ou leurs raees, Hindis, lorsqu'ils sont des environs de Cutch, Parses, la race particulière de Bombay, Goanais, Kanaris, Banians, Bathiaks, etc., etc. Les Juifs sont également nombreux à Aden. Les plus remarquables sont des jeunes gens gens extrêmement maigres, aux cheveux coupés ras, sauf deux grandes mèches ou tire-bouchons, qui leur battent les joues.

Ils viennent nous proposer des plumes d'autruche ; ces plumes sont plus petites, mais beaucoup plus fournies que celles du Cap, parce qu'elles proviennent d'oiseaux sauvages n'ayant jamais été dépouillés. Il y a d'importantes maisons françaises à Aden et des agences de commerçants marseillais. La présence d'une garnison anglaise considérable donne une grande animation à la ville.

Les fortifications d'Aden sont formidables. La ville est défendue du côté de la terre par plusieurs enceintes qui coupent la presqu'île et la mettent à l'abri de toute attaque. Du côté de la mer, de nombreuses batteries établies sur la terre ferme et sur quelques îlots, en font un abri et un lieu de ravitaillement d'une grande valeur pour la marine anglaise.

III

CÔTE DES SOMALIS

Après huit jours de repos à Aden, nous nous embarquons sur l'*Abyssinia*, de la Compagnie British-India. Ce navire part de Bombay, fait le service du golfe d'Oman, de la côte sud d'Arabie, puis d'Aden, descend le long de la côte d'Afrique jusqu'à Delagoa Bay, où il rencontre d'autres steamers venant du cap de Bonne-Espérance. Les navires passent ainsi devant le cap Gardafui, relâchent à Zanzibar, Mozambique, Quélimane, Ihambane et enfin Delagoa-Bay ou Lourenço-Marquez. Les officiers de l'*Abyssinia* sont Anglais. Les matelots, chauffeurs ou domestiques, appelés Canaris et Goanais, sont de grands et solides Indiens, couleur chocolat, quelques-uns métis de Portugais et d'Indiens, tous de sectes différentes; nous avons même des Chinois. Toutes ces races, très attachées à leurs idées religieuses, ne veulent se servir ni des mêmes vases, ni des mêmes aliments, et ne boivent pas la même eau; chaque bande fait sa cuisine séparément. Il en résulte qu'on cuisine à perpétuité sur le navire, et qu'une atroce odeur de friture nous poursuit constamment. Les passagers sont, comme notre équipage, de races variées. Nous avons des familles indiennes qui vont en Afrique travailler dans les plantations de pavots à opium, que l'on a organisées sur le Zambèze. Ces gens vivent sur le pont, dans des espaces excessivement restreints, accroupis toute la journée sur leurs talons. Ils se nourriront, pendant cette traversée, des quelques provisions (riz, grains, poissons et fruits

secs) qu'ils ont apportées et qui sont contenues dans des vases de cuivre ou dans de grands paniers. Quelques Arabes se rendent à Zanzibar. Les navires ont même quelquefois transporté, nous dit-on, des esclaves circassiennes à destination de la même ville ; mais, paraît-il, les autorités anglaises s'opposent à ce commerce, et dernièrement les odalisques n'ont pu obtenir la permission de débarquer. Nous avons aussi des familles portugaises, et beaucoup d'officiers se rendant dans la colonie de Mozambique. Les Anglais, en général mal disposés pour les Portugais, nous disent que ces derniers ne font qu'aller et venir, changent constamment de place, d'une ville à l'autre de la colonie. Malgré la variété de la cuisine, la base de la nourriture de toutes les races avec lesquelles nous voyageons est une sorte de bouillie ferme que les nègres font avec de la farine de sorgho, et les Indiens avec de la farine de riz. Souvent cette bouillie est assaisonnée avec un peu de sel ; mais généralement on la sert avec une sorte de ragoût à sauce claire appelé *curry*. Ce mets, fortement assaisonné de piment, est un mélange de fruits ou racines de toutes sortes, piment, ail, coriandre, curcuma, coco, avec de la viande, du poisson, des coquillages ou des crustacés. Après un court séjour sous les tropiques, les Européens adoptent le curry à chaque repas, sans s'en fatiguer.

Après avoir traversé le golfe d'Aden, nous arrivons près du cap Gardafui (Ras Jeddarffon des Arabes, et Ras Asia des Somalis). C'est une falaise de 300 mètres de hauteur. Nous distinguons les maisons blanches, en forme de dés, des petits villages somalis. Nous sommes devant une des côtes les moins connues du monde. Les Anglais y ont quelques relations. Ils paient une redevance, ou plutôt font annuellement des cadeaux à des chefs, afin d'obtenir que les équipages des navires naufragés soient secourus et ramenés à Aden. L'habitude est d'abandonner le navire et la cargaison aux indigènes. On préfère acheter leur assistance que d'avoir à se défendre contre leurs attaques. Jusqu'à ce jour, les navires français ont repoussé cette sorte de transaction ; aussi, il y a à peine quelques années, les naufragés d'un des grands navires des Messageries, le *Mékong*, se sont-ils trouvés dans une très fâcheuse situation. Les passagers ont erré pendant deux jours, et jusqu'à ce qu'ils aient été recueillis par un navire anglais. Les noirs, sachant qu'ils étaient Français, ne leur ont donné aucune assistance.

Les rapports entre les noirs et les Français ont encore été rendus plus difficiles par les tentatives qui avaient été faites par les agents de la Compagnie pour sauver du naufrage une partie du mobilier. Il est certain que pour éviter de pareilles difficultés, le mieux serait d'accepter provisoirement un arrangement semblable à celui des Anglais. Quoique le cap Gardafui soit élevé, et que l'eau soit profonde aux environs, c'est un endroit dangereux, surtout pour les navires venant de l'Inde. On aperçoit deux caps absolument de même apparence qui s'avancent dans la mer, sans phares ni signaux d'aucun genre. Entre les deux caps est une plage basse de sable blanc : la côte semble être la continuation de la mer, et quoique le temps soit calme, nous avons devant nous une atmosphère comme brouillée par une tempête de sable. Trompés par cet aspect, bien des navires se sont perdus sur cette grève de Nahdy-Tohum. Il est à désirer que les puissances maritimes s'entendent entre elles au plus tôt pour éclairer la côte, en établissant un poste à frais communs.

Devant nous, la côte s'élève en falaises abruptes ; nous en voyons distinctement les lignes de stratifications presque horizontales. Les roches sont des calcaires durs ; la côte a été quelque peu explorée, des fossiles qui sont maintenant déposés au musée de Bombay y ont été recueillis. En face sont les îles Socotora, assez peu connues jusqu'ici ; les habitants étaient chrétiens, paraît-il, jusqu'au commencement du siècle. Lors de notre passage, une expédition allemande les visitait ; elles sont gouvernées par des chefs indigènes. Si un bon port pouvait être trouvé dans ces îles ou en face, vers la côte d'Arabie, au point de vue commercial la situation serait bien préférable à celle d'Aden, qui est mal placé pour le commerce de la côte d'Afrique et du sud de l'océan Indien. Jusqu'à Zanzibar, le navire se tient souvent à une très petite distance des côtes. Nous passons devant un grand nombre de petites villes arabes autrefois colonisées par les Portugais et où l'on retrouve de nombreux restes de la colonisation européenne.

La navigation est difficile, les courants changent constamment de direction et de vitesse sans que rien l'indique aux marins, aussi les distances parcourues chaque jour n'ont aucune régularité. Dix jours après notre départ d'Aden, nous arrivons en vue de Pemba. C'est une grande île plate, élevée seulement de quelques mètres au-dessus de l'eau. Le sol est formé de coraux grossiers appelés madrépores

qui ressemblent beaucoup comme aspect au calcaire coquiller des environs de Paris. Cette île, très fertile, est bordée de cocotiers et les collines de l'intérieur sont couvertes d'une belle végétation. Notre navire arrive le soir jusqu'en face de la ville de Zanzibar et jette l'ancre à environ 300 mètres d'un quai bien illuminé. Devant nous se trouve une sorte de haute pagode à étage et garnie d'une profusion de lanternes.

IV

ZANZIBAR

Aussitôt amarrés dans le port, nous recevons la visite du médecin de service. Réveillés de grand matin par le coup de canon que l'on tire à terre en face de nous pour appeler les Arabes à la prière, nous sommes bientôt descendus dans des canots conduits par des noirs, et passant entre de nombreux navires, nous arrivons au quai en face de l'escalier. Une enseigne nous indique l'hôtel de l'Afrique centrale. Nous entrons dans d'énormes pièces de cinq mètres de hauteur, les murs sont aussi épais que ceux d'un château fort ; les portes énormes et massives, en bois de teck sculpté, sont revêtues de garnitures en bronze travaillé. L'aspect est étrange et absolument nouveau pour nous. Les pièces et les cours intérieures sont garnies de bancs en pierre où des indigènes de l'aspect le plus varié dorment, fument ou causent. De grandes salles bien aérées occupent le premier étage ; des chambres s'ouvrent sur des terrasses et des balcons intérieurs; l'établissement offre un confort qu'on ne s'attendait guère à trouver sur cette côte. Le quai qui s'étend devant l'hôtel est formé de blocs de madrépores et de chaux, sorte d'aggloméré très solide. Ce mur s'avance dans la mer presque jusqu'à la limite des basses eaux, ce qui permet aux navires en rade d'opérer à tout moment leur débarquement. Une ligne de réverbères court le long du quai. Une conduite d'eau de bonne qualité alimente abondamment de nombreuses fontaines. Depuis que la ville est ainsi pourvue, les fièvres ont beaucoup diminué. Sur le quai, des escouades de nègres enchaînés par le cou, douze ensemble, travaillent à monter de petits fours à chaux volants, dans lesquels,

à l'aide de bûchettes, les madrépores sont calcinés. Ces fours sont construits comme des meules de charbon de bois ; la cheminée centrale est formée de petites pierrailles très bien disposées. A l'extérieur une couverte semblable ne laisse passer que l'air indispensable. Cette couverte sera soumise à la cuisson dans une fournée suivante. En somme, le procédé, quoique peu économique, est curieux : la chaux est faite sur place, sans aucune construction de four ou travail préparatoire.

A côté de notre hôtel est un atelier où l'on répare les chaudières et les machines des bateaux ; plus loin, une fabrique de glace, propriété du sultan Saïd-Bargash. En continuant le long du quai, nous rencontrons un grand bâtiment : c'est le sérail, avec jardin sur le devant. Il communique par une passerelle couverte avec le palais. Les pièces du rez-de-chaussée sont grillées et occupées par des animaux de tout genre, notamment par deux beaux lions. Le sérail et le palais occupent les deux côtés d'une petite place carrée ayant vue sur la baie ; c'est là que les troupes viennent à la parade : les soldats réguliers sont des noirs, bien équipés, bien instruits et sont commandés par le capitaine Mathews, un Anglais. Ces hommes paraissent capables d'un très bon service. En dehors de ces troupes, le gouvernement entretient une foule d'irréguliers : des Béloutchis, des Afghans, venus de l'Asie, armés de fusils et d'armes de toute provenance. On les voit passer sur les quais en groupes pittoresques, marchant au son de caisses qu'ils frappent de leurs mains. Malgré leur aspect de forbans, nous nous mêlons à eux et ils nous laissent manier leurs armes, fort belles d'ailleurs. En véritables amateurs, ils paraissent très fiers de notre admiration. Leurs poignards, fabriqués à Mascate, sont merveilleux ; les plus ordinaires ne coûtent pas moins de 250 francs. L'artillerie est confiée à une compagnie de soldats persans vêtus d'habits à l'européenne, coiffés d'un haut chapeau en astrakan.

Le corps de musique donne, à certains jours de la semaine, des sérénades devant le Palais. Toute la colonie européenne se rend sur la place pour assister au concert ; le Sultan y prend souvent part du haut de son balcon. Ces musiciens, dirigés par un chef d'orchestre allemand, sont des Goanais indo-portugais et jouent vraiment assez bien.

Du quai partent à angle droit quantités de petites rues très peu-

plées, pleines de mouvement, où l'on voit courir les nègres portant des ballots sur de longues perches. Les hommes sont vêtus de chemises blanches de calicot (gandouras), les femmes, d'indiennes enroulées autour du corps et maintenues par deux ceintures, l'une sur les seins, l'autre autour des hanches ; sur la tête elles portent un tout petit turban, retenu par une mentonnière de crêpe noir. De gros anneaux d'argent repoussé, très travaillés, ornent leurs poignets et leurs chevilles.

De grands Arabes minces se promènent gravement dans cette foule, c'est l'aristocratie du pays : ils sont superbement vêtus de chemises blanches en crêpe très fin et de grands manteaux de belle laine ; dans leur ceinture de soie brodée de fils d'or et d'argent sont passés un ou deux beaux poignards. Leurs sandales sont agrémentées de lanières entrelacées de cuir blanc et vert. Leur turban blanc ajoute à leur grand air. Ces Arabes se plaignent de la politique et de l'influence anglaise qui, en interdisant le commerce des esclaves, a enlevé à cette classe peu travailleuse sa plus grande source de profits. Ils dépensent beaucoup, aiment les beaux costumes, les armes de luxe, les chevaux de race, les nombreux esclaves. Ils se visitent et se traitent magnifiquement les uns les autres. Aussi vont-ils en s'appauvrissant ; la plupart ont déjà vendu ou hypothéqué leurs propriétés à des Indiens ; presque tous sont à la solde de ces derniers, qui leur confient des marchandises pour les vendre dans l'intérieur. Ce sont, en effet, d'excellents voyageurs ; grâce à leur sobriété, ils peuvent ne pas s'encombrer de provisions, et la polygamie leur a permis de se faire une famille partout où ils passent, source féconde d'influence. Ils emportent de la côte des cotonnades, du fil de cuivre, du sel, de la poudre, des armes ; ils échangent ces produits contre de l'ivoire, du caoutchouc, de la gomme copal, de l'orseille, des graines oléagineuses ou alimentaires et enfin des esclaves.

Les Anglais défendent l'exportation des esclaves, et il est interdit très sévèrement aux Européens et aussi aux Indiens sujets anglais d'en posséder. Malgré cela, par tolérance, ou plutôt sous de faux noms, ces derniers en possèdent un certain nombre. En général, les blancs louent des Arabes les esclaves qui leur appartiennent. Quoi qu'il en soit, malgré la grande influence des Anglais à Zanzibar, on voit encore à chaque instant passer par escouades des esclaves des deux sexes enchaînés

par le cou, les femmes souvent chargées d'un enfant à la mamelle.

Un blanc peut maltraiter un noir impunément et il n'encourt aucune punition, à moins que la victime ne puisse montrer une blessure grave. Sur notre steamer, le haut personnel d'origine anglaise s'enivrait parfois aux relâches : le docteur tout le premier ; il assomma même un jour un domestique goanais et rossa ceux qui accouraient à son secours ; le capitaine le consigna dans sa cabine. Le lendemain, sur la plainte des battus, il fallut bien aller chez le consul anglais : en dépit des preuves manifestes de brutalité, le docteur fut renvoyé de la poursuite ; il lui suffit d'alléguer l'impertinence du domestique.

Pendant les relâches, il n'est généralement pas possible de rester à bord, les bateaux sont envahis par tous les colporteurs et les désœuvrés qui y élisent domicile. Sur notre bateau on est moins coulant avec ces intrus, mais le roulement des chaînes, la manœuvre des treuils, la vapeur qui empeste les cabines rendent le navire inhabitable. Sur les navires français, il y a pendant les relâches une discipline et un ordre plus rigoureux. Les chargements et l'arrimage sont surtout l'ouvrage d'ouvriers étrangers aux navires. A Zanzibar, ce sont des noirs qui sont chargés de ces manœuvres. Les blancs ne leur donnent aucun outil, on leur montre à peine ce qu'il y a à faire ; ils doivent charger sur leurs épaules nues des fardeaux écrasants et des colis qui souvent les blessent. Mais si les Européens qui dirigent les travaux ne s'occupent pas de diriger leurs hommes, en revanche ils les injurient et les frappent.

Vu de la mer, Zanzibar se présente bien. La forteresse qui sert de prison, est une vieille construction qu'on attribue aux Portugais, longtemps possesseurs de ce pays ; les créneaux sont ombragés de beaux palmiers qui égayent par leur verdure la longue ligne de bâtiments. La vue de la forteresse est gâtée du côté de la mer par un grand hangar où est logée la douane et où se trouve une batterie armée de fortes pièces, mais qui n'a actuellement aucune force défensive. Il est question de reculer la douane. Espérons que la vieille forteresse, le monument le plus intéressant de la ville, échappera à la pioche de ceux qui projettent d'haussmanniser Zanzibar. Nous gardons une bonne impression du pays et des habitants. Le gouvernement semble soucieux des intérêts publics. L'honneur en revient au Sultan,

Saïd-Bargash, et aussi au résident anglais le docteur Kirk, maintenant sir Kirk. Les douanes, dont les droits sont peu élevés, environ 5 0/0, produisent la ressource la plus importante du budget. Elles sont affermées généralement à un Parsis de Bombay, qui se charge des perceptions. Les bénéfices sont, dit-on, très considérables, mais on emploie un très nombreux personnel indien que des Européens ne pourraient pas facilement surveiller ou remplacer. Nous parcourons la ville à l'aventure. Dans une petite rue, derrière le Sérail, nous voyons une salle basse où est installé un atelier de meunerie. A terre sont placées de petites meules ; la meule dormante placée sur le sol est convexe ; la meule courante, posée dessus, est percée d'un trou au centre ; elle est mue à l'aide d'un petit bâton vertical servant de manivelle et fixé dans un trou près de la circonférence. Ces meules, taillées dans des laves poreuses, sont absolument semblables aux meules romaines que l'on voit dans nos musées. Elles ont certainement été importées, car lon ne les trouve que là où les Européens ou les Arabes se sont fixés ; dans l'intérieur du continent, les noirs broyent leurs grains avec des appareils tout différents. Le grain est mis dans le trou central de a meule tournante et un linge placé dessous reçoit le grain qui tombe transformé en farine ; cette farine est tamisée à la main si elle est destinée aux Européens. Ce procédé de mouture est peu appliqué au froment, qui est expédié de Trieste mouturé et arrive à Zanzibar en barils. Le décorticage des grains est très pratiqué en Afrique ; on l'exécute en mouillant légèrement les graines et en les écrasant dans un mortier de bois à l'aide d'un pilon de même substance. Le grain décortiqué donne des farines et des gruaux que l'on n'a pas besoin de blûter, ce qui est très important dans l'intérieur où les tamis sont inconnus.

Le pilon et le mortier de bois, ainsi que la pièce plate à faire la farine, sont les objets les plus répandus en Afrique. Les négresses passent une grande partie de leur vie à piler. Ce spectacle frappe tous les voyageurs et on pourrait peut-être attribuer au ballottement violent produit par cet exercice la déformation des seins qui arrive si vite chez elles. Ce sera sans doute un des premiers progrès de la civilisation que d'affranchir les femmes indigènes de ce travail quotidien extrêmement fatigant. Dans l'atelier de mouture, une femme indienne, étendue sur un sofa, surveille le travail ; elle est armée de la cra-

vache de peau d'hippopotame, signe habituel du pouvoir domestique ; elle porte dans sa narine percée un bijou d'or émaillé, dans les bourrelets de ses oreilles de nombreux petits boutons en or. Plus loin, sous d'autres abris, nous trouvons des orfèvres et des bijoutiers indiens ; ils fabriquent les objets les plus variés en argent, en or repoussé ou en filigrane. Des tisserands travaillent à orner des écharpes, ils défilent une portion du tissu et, avec les fils de chaîne qui restent, ils reconstruisent un tissu riche et varié, qui formera une bordure à l'étoffe primitive laissée intacte. En général, ils tissent ainsi à chaque extrémité d'un pagne une bordure et une frange très ornées. Le métier qui sert à ce travail est de la plus extrême simplicité, il ne se compose que de deux lisses qui servent à séparer les fils ; l'ouvrier assis par terre manœuvre ces lisses avec les mollets.

Le peigne et le battant, destinés à serrer les fils, sont remplacés par une sorte de couteau en corne polie. Une petite chaîne d'une centaine de fils, montée entre deux clous à crochets, formera le fond du nouveau tissu.

Plus loin, sous un hangar, sont installés des moulins qui écrasent et pressent les graines de sésame pour en extraire l'huile.

Ces moulins se composent d'un fort billot de bois dur planté en terre et évidé à la partie supérieure en forme de cuvette. Un pilon en bois très lourd tourne obliquement dans la cuvette ; il est maintenu par une flèche équilibrée et plus ou moins chargée, à laquelle est attelé un chameau. Le sésame est broyé et pressé avec addition d'eau ; à l'aide d'un chiffon on éponge le mélange d'eau et d'huile qui se forme au fond de la cuvette, et, par le repos, les deux liquides se séparent.

Les animaux qui tournent ces manèges sont d'horribles chameaux, hors d'âge, graisseux et absolument chauves ; tout l'établissement est misérable et sale. Mais le travail y est poussé activement. Dans le voisinage, plusieurs détaillants offrent aux consommateurs l'huile fraîche, très employée pour les usages culinaires.

Zanzibar est dans une île d'environ 70 kilomètres de long sur 30 de large ; les côtes sont peu élevées, une ligne de collines d'environ 50 mètres de hauteur court du nord au sud ; le sol est très fertile, sauf quelques petites parties sablonneuses. L'île est presque entièrement couverte de girofliers et, dans le moment de la récolte, tous les steamers

en emportent de pleines cargaisons. C'est par milliers de tonnes que ce produit est exporté. En 1872, l'île fut dévastée par une tourmente de vent, les girofliers furent presque tous détruits ainsi que les cocotiers.

Sur la côte ouest, Unguga est le port principal. Il est séparé de la terre ferme par un canal de 30 kilomètres semé d'écueils et de coraux. La population comprend environ 4,000 Arabes provenant de l'Arabie du sud et de Mascate, un millier de Banians, 3,000 Hindis des environs de Cutch, et des nègres libres d'une nation appelée Souahili dont la langue a été fixée par un évêque anglican, M. Steere, qui a recueilli les principales légendes et poésies du pays. Les esclaves venant de l'intérieur représentent les diverses races africaines. Toute cette population noire compte environ 200,000 âmes. La ville elle-même en compte 60,000.

La ville, d'origine très ancienne, a été possédée par les Portugais, qui, vers la fin du siècle dernier, l'avaient presque complètement abandonnée. Aussi, l'Iman de Mascate a-t-il pu s'en emparer sans grandes difficultés. Après la mort du premier possesseur, qui se fit proclamer Sultan, ses deux fils se disputèrent le pouvoir. Les Anglais intervinrent et installèrent Saïd Bargash à Zanzibar, sous la condition de payer annuellement une rente de 200,000 francs à son compétiteur resté à Mascate, et différentes autres conditions assurant l'influence anglaise. En même temps, ils établissaient un conseil et un résident; plus tard, afin d'obtenir du Sultan la suppression de l'exportation des esclaves, les Anglais consentirent à la suppression de la rente de 200,000 francs. Ce serait donc le compétiteur malheureux qui aurait payé la concession obtenue du Sultan. Afin d'être à même de surveiller efficacement les bateaux négriers, les Anglais ont tout une flottille à vapeur à Zanzibar.

Un ancien vaisseau à trois ponts, en bois, le *London*, qui était au siège de Sébastopol, est amarré dans le port et contient dans ses flancs des logements spacieux et une garnison anglaise de 300 hommes, un hôpital, des ateliers de réparation bien organisés, enfin un véritable arsenal et des magasins.

Dans ces derniers temps, le résident anglais a pu obtenir du Sultan l'autorisation d'établir un chantier pour réparer les bateaux dans une île, à peu de distance de la capitale, et d'y débarquer quelques canons pour s'y protéger. A force de persévérance, les Anglais parviendront

peut-être à en faire un point d'appui pour étendre leur influence.

L'importance de Zanzibar ne remonte guère à plus de trente ans; les Américains y sont venus les premiers y faire le commerce, c'est ce qui explique que beaucoup de marchandises sont cotées en dollars et que sur toute la côte les nègres connaissent et distinguent par le nom d'*Amériki* les cotonnades des États-Unis, généralement de meilleure qualité et plus solides que les produits anglais et surtout que les cotonnades de Bombay. Ces dernières sont très répandues maintenant sur cette côte et se vendent à des prix inférieurs qui excluent presque complètement les cotonnades anglaises. Un ancien matelot français s'est fixé à Zanzibar ; il a fait une grande fortune, qui serait encore plus considérable s'il avait su l'administrer. C'est très certainement le plus ancien habitant blanc. Il a possédé nombre de maisons; maintenant, il est boucher et boulanger et fournit les navires. Comme il arrive d'ailleurs des blancs isolés, la vie africaine l'a conquis; il est devenu un véritable Souahili, et il répondait au consul français qui lui demandait ce qu'étaient toutes ces négresses qu'il logeait : ces négresses, c'est ma femme ! Outre ce compatriote, qui est une des curiosités de Zanzibar et un des gros bonnets du pays, l'élément français est très bien représenté et la plus aimable hospitalité est toujours offerte aux nouveaux venus.

Il y a aussi à Zanzibar un consul français, M. Ledoulx, qui accueille ses nationaux avec une grande affabilité, les appuie auprès du Sultan, parle la langue du pays et a su toujours entretenir les meilleures relations avec les autorités locales et les consuls étrangers. Fait assez rare et que nous tenons à noter.

La côte orientale de l'Afrique fut colonisée vers le xve siècle par des Arabes du rite Schéite et des villes prospères existaient déjà lorsque les Portugais y abordèrent sous la conduite de Vasco de Gama. A son retour de l'Inde, cet explorateur tenta de s'emparer de Mombaza, et fut repoussé; mais il fut très bien accueilli à Mélinde, ville un peu plus rapprochée de l'équateur. Aussi, sur un rocher escarpé s'avançant dans la mer, les Portugais érigèrent une colonne comme ils le firent partout en Afrique, pour rappeler leur prise de possession. Mais à Mélinda, elle porte au sommet les armes du roi de Portugal et de Mélinda. Le roi de Mélinde, allié dévoué des Portugais, a été célébré par Camoens. Le territoire est maintenant aux mains des Gallas et est retombé dans la plus complète barbarie.

A Monbaz ou Mombaza se trouvent d'importantes ruines portugaises ; sur une porte, une inscription rappelle que Pemba et Zanzibar dépendaient de cette ville. Un des principaux ports des Arabes, et le meilleur de la côte, était Quiloa. François de Almeida s'en empara en 1505. La conquête de la côte Est de l'Afrique donna aux Portugais le monopole d'un trafic, qui auparavant ne se faisait que par caravanes, à des prix très élevés. Mais la prospérité de leurs colonies décrut par suite de la découverte de l'Amérique et du Brésil, surtout après l'établissement de la domination espagnole sur le Portugal. Dans ces pays, les Portugais furent ce que les blancs ont été presque partout: injustes et inhumains vis-à-vis des indigènes. A Pemba, si un Chrétien, en passant devant la porte d'un Maure, se heurtait ou tombait à terre, le Musulman devait payer une amende ; lorsqu'un indigène venait réclamer une poule ou une chèvre eutrée dans l'enclos d'un Chrétien, celui-ci refusait de la rendre et répondait que la bête s'était faite Chrétienne. Au commencement du siècle, les colonies portugaises à peu près abandonnées par la métropole retombèrent aux mains des Arabes et reprirent leur commerce avec le golfe d'Oman. Achmed-ben-Saïd les réorganisa, et ses vaisseaux de guerre apportèrent à Mascate les esclaves et les riches produits du pays. En souvenir des anciennes persécutions, les blancs n'étaient pas tolérés dans le pays, et les habitants des côtes, qui jouissaient du droit d'épave, faisaient prisonniers les naufragés. Néanmoins, des navires fréquentaient Zanzibar, surtout pour acheter des esclaves. En 1822, ce commerce ayant été absolument interdit aux Européens, les relations devinrent très rares avec l'Europe, et se développèrent au contraire avec les négriers américains qui trouvaient dans ces îles un abri pour leur infâme trafic. Sur les marchés de Zanzibar, un nègre adulte se vendait 200 à 250 fr.; arrivé aux États-Unis, il en valait 3 ou 4,000 ; on voit quels étaient les profits du commerce de *bois d'ébène* qui a fait la fortune de nombre de maisons de commerce de l'autre côté de l'Atlantique.

Vers 1850, un navire négrier fut surpris par un navire de guerre. Le capitaine, voyant la fuite impossible du côté de la mer, craignant d'être gêné dans ses mesures de salut par ses nègres, cloua fortement tous les panneaux du navire et s'échoua sur la terre ferme. L'équipage gagna la rive à la nage, abandonnant le navire et les nègres enfermés

à une houle violente. Lorsque les libérateurs arrivèrent, sur 800 noirs la moitié étaient noyés ; on eut grand'peine à sauver les survivants, qui gagnèrent la côte à la nage. On organisa alors la chasse des négriers ; la plupart furent tués et le reste périt de misère dans les terres. Un des derniers épisodes du commerce des esclaves causa, en 1882, la mort du capitaine du stationnaire anglais le *London* à Zanzibar. Avec un canot à vapeur et quelques hommes armés, ce capitaine poursuivait une barque de négriers arabes, qui pour masquer leur commerce avaient arboré le pavillon français. La barque se voyant prise s'arrêta ; mais au moment où l'on croyait toute idée de résistance abandonnée, les Arabes firent à bout portant un feu terrible sur les Anglais. Pas un de ces derniers n'échappa ; puis les Arabes se réfugièrent dans une ville voisine. Aussitôt l'attentat connu à Zanzibar, une expédition fut envoyée contre les négriers, qui furent capturés et immédiatement exécutés.

Le commerce de Zanzibar a aujourd'hui une très grande importance ; on exporte à pleins navires les clous de girofle pour New-York, pour Londres et pour l'Allemagne. On exporte aussi l'ivoire. Les dents d'éléphants sont très souvent débitées sur place, et les diverses parties sont choisies pour les destinataires en raison de leurs habitudes commerciales. Les plus beaux morceaux sont envoyés aux États-Unis, le reste est expédié à Londres, à Hambourg, à Bombay. Les belles dents et les morceaux de choix sont en général cousus dans des toiles. Les cornes de rhinocéros doivent être également citées comme article d'exportation ainsi que les caoutchoucs, la gomme copale, les graines oléagineuses : sésame, arachides, le coprah ou l'intérieur de la noix de coco brisé et séché au soleil, la cire, le beurre. Les importations sont considérables ; les droits de douane sont peu élevés et les marchands de Zanzibar, riches, actifs, sont aidés, pour les transports dans l'intérieur, par les porteurs noirs de race Souahili, qui travaillent très volontiers. Aussi le commerce de Zanzibar alimente l'intérieur du continent jusqu'au Congo et vers les sources du Zambèze. Les cotonnades écrues forment le principal article d'importation. C'est à tort que l'on considère comme général le goût des nègres pour les couleurs voyantes ; les noirs de la côte orientale préfèrent les teintes sombres ; leurs cotonnades sont souvent noires ou bleu foncé, ou noires et rouge foncé, avec peu de couleurs claires, très peu de

jaune, jamais de vert, de rose, ni de bleu clair. Les produits alimentaires sont aussi un article d'importation : riz, farines, produits variés, conserves pour l'alimentation des blancs et l'approvisionnement des navires. On importe aussi des liqueurs, quoique les noirs de Zanzibar en consomment très peu. La poudre, le fil de cuivre ou de fer, la quincaillerie, les armes, les vieux habits militaires arrivent enfin en très grande quantité, ainsi que les métaux bruts et le pétrole raffiné.

L'importance des verroteries diminue beaucoup : les nègres leur préfèrent les étoffes. Quant à l'article de bazar : bijoux faux, petits miroirs, couteaux, etc., il n'est l'objet que d'un commerce de très peu d'importance.

Le commerce des vêtements confectionnés, des chaussures, des chapeaux communs, de la mercerie est encore considérable et presque en entier aux mains de Portugais. De grands dépôts de charbons sont en mesure d'alimenter les navires : ces charbons viennent de Cardiff, les divers gisements exploités autour de l'Océan Indien ne donnant jusqu'ici que des produits trop impurs pour la navigation. Nous assistons journellement au chargement des chalands devant les magasins ; les manœuvres, hommes ou femmes, chargés de leur sac de charbon, entrent dans l'eau jusqu'à la bouche et viennent présenter leur charge au niveau du bordage.

Il y a sur la côte un certain nombre de marchands, habiles et riches ; on y trouve aussi les Souahili, race très supérieure aux autres races africaines. Ces hommes bien conduits sont honnêtes et dévoués ; ils s'engagent sans difficulté pour de longs voyages et tiennent fidèlement leurs engagements. Avec eux on peut aller facilement jusqu'aux grands acs ; ils tranportent fréquemment les marchandises de la côte à Tabora où nombre de commerçants ont des magasins. On trouve encore près des lacs des tribus dont les noirs s'engagent assez facilement pour les longs voyages. Au contraire, les noirs recrutés dans les autres parties de l'Afrique sont, après un mois de voyage, fatigués, découragés ou effrayés ; ils veulent retourner à leurs villages, et ni augmentation de solde, ni menaces ne peuvent les décider à continuer. Si on veut avoir recours à la force, ils désertent, abandonnant leurs charges et même ce qui leur est dû. En général, les nègres ne volent pas les charges qui leur sont confiées, mais il n'est pas prudent de leur confier une dame-jeanne de liqueur sans l'avoir pourvue d'un

cadenas. C'est principalement la facilité de se procurer à Zanzibar des noirs dévoués qui fait que cette ville est si souvent choisie comme point de départ par les explorateurs.

Lorsqu'une expédition est en préparation, les marchandises choisies selon le goût des districts à traverser sont divisées par charges d'environ 25 kilogrammes; elles sont bien arrangées en petits ballots et attachées avec des toiles communes de jute ou des nattes de feuilles de palmier. Les noirs sont engagés directement ou mieux par l'intermédiaire des chefs arabes, dont ils sont les clients et qui reçoivent une certaine somme pour accompagner l'expédition et mettre au service des voyageurs leur influence, leur connaissance du pays et de la langue. La charge destinée à chaque porteur lui est remise; il l'emporte sur son dos pendant une journée, s'en rend compte, la reporte le lendemain et l'accepte ou la refuse définitivement. S'il l'accepte, on lui fait une avance immédiate d'environ 100 francs, qu'il remet généralement à sa famille, et l'on peut compter qu'il sera exact, au jour dit, au rendez-vous fixé. Au jour du départ, chaque homme attache sa charge entre deux branches d'environ un mètre de longueur, ou dans la fourche d'une branche, de façon à ce que, ayant la charge sur la tête, il puisse, en s'inclinant, faire toucher à terre l'extrémité des branches et se trouver ainsi déchargé; d'autre part, en portant la main aux branches, il maintient la charge ferme sur sa tête. En route, les hommes marchent à la file indienne, mettant un pied devant l'autre lorsque le sentier est très étroit; ils sont fort à leur aise là où les blancs qui marchent les pieds en dehors avancent avec difficulté. Outre les marchandises, les noirs portent dans de petits sacs en peau leur farine, et dans des sortes d'étuis en feuilles de palmier, une petite provision de fil, d'aiguilles, de sel, quelques condiments, amulettes et médicaments; ils ont, en général, un grand poignard attaché sur la poitrine, et à la ceinture un petit couteau très pointu qui leur sert à enlever les épines qui se logent dans leurs pieds nus. Ils sont armés de hachettes en fer, d'un arc, de quelques flèches, ou d'une lance. Beaucoup ont des fusils à pierre en mauvais état; alors ils ajoutent à leur accoutrement une poire à poudre presque toujours vide ou une cartouchière. Ils emportent un sac s'ouvrant sur le côté, tissé en feuilles de palmier (fumba), qui leur sert de lit et un oreiller en bois sculpté.

Le matin du départ, le nègre attache sur sa charge tous les objets

lui appartenant, pose la charge sur un coussin et s'accroche autour du corps tous les objets d'usage habituel. Lorsque l'on parcourt des pays habités, il emprunte dans les villages les marmites en terre avec lesquelles il va chercher l'eau et fait cuire sa farine; lorsque cela est nécessaire, il porte une marmite dans un filet à larges mailles. Un seul noir porte, d'ailleurs, une marmite qui suffit à huit ou dix hommes, chacun étant d'ordinaire muni d'une assiette en bois.

A Zanzibar, la chaleur est intense en été; le climat est humide, énervant, sans être meurtrier; des Européens y vivent avec leurs enfants. A la longue, la chaleur, le manque d'appétit produisent l'anémie, et un voyage en Europe est de toute nécessité; mais, malgré la fièvre qui y règne, un Français bien portant ne doit pas redouter ce séjour. L'eau de bonne qualité est abondante, les fruits, les légumes, les viandes fraîches, la volaille et le poisson sont à bon marché, ainsi que le pain qui est bien fait. La ville a certainement un grand avenir grâce aux qualités de son port, à la fertilité du territoire, à la valeur de ses commerçants et de la population du pays, ainsi qu'à la sagesse de son gouvernement. Quelques grandes maisons françaises ont des agences à Zanzibar ; mais il y a certainement place pour de nouvelles entreprises agricoles, commerciales ou manufacturières. Il y aurait surtout profit à entreprendre des voyages à l'intérieur pour placer les produits européens et rapporter les marchandises recueillies par les indigènes.

V

MOZAMBIQUE

Nous quittons Zanzibar et continuons à suivre la côte d'Afrique, nous dirigeant vers le sud. Nous passons devant nombre de petites villes qui ont joui autrefois d'une certaine importance commerciale, et qui se relèvent rapidement de leurs ruines. Elles communiquent avec Zanzibar par les barques arabes : boutres, dhow ou pangayes, petits navires non pontés, portant à l'arrière une construction très élevée, comme en portaient les anciens vaisseaux et pourvus d'une énorme voile latine triangulaire, d'une manœuvre difficile, toujours employée vent arrière sans pouvoir gagner sur le vent; mais ces barques sont solides, tiennent bien la mer et peuvent s'échouer sans faire d'avaries. Dans l'océan Indien, le vent souffle six mois dans un sens et six mois dans l'autre; aussi la navigation à voile est extrêmement lente et les boutres passent une grande partie de l'année dans les ports. Le long de la côte nous rencontrons quelques petites barques munies de balanciers qui les empêchent de chavirer; quelques-unes sont très gracieuses et de formes très fines. Les Arabes aussi bien que les nègres sont en général très pauvrement outillés et la côte gagnerait beaucoup à être pourvue de goélettes pouvant faire un cabotage actif, mais jusqu'ici la navigation est restée ce qu'elle était le siècle passé.

Quatre jours après avoir quitté Zanzibar, nous arrivons à Mozambique, qui est bâtie sur une langue de terre fermant une vaste baie. De loin on distingue une importante construction surmontée d'un phare; nous passons devant une forteresse et nous entrons dans la rade. Cette forteresse a été construite au XVIe siècle sur la forme des

bastions modernes, avec des pierres apportées, dit-on, de Lisbonne. L'enceinte est bâtie avec des madrépores qui ressemblent aux calcaires répandus sur la côte. Sur la porte du côté de la ville sont sculptées les armoiries du Portugal. En 1608 les Hollandais assiégèrent Mozambique qui fut complètement dévastée; la population renfermée dans la citadelle échappa au massacre que les Hollandais firent de tous les prisonniers, pour contraindre les Portugais à rendre les déserteurs. Les Hollandais durent d'ailleurs abandonner le siège. Dans la forteresse sont déposés d'énormes canons de bronze, que l'on dit avoir été enlevés aux Turcs; des piles de boulets de pierre se trouvent çà et là. Nous pûmes à loisir nous promener dans la citadelle. Il n'y a guère qu'aux États-Unis qu'on jouisse d'une telle liberté.

Mozambique, capitale de toutes les colonies portugaises de l'Afrique orientale est une petite ville bien bâtie et bien entretenue. Une jetée portée sur des piles en maçonnerie s'avance dans la baie ; des escaliers construits aux extrémités permettent aux canots de débarquer leurs passagers. Les édifices publics sont nombreux et bien construits. Les maisons privées sont très vastes, les pièces ont des dimensions tout à fait inusitées. Malgré la grande chaleur, l'intérieur des maisons est assez frais. Les toits plats sont aménagés pour recevoir l'eau de pluie, car il n'existe que des citernes pour alimenter la ville et les navires. Aussi l'eau se vend-elle quelquefois très cher, et la santé publique en souffre beaucoup. Les maisons sont peintes, ce qui donne un aspect très gai à la ville; les magasins sont nombreux, mais ils sont loin d'être animés comme à Zanzibar; Mozambique est d'ailleurs bien moins important. Nous sommes admirablement reçus, surtout par nos compatriotes, qui sont à la tête du commerce de la ville. N'étaient les costumes modernes (nous ne parlons pas des nègres) on se croirait dans une ville du moyen âge, endormie depuis le XVI[e] siècle. La population blanche est assez considérable, mais le commerce est peu actif; l'isolement de la ville suffit à l'expliquer. La côte opposée ne fournit que peu de marchandises; autrefois cultivée elle est retombée dans l'abandon et la barbarie. Des exploitations, qui pourraient être prospères, ont été abandonnées par les Portugais qui trop souvent préfèrent prendre dans la ville des emplois infimes dans l'administration. Ces fonctionnaires sont à la fois pauvres, et luxueux dans leur mise,

ils dépensent la plus grande partie de leurs appointements en frais de toilette; aristocrates par éducation, oisifs à cause du climat, ils rêvent de grandes entreprises et végètent dans un pays fertile que la mollesse générale condamne à la stagnation. Les droits d'importations, plus élevés qu'à Zanzibar, gênent aussi le commerce. La situation presque insulaire de cette ville et son territoire extrêmement resserré en font d'ailleurs une ville peu privilégiée.

Le gouverneur ne connaît pas aussi bien qu'il le devrait le reste du pays et son administration laisse à désirer. Une trop grande partie des ressources de la métropole sont employées à des embellissements dans la capitale, au lieu de l'être en dépenses productives. Le budget des provinces est constamment en déficit et cependant le Portugal fait des sacrifices considérables pour cette colonie. Une commission des travaux publics dirigée par un ingénieur, est venue visiter le pays et reconnaître les travaux les plus urgents; les commissaires ont commencé par exiger des traitements très élevés à raison du climat, qui est considéré comme très meurtrier. Mais la commission n'a pu mener à bien une seule entreprise, ni signaler des travaux vraiment utiles et en proportion avec les ressources dont on disposait. On a entrepris à Mozambique un hôpital monumental, inutile à une population de 3 ou 4,000 blancs, plus inutile encore à la population noire; on a dépensé les fonds pour construire le gros œuvre, et maintenant les bâtiments non terminés sont momentanément abandonnés. Mieux eût valu, dans l'intérêt de la santé publique, amener de l'eau potable que de construire un hôpital. Dans toute la colonie d'ailleurs la commission des travaux publics signale son activité par des travaux du même genre. A Quélimane, on élève un mur de quai inutile au commerce, comme à la salubrité, mais dont on compte faire une promenade, alors que toutes les rues plantées d'arbres sont elles-mêmes de vastes et belles promenades. La commission a eu encore l'idée malheureuse, dans un pays où le terrain est de peu de valeur, de construire une caserne en pierre, à plusieurs étages, à l'usage des soldats nègres, habitués à vivre dans des cases. Briques, pierres, ciments, tuiles, charpentes, sont envoyés d'Europe et coûtent un prix fou. Du reste, ces bâtiments imaginés par la commission sont aussi incommodes que malsains. Un camp entouré d'un simple fossé et de solides palissades, contenant des baraques bien construites dans le

genre des habitations du pays, aurait donné à peu de frais aux soldats un abri, l'air, l'ombre, et il aurait suffi d'y amener l'eau pour y réunir toutes les conditions d'hygiène.

Le commerce de Mozambique s'exerce sur les mêmes articles que celui de Zanzibar : le giroflier toutefois n'existe pas ici, mais le pays produit du café, des perles, des coquilles, des cauris qui servent de monnaie sur la côte occidentale, de l'écaille de tortue, du caoutchouc, etc. Ce sont des maisons de Marseille qui tiennent ici la première place.

VI

NOSSI-BÉ. — CANAL DE MOZAMBIQUE.

Les vapeurs de la ligne *British-India,* qui font le service de la côte, suivent la rive africaine, mais par suite d'un contrat particulier, la British-India Company s'était engagée pour 12,000 francs à porter à Nossi-bé un arbre de couche destiné au steamer *Colomba.* Quittant alors la capitale des établissements portugais et naviguant vers l'Est, nous traversons le canal de Mozambique et passons en vue des Comores, îles restées jusqu'ici indépendantes sous le gouvernement de sultans arabes, malgré les efforts des Anglais pour y établir leur protectorat (1). Ce sont des terres très élevées, d'origine volcanique, fertiles, saines, sur lesquelles la canne à sucre commence à être large ment cultivée. L'esclavage y existe encore, et quelques planteurs français et anglais ont là de belles propriétés. C'est avec l'Arabie, et Madagascar, les seuls pays où l'importation des esclaves de la côte d'Afrique se fasse encore. Au coucher du soleil, on signale Nossi-bé. Quoique nous n'ayons pas de pilote, le temps est si beau, qu'avec l'aide de ses cartes le capitaine décide d'entrer de nuit dans le port. En approchant de terre la machine ralentit son mouvement, nous avançons lentement de façon à avoir le temps d'étudier le chemin. De chaque côté du navire, vers la passerelle du capitaine, sont placés des gabiers indiens, une ligne de sonde à la main : le plomb jeté à

(1) Voir la *Revue Française*, t. IV, p. 85, 180, 285; t. V, p. 151, 315.—Le 2 août 1886, ont été nommés les premiers résidents français aux îles Comores comme conséquence du protectorat de la France sur ces îles. Le 30 novembre 1886, le Sénat a voté le premier crédit pour l'organisation du protectorat de ces îles.

l'avant décrit un quart de cercle, la ligne est relevée immédiatement de chaque côté, les gabiers annoncent dans leur langue étrange et sur un chant modulé la profondeur de l'eau. Nous voici enfin à l'extrémité de la rade, nous entrevoyons vaguement quelques barques, des maisons, des bouquets d'arbres sur les collines sombres qui nous entourent.

Nossi-bé (Helleville) : il est 10 heures du soir, nous tirons le canon, mais ne voyons venir personne. Enfin, attiré par nos signaux répétés, arrive le canot du port monté seulement par un Malgache. Chargé par le capitaine de notre navire de lui traduire notre demande de visa des papiers de bord, j'ai toutes les peines du monde à me faire comprendre de cet obscur représentant de mon pays. De notre côté, nous comprenons à grand'peine ses observations; il nous explique que l'arrivée d'un steamer à pareille heure est tout à fait insolite; que le chef du port qui se promenait là il y a quelques instants et le médecin viennent de se retirer et que nos coups de canon ne les réveilleront pas. Force est d'attendre le jour pour communiquer avec la ville, et à notre grand regret, nous devons remettre au lendemain le plaisir de fouler le sol français. Heureusement de grand matin le docteur arrive, et, après vérification des papiers, nous sommes autorisés à débarquer. Le capitaine met un canot à notre disposition, et dix minutes après nous descendons sur un petit môle construit avec des laves. L'île, montagneuse et d'origine volcanique, est extrêmement pittoresque; elle est couverte d'une admirable végétation qui descend jusqu'au niveau de la haute mer. Les maisons de la petite ville sont entourées de grands et beaux jardins, et l'aspect général est des plus agréables. Voilà certainement le plus ravissant port de mer où il m'ait été donné d'aborder, un vrai décor d'opéra-comique. Nossi-bé est un port franc, et le commerce avec Madagascar prend une grande extension.

Les articles d'exportation sont principalement : les graines oléagineuses, la gomme copal que l'on extrait d'arbres ensevelis dans le sol, un lichen que l'on recueille sur certains arbres dans le voisinage de la mer, et qui sert à fabriquer une belle couleur rouge, l'orseille, le quartz blanc ou cristal de roche, que l'on ramasse sur la grande île en galets roulés dans le lit des torrents. On récolte aussi des bois précieux : santal, ébène, et le caoutchouc. Les peaux de bœuf sont l'objet d'un commerce important d'exportation et la plus grande

partie est achetée par une maison américaine qui les expédie à New-York. Un atelier de construction et de réparation de machines, dirigé par un Mauricien, existe à Helleville.

A Madagascar comme à Zanzibar, les marchandises se vendent par frasileah qui pèse 55 livres anglaises, environ 25 kilogrammes. Le caoutchouc coagulé par l'acide sulfurique est apporté à Nossi-bé en grosses boules contenant des cavités remplies d'eau. Ce produit est vendu couramment environ 105 francs la frasileah. L'orseille, envoyée exclusivement en France, est payée 8 fr. 25; la gomme copal, environ 100 francs. Les cauris, petits coquillages de très peu de valeur maintenant, se vendent pour le commerce de la côte occidentale au prix de 16 pour 1/4 d'ana, soit de 256 pour une roupie d'argent qui équivaut nominalement à 2 fr. 60, en réalité à environ 1 fr. 70. Sur la côte d'Afrique le caoutchouc est meilleur et recueilli avec plus de soins, mais le procédé est long et dégoûtant : la sève est étalée et frottée sur la poitrine ; lorsqu'elle a pris de la consistance par l'évaporation, on enlève la pellicule solidifiée que l'on roule en petites balles.

Les arbres à caoutchouc poussent surtout dans les parties basses avoisinant la mer. Leur nombre diminue de plus en plus, mais quantité de plantes dédaignées jusqu'ici pourront les remplacer lorsqu'on les travaillera par des procédés perfectionnés. Souvent, il nous est arrivé à Zanzibar de briser certaines plantes, de recueillir aux fractures des gouttes de sève et de nous amuser à les rouler dans les doigts pour en faire des boulettes de caoutchouc. Quant à Nossi-bé, il est à prévoir que cette petite colonie se développera et que nos établissements de commerce sauront, aussi bien que les maisons étrangères, développer nos relations avec Madagascar. En tous cas, ce point de la côte mérite d'être connu, et l'accroissement de nos possessions en augmentera certainement l'importance.

En quittant Nossi-bé, nous traversons à nouveau le canal de Mozambique. Pour contrôler la marche du navire, nous traînons un loch enregistreur, tube en cuivre muni d'une hélice entraînée dans un mouvement de rotation avec une vitesse variable selon la rapidité du navire. Une aiguille actionnée par l'hélice indique sur un cadran le nombre de tours de l'hélice et l'espace parcouru par le navire. On a donné à cet appareil la forme d'un poisson, si bien qu'un requin s'y

est trompé. Avertis par la secousse, nous tirons la corde qui heureusement n'a pas été coupée ; mais le loch est hors d'usage, une ailette a été brisée, et les dents du vorace animal ont faussé le tube de cuivre. L'accident est, paraît-il, fréquent. Celui qui vient de nous arriver, nous donne l'idée de pêcher ; nous jetons à la mer une longue ligne armée d'un hameçon, amorcée avec de la viande et une cuillère polie dont l'éclat doit attirer le poisson. L'hameçon est fixé à la ligne de chanvre par quelques mètres d'un petit câble métallique. Notre ligne traîne pendant une journée derrière le navire et nous avions perdu presque tout espoir quand, le soir du second jour, nous remarquons les soubresauts de la corde. Avec beaucoup de peine, nous amenons sur le pont une belle dorade d'environ $1^{m},50$ de longueur. C'est, nous dit le capitaine, une pêche exceptionnelle, car sur les steamers le bruit de la machine et de l'hélice éloigne les poissons. Le lendemain, nous voyons pour la première fois des poissons volants : ils partent en bande comme des volées de moineaux, à droite et à gauche du navire, volent entre les vagues et plongent à quelques centaines de mètres. Le matelot de quart en a recueilli un tombé la nuit sur le pont ; il ressemble à un hareng, mais les nageoires pectorales très développées dépassent le bout de la queue.

VII

QUÉLIMANE : MOEURS. — RESSOURCES

Nous arrivons le 13 avril devant la rivière de Quélimane; l'entrée est rendue dangereuse par une barre ou banc de sable situé devant l'embouchure et sur lequel l'eau a seulement six mètres de profondeur à marée haute. Le courant est généralement violent, la mer toujours très agitée et le navire soulevé brusquement par les vagues peut toucher fond. Le balisage incomplet augmente encore les dangers de la navigation. Des navires de 2 à 3,000 tonnes peuvent toutefois venir devant la ville. Le port de Quélimane est, après Zanzibar, le plus important de la côte d'Afrique ; il est malheureusement d'une entrée difficile, surtout pour les voiliers qui ont souvent à attendre que le temps soit favorable pour franchir la barre et remonter la rivière. Mais le développement de la navigation à vapeur diminue cet inconvénient ; en outre, le port est maintenant pourvu d'un petit remorqueur. Les côtes sont basses, boueuses, ou sablonneuses et couvertes d'une épaisse végétation de taillis et de broussailles dont l'eau vient baigner les racines. De nombreux canaux naturels s'ouvrent sur le fleuve et servent d'asile aux hippopotames et aux crocodiles. Deux heures après notre entrée dans la rivière, nous jetons l'ancre devant la ville, dont les maisons blanches, couvertes de tuiles rouges, produisent un joli effet. Elles sont disséminées dans la masse de verdure qui couvre le rivage. Livingstone a été bien sévère, sinon injuste, pour la ville de Quélimane, pour sa rivière et pour les habitants portugais de la Zambézie. Il y aurait de notre part présomption à combattre les appréciations de l'illustre voyageur; nous ne pouvons cependant fermer les yeux, et là où Livingstone décrit un terrain boueux dans lequel, dit-

il, les maisons s'enfonçaient nous voyons des maisons anciennes, bien bâties, sur un sol sablonneux. Ces habitations sont richement ornées de bois sculptés, car Quélimane a eu sa période de grande prospérité et le commerce des esclaves y fit affluer l'or pendant la première partie de ce siècle.

Livingstone qui avait une âme compatissante, s'est dévoué à l'amélioration du sort des noirs et a véritablement forcé le gouvernement portugais à mettre fin à la traite. Il a généreusement servi les intérêts de l'humanité, mais sans oublier jamais les intérêts de son pays, et ses jugements ne sont pas toujours impartiaux. Il a été injuste pour le gouvernement portugais qui a fait de grands sacrifices pour l'abolition de l'esclavage.

La rivière de Quélimane appelée, Cuama, est plutôt une ouverture pénétrant profondément dans les terres qu'une véritable rivière et rappelle assez la Tamise. A la hauteur de la ville, à 10 kilomètres dans les terres, elle est très profonde et a 3 kilomètres de largeur. Son lit se rétrécit lentement jusqu'à un petit ruisseau d'eau douce appelé le Quaqua. Le Quaqua prend sa source au-dessus de Moupéa, dans des collines riveraines du Zambèze dont il s'approche à 4 kilomètres. Lors des hautes eaux annuelles, une grande partie de l'inondation du Zambèze s'écoule d'abord par des canaux dans le Quaqua, puis inonde tout le Delta. Du reste, la rivière de Quélimane n'est qu'un ancien lit du Zambèze ensablé dans la partie supérieure. Cette interruption de Moupéa gêne beaucoup le commerce de Quélimane qui ne peut sans transbordement recevoir les produits de la vallée du Zambèze. Les Anglais et surtout Livingstone se sont occupés de relier le Zambèze à la navigation maritime. Le voyageur anglais considérait Quélimane comme un nid de forbans, ne devant son importance qu'au commerce des esclaves. Il chercha activement une autre entrée du Zambèze. Il crut pouvoir y pénétrer par le Luabo. Dans le delta du Zambèze plusieurs ouvertures font communiquer le fleuve avec la mer ; Si nous commençons au sud du côté de Sofafa, en remontant nous trouvons : le Mulambé, le Ouest Luabo, le Kongone ou Barra de Ynhamissengo, l'Est Luabo ou Zambèze, le Muselo, et la rivière de Quélimane ou Cuama.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux deux premières branches et à la dernière. Ces rivières ne sont pas maintenant des

branches du Zambèze; elles ne communiquent avec lui que par des canaux sans importance et seulement navigables pour des pirogues. Les rives du Luabo et du Mulambé sont basses et n'émergent que de quelques mètres au-dessus de la mer. Le lit tortueux de ces rivières a été exploré à une distance de 20 milles dans les terres : dans les parties explorées, la profondeur est d'environ 4 mètres.

La principale branche du Zambèze est le Luabo. Les marées de printemps s'élèvent de 4 à 5 mètres, mais il y a généralement très peu d'eau sur la barre, et les passages changent constamment par suite de la rapidité du courant à certaines époques et de la nature sablonneuse et peu cohérente du terrain; cependant de petits navires arrivent maintenant à Ynhamissengo, et les barques et canots du Zambèze peuvent, sans rompre charge, apporter leurs produits aux magasins de la ville. Mais le Zambèze charrie une quantité de sable fin si considérable que ses embouchures sont constamment modifiées. En naviguant sur le fleuve, on voit sous l'effet du courant des îles couvertes de végétation fondre devant soi; les berges de sable, rongées à la base, cèdent subitement à l'effort de l'eau et les débris sableux, transportés dans quelque endroit abrité du courant, seront dans quelques années couverts par la forêt. La quantité immense de sable que charrie le Zambèze est due surtout aux nombreux affluents de la rive droite. Ces affluents sont très larges, d'une faible profondeur, et leur lit est entièrement formé de sable quartzeux et feldspathique en grains extrêmement fins. En hiver ces rivières sont à sec et il est nécessaire de creuser dans le sable pour trouver l'eau. La nature friable des roches (grès peu compacts et granits facilement décomposables) qui dominent dans les régions parcourues par ces rivières paraît être la cause de l'abondance des sables en certaines régions du Zambèze; le même phénomène s'observe dans des rivières de la vallée du Mississipi, surtout sur la rivière la Platte. On comprend combien, par suite de l'extrême mobilité du cours et des rives du Zambèze, est précaire la navigation dans le chenal d'Ynhamissengo.

Quélimane, située sur une ancienne branche du fleuve, est à ce point de vue dans une meilleure situation : on pourra probablement, avec une faible dépense, la mettre en communication permanente avec le Zambèze, et aider ainsi puissamment au développement de la colonie. Les difficultés de l'entrée du fleuve ont, d'un autre côté,

empêché jusqu'ici les Anglais de prendre position sur ses rives. A Quélimane, et même assez loin en amont, l'eau de la rivière est salée, saumâtre; la ville s'alimente par des puits, qui ne donnent encore que de l'eau très médiocre, que l'on puise à l'aide d'une coquille de coco emmanchée à l'extrémité d'un long roseau. Un quai a été construit. Il borde la rive et ne sert qu'à garantir une promenade. Une petite jetée en plan incliné descend jusqu'au niveau des plus basses marées; elle est pourvue de rails et de wagonets pour aider au déchargement des navires. Aussitôt que nous avons jeté l'ancre devant Quélimane, des barques viennent nous chercher. Les nègres qui les montent enlèvent nos colis et partent, tout en ramant et en entonnant la fameuse litanie : « *Sina mama*, *Sina mama* », véritable scie en usage chez les bateliers du Zambèze. C'est la déclaration d'un prétendant racontant qu'il n'a plus de mère, qu'il est isolé et malheureux et qui demande à une Maria de venir habiter sa case. Nous débarquons, le fusil sur l'épaule, et passons devant la douane sans que l'on nous fasse la moindre question. Ici on n'est pas formaliste. On nous invite dans une maison portugaise où nous faisons connaissance avec la cuisine locale: abondance et variétés de viande, de poissons, de légumes, mais atroce cuisine !

La ville de Quélimane est peuplée principalement de Portugais, avec quelques étrangers, notamment des Français, ou des indigènes, « *Africanos* ». La plupart de ces derniers sont mulâtres. Des familles blanches sont établies dans le pays depuis très longtemps : le climat n'est donc point particulièrement malsain, comme on le prétend, et avec une bonne hygiène et surtout une vie active, les Européens peuvent facilement vivre dans cette ville, réputée la plus malsaine de la colonie. Quant aux parties élevées de l'intérieur, il semble que les blancs peuvent les habiter sans la moindre souffrance. Une portion notable de la population provient du croisement des Goannais et des nègres; cette race est bien adaptée au pays, où elle a pris une situation importante. Elle fournit leurs chefs à de nombreuses tribus nègres et use souvent de son influence contre le gouvernement portugais. Les métis sont d'un beau type, de couleur brun foncé, de haute taille; ils ont les cheveux très légèrement crépus, la peau lisse, les traits assez fins. Les femmes, plus blanches, se rapprochent davantage des femmes de l'Inde, mais le type est devenu plus robuste. On les traite de signora et quel-

quefois de dona. La plupart des métis professent le christianisme, dont ils paraissent, en réalité, surtout à l'intérieur, avoir une idée assez vague. Quand leur fortune le permet, ils sont polygames; ils vivent à la manière des noirs. C'est, du reste, ce que font les Européens eux-mêmes lorsqu'ils ont été longtemps isolés en Afrique : ils perdent, avec les habitudes européennes, l'énergie, l'amour du travail, ou l'ambition, qui distingue généralement le blanc du nègre. Les nègres sont trop nombreux pour ne pas faire prédominer leurs habitudes; il semble que l'exemple de la masse influe sur l'Européen. Il est à remarquer que les rapports entre blancs et noirs sont faciles quand les blancs sont justes. Mais la justice vis-à-vis des noirs est extrêmement rare, plus encore chez les nouveaux arrivés que chez les anciens habitants. Ceux-ci ont fini par moins compter sur la brutalité; mais, en somme, partout dans les colonies anglaises, portugaises, françaises de la côte d'Afrique, on s'est habitué à considérer le noir comme un être inférieur que l'on peut commander, contraindre et brutaliser jusqu'aux blessures graves : le code de justice des blancs est à peu près la loi Grammont, et le blanc trop doux est mal vu des gens de sa race. Du reste, le blanc, qui a la brutalité à son service, ne dédaigne pas d'employer la filouterie pour rogner les comptes de l'ouvrier noir, qui aime mieux se soumettre que de s'attirer la prison par une plainte. Quelquefois, cependant, on voit des noirs soutenir leur droit quand même, et, en dépit des mauvais traitements, des railleries des blancs et de ses malheureux frères, préférer la prison. Mais le fait est rare. Comme toutes les races barbares, le nègre est dur au mal et supporte sans se plaindre la fatigue et la souffrance.

Dans les colonies anglaises et portugaises, où le fouet a été conservé, les criminels reçoivent généralement les coups auxquels ils ont été condamnés sans même que leur visage se contracte. Quand le nègre ne se soustrait pas à l'oppression par la fuite, il feint l'indifférence; chassé ou errant, il trouve toujours asile chez ses frères : c'est ainsi que les Caffres s'appellent tous dans la même tribu. Au contraire, entre tribus différentes, ils semblent n'avoir aucune idée de charité ou de compassion, et ne feront pas le moindre effort pour aider des étrangers blancs ou noirs. Dans l'intérieur, beaucoup de petits chefs sont de véritables despotes; quand leur tyrannie devient trop intolérable, les familles désertent peu à peu, et comme le pays est vaste, les terres

abondantes, les habitations d'une simplicité extrême, on émigre continuellement. Mais comme ce sont les habitants qui donnent la valeur au sol, les villages les mieux gouvernés deviennent rapidement les plus prospères.

Lors de notre voyage au Zambèze, il était sérieusement question parmi les chefs et les grands propriétaires d'empêcher ces désertions de populations noires. Les propriétaires du sol trouvaient scandaleux que leurs ouvriers pussent leur échapper en s'expatriant, et cherchaient à s'entendre pour se livrer mutuellement les déserteurs. Si l'esclavage n'existe plus, le servage existe encore, et il est d'autant plus dur que le maître est plus civilisé. Les chefs nègres, les mulâtres, le Portugais de l'intérieur sont indolents ; leurs besoins se réduisent à une sorte de tribut qui leur permet d'acheter quelques vêtements et des produits étrangers ; tandis que le blanc venu pour faire fortune lève des impôts, accumule les corvées de tous genres, transports, terrassements, travaux en rivière. L'intérêt général qu'il invoque lui offre un prétexte pour s'arroger des droits dont il abuse fréquemment. Les abus sont assez violents pour causer de petites insurrections bientôt écrasées par quelques soldats aidés de la population de districts ennemis. Les troupes du gouvernement pillent, massacrent, enlèvent les femmes et les enfants et ne s'en vont que quand le district est dévasté. Jusqu'ici les blancs n'ont établi de bons gouvernements que dans peu de régions; aussi la population noire n'a pu en tirer de grands avantages. Près des villes, un travail irrégulier et souvent exagéré, achève l'œuvre de l'ivrognerie, et la santé du noir s'altère rapidement. De plus, les blancs ont apporté tout un cortège de maladies, et au premier rang, la petite vérole. Une fois malade, le noir est absolument abandonné. et en plein centre de civilisation il peut regretter le peu de bien-être que lui offrait sa hutte. La race noir est pourtant très vivace ; elle résiste aux causes de destruction qui ont fait disparaître des races d'hommes moins vigoureuses. Mais au contact des établissements des blancs la mortalité est considérable ; et malgré la fertilité du pays la population est encore peu nombreuse.

A Quélimane, en dehors des rues parallèles au fleuve qui contiennent les principales maisons, on trouve disséminés dans la campagne un grand nombre de maisons de torchis couvertes en chaume, habitées par des mulâtres. Les nègres sont généralement groupés dans des

villages entourés de palissades et leurs maisons sont des paillotes rondes ou carrées d'une construction très primitive. Le plus souvent le sol et les murs de ces habitations sont revêtus d'enduits durs et lisses, préparés avec de la terre battue, des cendres et des mucilages végétaux. L'argile provenant des énormes constructions élevées par les termites est excellente pour ces enduits; elle a été pétrie par l'insecte et mélangée d'une matière organique qui lui donne une grande consistance. Il y a nombre des paillotes très propres, mais elles diffèrent beaucoup suivant les tribus. Un feu perpétuel y brûle, les enfume et leur donne une teinte uniforme assez agréable; les punaises et les puces pullulent à l'intérieur. Quelquefois les habitants font, autour de la place où ils s'étendront pour dormir, une rigole qu'ils remplissent la nuit d'un liquide mucilagineux; c'est un rempart qui les protège contre les insectes non ailés. Nous verrons plus tard, dans l'intérieur, des constructions assez vastes construites par les mêmes procédés. Les paillotes sont entourées, soit de petites murailles en terre battue, soit plus fréquemment de fortes nattes de roseaux.

Autour des villages s'étendent de vastes cultures de cocotiers, portant sur leur tronc des entailles dont s'aident les noirs pour atteindre le sommet. Une très petite quantité de noix de coco est exportée à l'état frais; au contraire on tire un grand parti des fruits desséchés. La noix est brisée, les fragments sont exposés au soleil, la pulpe se raccornit par la dessiccation, rancit, se sépare de la coquille; on la met en sacs et l'expédie en Europe sous le nom de Coprah; on en extrait pour la savonnerie une huile qui, du reste, n'a pas la moindre odeur de coco. Le parfum (lait de coco) des savonniers est un produit artificiel, la nitrobenzine. L'enveloppe ligneuse du fruit est cardée et sert à faire des cordes et des tapis communs. Le cocotier fournit une sève qui s'écoule de son bourgeon à fruits lorsqu'on le coupe. Cette sève a l'aspect du petit lait; récoltée la nuit, elle garde une saveur légèrement sucrée jusque vers neuf heures du matin; puis elle fermente rapidement, prend une saveur alcoolique agréable mais devient bientôt après acide et imbuvable. Cette sève, appelée sura, est employée comme levain pour la fabrication d'un pain très blanc d'une excellente qualité. Certains palmiers sauvages très répandus dans l'intérieur laissent aussi écouler, lorsqu'ils sont coupés, une sève sucrée tout à fait semblable au *sura*. Le bourgeon terminal du co-

cotier et de la plupart des palmiers est formé de feuilles imbriquées. blanches, tendres et donnant une très bonne salade. On ne se la procure qu'avec beaucoup de peine : il faut l'enlever du cœur de l'arbre, derrière un rempart d'énormes feuilles d'une extrême résistance. L'enlèvement de ce bourgeon détruisant l'arbre, on ne le prend que des arbres sauvages; aussi est-il dans les villes d'un prix élevé.

Tous les matins les noirs apportent en abondance, au marché de Quélimane, des légumes, des fruits, du gibier, des animaux de basse-cour, des poissons d'espèces variées, des crevettes énormes, le tout à vil prix. On vend aussi certaines écrevisses de mer dont les pattes grêles sont d'une longueur démesurée. Des femmes installées avec quelques vases de terre sphériques, pleins de pombé servent pour une petite pièce de cuivre une pleine calebasse de cette bière africaine. Le pombé, sur tout le Continent africain, se fait exactement comme la bière en Europe, mais en remplaçant l'orge par les graines du sorgho. Le sorgho appelé *doura* par les Égyptiens et millet par les voyageurs français, donne un grain rond de la grosseur d'un petit pois qui contient une farine très blanche. Les tiges du sorgho ont souvent 4 à 5 mètres de hauteur. Les graines germées sont broyées, la farine est délayée dans l'eau additionnée d'autres farines, principalement de farine de maïs; le liquide et la farine sont bouillis avec des graines aromatiques variées et abandonnés à la fermentation. — Quand elle vient d'être préparée, cette boisson est agréable, mais bientôt elle devient très alcoolique et tourne rapidement à l'aigre; l'aspect trouble qu'elle doit à la farine entrée en suspension est peu engageant. Le nègre, lui, se régale de la bouillie pâteuse sucrée et alcoolisée qui se forme au fond du vase, où le liquide est brassé. Outre les buvettes ambulantes, on trouve au marché des débitants de riz cuit, de curry, de poisson, etc. Les femmes installées comme les paysannes dans nos marchés, sont accroupies par terre derrière leurs produits. Elles causent en attendant les clients, et généralement manifestent l'indifférence la plus complète quant au succès de leur commerce.

Les environs de Quélimane, comme presque tout le Delta, sont très fertiles. Le sol est généralement sablonneux, mais le sous-sol est d'argile plastique; cette argile très tenace est employée à la fabrication des briques et des tuiles, fabrication jusqu'ici peu développée,

car généralement, briques, tuiles et ciment sont importés de Marseille. Quant à la pierre, elle n'existe pas dans le Delta; nous n'avons vu en fait de matériaux de construction que les grès de Senna, ou de la Lupata; les calcaires aussi semblent extrêmement rares.

Les côtes de la mer fournissent des madrépores qui donnent de la chaux grasse; dans l'intérieur, un Français, Chastaing, a découvert près de Têté des couches de calcaires produites par des sources thermales. Cette découverte a rendu un immense service au pays, mais n'en a pas rendu d'autre à Chastaing que de le faire mettre en prison; car le gouverneur de Têté avait voulu connaître de Chastaing l'endroit de sa découverte et, mécontent de ses réponses évasives, prétexta un manque de respect de sa part pour l'incarcérer. Quoi qu'il en soit, les droits de Chastaing à l'honneur de cette découverte sont de notoriété publique. Vers Machinga nous avons rencontré, en examinant des veines de pyrite de cuivre, des couches puissantes de beau marbre blanc, mais ces dépôts n'auront de valeur que dans un temps très éloigné. Cette absence de bons matériaux de construction est très regrettable; on ne peut se procurer sur place que des bois durs et résistants de petit échantillon, des briques de mauvaise qualité, et des tuiles dont la fabrication, autrefois très répandue, semble disparaître à la suite de l'importation des tuiles plates de Marseille. Mais le pays a été si peu exploré, qu'on ne doit pas désespérer d'y rencontrer plus tard des matériaux et des calcaires.

Avant de quitter Quélimane, nous allons visiter la briqueterie de M. Laité. Nous faisons le voyage dans un palanquin très léger, porté par quatre nègres. Dans les chemins faciles, les porteurs courent d'un pas rapide; lorsque l'un d'eux a l'épaule trop meurtrie par le brancard qu'il porte, il le frappe à l'aide d'un petit bâtonnet de plusieurs coups en cadence. Les autres porteurs saisissent le mouvement, et subitement le brancard vigoureusement soulevé passe par-dessus toutes les têtes sans que ce changement d'épaule amène aucun arrêt dans la course. Le pas des porteurs est particulier et ne fait éprouver aucun mouvement au palanquin *(machilla)*. La terre employée à la briqueterie est sablonneuse et mélangée d'une grande quantité de paillettes de mica blanc; pétrie elle devient légèrement plastique. Le moulage se fait à la main, à l'aide de moules en bois mal faits et en mauvais état. Le procédé est le même que pour la fabrication des briques communes du nord

de la France et de la Belgique. Le moulage se fait par trois briques à la fois. La surface libre des briques au moulage n'est ni nivelée, ni sablée. Les briques ne sont pas mises en haies; la plupart sont très détériorées par la pluie. Les fours ne donnent qu'une cuisson insuffisante. En résumé si le résultat est mauvais, cela tient à la méthode de travail; les mêmes opérations, bien faites, donneraient de bons produits sans qu'il soit nécessaire d'importer des machines dont le travail est toujours aléatoire dans cette industrie. La solidité des débris et des morceaux de tuiles de fabrication ancienne démontre que l'argile du pays bien travaillée peut donner d'excellents produits.

VIII

ADMINISTRATION

La Colonie de Mozambique, dont la vallée du Zambèze forme la portion la plus importante, est gouvernée par un fonctionnaire portugais, résidant à Mozambique avec le titre de gouverneur général. Dans les principales villes de la colonie il y a des gouverneurs dépendant du gouverneur général de Mozambique. Les pouvoirs de celui-ci ne paraissent pas très étendus et on ne doit pas trop s'en plaindre, car trop souvent changé, il n'est pas bien au courant des affaires du pays et fait en général assez peu pour sa prospérité. En revanche comme toute initiative vient de Lisbonne, les décisions sont longues à venir, précipitées ou routinières et se ressentent de toutes les fluctuations de la politique métropolitaine. Bien que dans certaines villes il y ait des tribunaux, pour les affaires importantes, il faut cependant venir à Mozambique, ainsi que pour la plupart des affaires criminelles. Ainsi un malheureux arrêté à Teté doit faire deux mois de voyage, et traîner de prison en prison, pour venir subir loin des siens une prévention souvent longue, et ensuite un procès qui ne l'est pas moins; c'est, dans la plupart des cas, la ruine certaine pour l'inculpé et pour les témoins qui sont obligés de le suivre. Une simple dénonciation ou une erreur d'un petit fonctionnaire peut avoir toutes ces conséquences. La punition usuelle dans la colonie est la déportation dans l'île de Timor, possession portugaise de l'Océanie. Quel que soit le sort des déportés à Timor il impose une très grande terreur aux Zambéziens qui considèrent ceux qu'on y expédie comme

ne devant jamais en revenir. On croit généralement que les criminels du Portugal sont déportés à Angola, ceux de cette colonie à Mozambique, et ces derniers à Timor. Je n'ai pas vu que les déportés soient particulièrement mal à Mozambique et il en est peut-être de même du séjour de Timor, si redouté des populations du Zambèze.

Les droits de douane pour la province de Mozambique sont peu élevés : en général 10 0/0. Les machines et le matériel qui peuvent servir à développer les cultures ou les industries de la province sont dispensés de toute taxe.

La principale recette est, après celle des douanes, la taxe établie sur les huttes des noirs. Elle est affermée sur enchères et pour une circonscription territoriale déterminée, appelée Prazo. Le gouvernement évite ainsi des difficultés. Mais il en résulte de grands inconvénients. Les personnes susceptibles d'avancer les fonds que demande le gouvernement s'entendent de manière à soumissionner bien au-dessous du revenu du Prazo, et le Trésor public est toujours lésé. D'autre part, les adjudicataires pressurent souvent les populations, les réduisent à la misère et à la révolte. La taxe par case, qui porte le nom de Mosoco, se paie en nature, à raison d'un certain nombre de mesures de grains. La mesure officielle est une caisse rectangulaire ; le noir ne devrait que la remplir, mais le fermier exige qu'il la noie complètement sous une pyramide de grains. Un de nos compatriotes, le marquis de ..., administre sa circonscription de cette façon abusive, et quelques noirs s'étant permis de faire rappeler le marquis au respect de la justice eurent plus tard à s'en repentir. Les fermiers des Prazos ont le droit de faire exécuter des travaux par les noirs de leur circonscription, au tarif établi, qui alloue la nourriture et environ 2 brasses de coton par semaine de travail. Cela équivaut à un salaire d'environ 1 fr. 50 par semaine. Ils peuvent aussi faire exécuter les transports des grains qu'ils ont reçus en paiement. Ils en profitent pour faire le commerce des grains et font faire tous leurs transports gratuitement. Il arrive même que les noirs perdent une partie de leurs récoltes par suite de l'impossibilité où ils sont de rentrer dans leurs villages en temps utile. Les fermiers des impôts deviennent les véritables maîtres politiques du pays, et sont parfois assez puissants pour tenir en échec l'autorité des gouverneurs.

Les noirs découragés par ce pillage continu ne travaillent guère et produisent seulement le strict nécessaire. Avec l'abolition de la ferme des impôts, une mesure qui s'impose et qui produirait certainement de grands résultats, serait la répartition des terres entre les habitants. Malheureusement les projets gigantesques sont de mode dans le pays; chacun veut avoir une immense concession, une immense affaire agricole avec de grands capitaux étrangers. Jusqu'ici les immenses concessions sont venues assez facilement, mais les capitaux n'ont pas encore pris cette route. Il est certain cependant que si la terre était au cultivateur noir, en peu d'années la colonie prendrait une très grande prospérité et les spéculateurs européens trouveraient dans le développement du commerce et dans l'accroissement de valeur de leurs propriétés, des profits bien plus considérables que dans l'exploitation des noirs des Prazos. Ces idées semblent prévaloir maintenant mais les colons se montrent récalcitrants. A les entendre, les nègres deviennent de plus en plus indépendants, et ne veulent plus travailler à des conditions raisonnables, etc. Comme le pays est vaste, fertile et peu habité, le noir qui préfère l'indépendance à un travail mal rétribué peut vivre à sa guise et imposer ses prix. Il en résulte que jusqu'ici, les essais de culture en grand n'ont pas réussi, que la terre très fertile et à très bas prix, reste inculte. Et pourtant de temps en temps des bandes de nègres consentent à s'engager et à aller travailler dans la colonie de la Réunion. Il semble que les grandes cultures ne pourront se développer qu'avec l'arrivée des ouvriers de l'Inde. Ce serait probablement un grand malheur pour les populations africaines, blanches ou noires, et le sort de Maurice et de la Réunion n'est pas fait pour encourager le développement des exploitations par les coolies. S'il est difficile de trouver des travailleurs, il est encore plus difficile de les conserver; après quelques mois, le nègre qui a amassé de petites économies veut retourner dans son village, de sorte qu'au moment de la récolte les ouvriers font absolument défaut. Par suite du changement perpétuel du personnel les hommes n'arrivent à aucune habileté pratique. Il est donc de toute nécessité que les mœurs soient changées pour que de grandes exploitations puissent être organisées et pour le présent, il ne faut compter que sur les produits de petites exploitations individuelles. Le nègre hanté par le souvenir de

l'esclavage, semble avoir une répugnance invicible à devenir un simple salarié dans une grande exploitation; il préfère garder une complète indépendance et vivre, si misérablement que ce soit, d'un lopin de terre, de la chasse, de la pêche et de quelques journées de travail dans les factoreries. Mais tout porte à croire que si des chemins et des moyens de transports existaient pour les produits agricoles, ils augmenteraient leurs cultures et pourraient livrer au commerce leurs produits dont la valeur actuelle est si minime qu'ils n'ont aucun intérêt à cultiver.

IX

DÉPART POUR L'INTÉRIEUR

18 Avril : Nous sommes toujours à Quélimane préparant nos canots et engageant des rameurs pour monter dans l'intérieur. Nous chassons beaucoup : le temps est beau, quelquefois couvert; les habitants se plaignent du froid; nous nous plaignons de la chaleur. En fait de gibier nous ne voyons que de la plume, et les pintades sauvages sont rares. Nous avons bien aperçu quelques singes, mais jusqu'ici nous éprouvons une grande répugnance à les tirer. On rencontre fréquemment des villages nègres; ils sont composés de petites maisons en roseaux, rondes ou carrées, de 2 à 3 mètres en tous sens. Nous voyant armés, les nègres sortent, nous entourent et dansent leur danse guerrière. Est-ce honneur ou moquerie? Ils prennent des airs furieux et nous chargent en brandissant leurs bâtons et leurs hachettes jusqu'à quelques centimètres de nous. Nous restons absolument impassibles mais nous ne comprenons pas bien le sens de cette démonstration. Ayant eu l'idée de jeter au loin quelques pièces de monnaie, nous voyons les danseurs se précipiter et se disperser en riant de l'heureux résultat de leur petite représentation. Dans toutes nos courses à travers taillis et bois nous n'avons encore vu ni fauves ni serpents, ni aucun de ces insectes si communs dans les récits des voyageurs. Invités à une soirée chez un des principaux habitants, M. Veloce, nous arrivons vers 8 heures. Un haut perron donne accès à une vaste antichambre, occupée par des groupes de domestiques, des porteurs noirs et des servantes accroupies. D'un côté s'ouvre un immense salon; en face est la salle à manger. Le salon est garni de meubles européens : Piano, canapés, fauteuils, chaises,

glaces. Le sol est en stuc et couvert de dessins à bandes, blanches, rouges, bleues et jaunes. Dans un des angles du salon, un groupe de dames, blanches, jaunes et noires, toutes élégantes, et portant des robes à queue. Dans l'angle opposé du salon, notre groupe de Français, ne sachant un traitre mot de portugais. Heureusement quelques Portugais veulent bien nous servir d'interprètes et transmettre nos invitations. Nous dansons quelques quadrilles avec une solennité extrême. Les assistants à tour de rôle chantent quelques romances, et nous devons nous-mêmes nous exécuter et épuiser notre répertoire. Nos hôtes semblent très heureux; ces gens-là ne sont pas blasés. De temps en temps de jeunes négresses passent des plateaux de rafraîchissements et c'est un contraste piquant que de voir circuler au milieu des costumes européens, ces grandes filles les bras et les jambes couvertes d'anneaux de cuivre, et vêtues du pagne qui s'arrête aux genoux et que retient une ceinture au-dessous des seins. Le personnel est toujours très nombreux dans ces maisons : chaque invité amène avec ses porteurs quelques domestiques qui s'installent dans l'antichambre. L'effet général est très pittoresque.

Nous partons, les uns à pied, les autres en chaise à porteurs, précédés de porteurs de lanternes. L'impossibilité de causer avec la partie féminine de l'assemblée a quelque peu gâté le plaisir de cette fête; mais nous nous retirons néanmoins assez contents de notre soirée. Quelques jours après, nouvelle invitation à un bal qui suit le repas de noces d'une métisse d'une situation aisée. Sous la véranda qui entoure la cour intérieure on danse par groupes. Les danses ne sont plus exclusivement des danses européennes banales, mais aussi des danses locales portugaises et africaines, auxquelles tout le monde prend part et avec une animation qui les rend très intéressantes pour nous. Les négresses de la maison, réunies à celles des invitées, se livrent par groupes à leurs danses particulières et parfois bizarres; ainsi chaque assistant fait tour à tour, pendant plusieurs minutes, un cavalier seul. Dans certains groupes, la présence d'un blanc semble tout arrêter. Les danses des nègres sont en général conduites par un tambour qu'accompagnent les battements de mains et les chants des assistants. Les nègres, qui aiment beaucoup la danse, ne s'y livrent guère que la nuit et lorsque la lune brille. On entend alors dans la campagne retentir de tous côtés le tambour et les chants des danseurs.

A Quélimane, pour arrêter cette passion et accroître le budget, on a frappé d'une taxe les danses nocturnes. Ces réunions sont appelées batouk. Le tambour, qu'on appelle aussi batouk, est le principal instrument de musique des nègres, qui en possèdent une très grande variété. Ils sont faits de peaux diverses tendues sur des troncs d'arbres creusés. Quelquefois ils sont de dimensions considérables et employés par les chefs pour donner le signal de guerre : ils sont placés sous un petit hangar près de l'habitation de ceux-ci, et, en cas d'attaque, une batterie particulière appelle les indigènes aux armes.

Certains de ces tambours sont très perfectionnés, et la peau peut être tendue par des cercles superposés ou des cordes. D'autres sont faits avec une peau tendue au feu, quelquefois, au contraire, pour produire certains sons, la peau est mouillée ou bien elle est enduite de cire ou de caoutchouc. Les troupes en voyage sont presque toujours précédées d'un tambour, qui sert surtout à réveiller le camp et à rallier la nuit les traînards égarés dans les sentiers. Chaque personne d'une certaine importance entretient près d'elle quelques musiciens, en général un tambour et deux flûtes, qui forment un ensemble souvent fort agréable. Ces musiciens sonnent le lever et le couvre-feu, accompagnent les chefs dans toutes les démarches importantes, et jouent dans les innombrables réunions qui constituent la vie habituelle. Les nègres ont encore des violons de tout genre, très rapprochés, comme forme, de nos anciens violons, mais ils n'emploient pas d'archet. Ils ont aussi un instrument qui est une sorte d'arc dont la corde est formée d'un fil de cuivre; souvent même le fil n'est attaché au bois que par un bout, le nègre tient l'autre extrémité entre ses dents et fait vibrer le fil en l'attaquant avec son doigt; mais cet appareil est plutôt un jouet qu'un instrument de musique. Il en est presque de même des instruments appelés marimbas, formés de tiges nombreuses d'acier encastrées à une extrémité, que l'on fait vibrer. Un autre instrument de musique se compose de blocs de bois sonores disposés comme les touches de verre de l'harmonica, et sous chacun desquels une calebasse sert de caisse résonnante. Ces harmonicas, souvent très grands, construits avec soin, ont un son très harmonieux. De grandes caisses en bois très mince, d'une seule pièce, portées par deux hommes et frappées par un troisième, produisent un

son agréable. Enfin, les petites flûtes de Pan, formées de roseaux attachés ensemble, sont aussi assez répandues.

Pour continuer notre voyage, nous avons acheté les anciennes embarcations d'un steamer naufragé. Celle qui nous est destinée est à quatre bancs. Le milieu est encombré de malles et de caisses de marchandises, l'arrière porte un petit abri en paille, sous lequel nous nous tenons deux accroupis. Notre équipage se compose de dix nègres : huit rameurs ou plutôt pagayeurs, un homme au gouvernail et un autre à l'avant qui debout, une perche à la main, commande la manœuvre.

Les bancs étant encombrés par les colis, les noirs sont assis sur le bordage, la pagaie qu'ils ont à la main est une petite pelle d'environ 10 c. de largeur sur 20 c. de longueur. On la manœuvre à deux mains sans prendre de point d'appui sur le bateau. Ce moyen de propulsion est bien inférieur à la rame ; l'homme a très peu de force, et lorsque le courant est violent, nos huit rameurs ne peuvent pas remonter la rivière. Mais d'un autre côté l'installation est plus facile, il n'est pas nécessaire d'avoir une place vide dans le canot, et nous passons dans des rivières dont le chenal est d'une très faible largeur. D'après le marché passé avec nos noirs, il nous feront remonter la rivière de Quélimane jusqu'au Zambèze ; pour cela nous leur donnons la nourriture, qui se compose pour chaque repas d'environ un demi-litre de farine grossière de sorgho, de sel ou d'un peu de poisson sec, plus six brasses de coton écru de mauvaise qualité et d'une valeur d'environ 30 centimes le mètre. Nous partons à 3 heures de l'après-midi à la marée qui nous aidera à remonter la rivière. Le vent est violent et la rivière agitée, nous n'avançons que lentement, quoique à l'abri le long de la rive gauche. Malgré les efforts de nos rameurs, nous n'arrivons à la première station : « Carungo », qu'à 8 heures du soir. Il n'y a là aucune maison, et comme toujours le premier campement est exécrable, les provisions sont si bien emballées que dans l'obscurité nous ne pouvons les trouver, ; nous sommes dans un endroit marécageux, aussi posons-nous nos lits de camp tant bien que mal dans la boue. Impossible de retourner aux canots chercher ce dont nous avons besoin, ils sont à 20 mètres de la rive dans la vase, où les noirs enfonceraient jusqu'à la ceinture pour nous porter. Après avoir dîné avec des sardines, un roastbeef en boîte, quelques biscuits de mer, et du thé, nous nous endormons en dépit des moustiques. Les noirs ne sont pas mieux que nous : ils reposent étendus

sur le sol humide, l'absence de bois ne leur permet pas de s'endormir à côté du feu comme ils aiment à le faire. Vers 4 heures du matin un marinier préposé à la garde du canot appelle tout le monde : par suite de la baisse de l'eau, le canot menaçait de chavirer, on le remet à flot et on attend en prenant une tasse de thé chaud et rongeant un biscuit, que l'eau remonte pour continuer le voyage. A 6 heures nous partons. Je sens un léger accès de fièvre et je débarque comme je peux à 9 heures du soir à Cumbé. Un abri nous est offert dans la maison d'un de nos amis de Quélimane, Roman de Jésus-Maria, dont les nombreuses stations sont d'un grand secours, et chez qui nous avons toujours été reçus aussi cordialement que possible. Cet abri est une paillote comme toutes les maisons de cette région, bâtie sur des pieux d'environ deux mètres de hauteur ; un tronc d'arbre portant quelques entailles sert d'escalier ; les murs et le plancher sont des claies enduites de terre. Mais c'est un confortable relatif, si on se rappelle notre dernier campement. Nous trouvons à acheter quelques poulets et voici notre menu : bouillon de poulet et poulet bouilli avec du riz ; poulet avec sauce curry et riz bouilli, confitures. A défaut de pain, du biscuit; vin portugais, alcoolique et sucré afin de pouvoir supporter le voyage. Nous le buvons très étendu d'eau.

Nous sommes résolus à ne boire que de l'eau filtrée; mais nos filtres portatifs fonctionnent médiocrement. Quant aux indigènes, même sur les bords des rivières, ils évitent de prendre de l'eau dans le courant; ils font à quelque distance un trou dans le sable, et puisent l'eau qui vient le remplir par infiltration. C'est une habitude qui a de grands avantages, car l'eau ainsi obtenue bien que généralement un peu vaseuse, a subi une filtration énergique qui a probablement éliminé les germes nuisibles.

Nos noirs se logent chez les habitants; une bande s'est abritée sous notre cabane et nous enfume; cela éloignera les moustiques et l'humidité. Avec de la farine bouillie, ils font leur pâtée habituelle: Nous quittons le camp avant le lever du soleil, après avoir pris une tasse de thé.

Les rives sont toujours boueuses; le pays est plat, les bords de la rivière sont couverts d'une végétation enchevêtrée, mais les beaux arbres sont rares. Nous tirons sur une bande de hérons blancs et sur un bel aigle pêcheur, à tête blanche. Nous souffrons tous de la fièvre et nous nous traitons au sulfate de quinine. Dans la journée, à marée

descendante, nos canots s'échouent et nous restons trois heures au milieu de la rivière. Un noir vient dans une pirogue nous visiter et nous vend avec quelques poissons, des crevettes (à pattes grêles) d'environ 20 centimètres de longueur. L'eau étant maintenant peu profonde, nous achetons huit perches pour une demi-bouteille d'eau-de-vie et nous avançons à la gaffe, poussés alternativement par les hommes de droite et de gauche et roulant de la façon la plus désagréable. Le temps est magnifique; à l'ombre la température est supportable, mais le soleil est chaud. Plongé dans la rivière le thermomètre indique 26°. Les nègres nous signalent les premiers hippopotames. Nous croyons d'abord à une plaisanterie, mais nous en apercevons plusieurs, qui montrent leurs narines et l'extrémité de leurs oreilles au niveau de l'eau, et nous les entendons alors souffler bruyamment. Impatient je tire hors de portée, et tout disparaît. Arrivés à Nandoa à 3 h. 1/2 nous descendons dans un hangar de notre ami Roman. De la rive, nous distinguons à fleur d'eau le dos d'un énorme crocodile qui nage lentement, et disparaît subitement avant que nous n'ayons pu le tirer. Ici, la rivière de Quélimane a encore environ 300 mètres de largeur. Mon accès de fièvre continue, ce sont des alternatives de chaleur et de froid, avec des moments d'excitation comme sous l'influence d'une demi-ivresse; puis je me sens à moitié endormi; des hallucinations me prennent alors, et il me semble que je roule dans l'espace avec une vitesse croissante. A Nandoa le terrain s'élève, les rives sont moins boueuses, le sol est très fertile.

Nous partons à 4 heures du matin, il fait encore nuit. Nos nègres qui ont pu se procurer de l'alcool, sont ivres. Nous avons grand peine à rassembler nos bagages, enfin à force de cris et à l'aide de quelques taloches, nous partons à la marée montante.

La fièvre m'a quitté, il ne me reste plus qu'un peu de faiblesse, un violent appétit et une éruption sur le corps, symptôme de bon augure, paraît-il, pour mon acclimatation. Bientôt la rivière se rétrécit.

Elle n'a plus que 40 à 50 mètres; et en certains endroits le chenal libre se réduit à 5 ou 6 mètres, le reste de la surface est encombré de roseaux. Des plantes aquatiques ayant l'aspect de laitues flottent en quantité innombrable, et rendent la navigation très difficile. Les Portugais appellent ces plantes Alfacinia, leur nom botanique est : *Pistoia Stratoïdes.*

Nous sommes à Interre à 10 heures. Nous y achetons des choux et des bananes; le campement est bon; l'eau de la rivière est potable; elle l'est d'ailleurs à partir de Ciumbé. Nous quittons Interre à 1 heure; la profondeur de l'eau diminue; les plantes aquatiques sont toujours abondantes. On aperçoit quelques villages sur la rive. Voici une barque chargée de coolies indiens, elle porte les compagnons de voyage que nous avons eus depuis Aden sur l'*Assyria*. Les coolies sont engagés pour aller travailler sur une plantation de pavots à opium située près de la rivière; leur barque trop lourde ne peut plus avancer, ils attendent du renfort. Ces gens nous paraissent en détresse, très désorientés et minés par la fièvre. C'est avec bonheur qu'ils apprennent de nous qu'ils seront bientôt rendus à destination. Nous donnons aux femmes et aux enfants quelques provisions. A 5 heures, un véritable fouillis d'herbes et de roseaux nous barre le chemin et nous tentons en vain de passer : un nègre nous indique en face de la rive un chenal dans lequel nous nous engageons. Quatre hommes sur la rive halent le canot, d'autres poussent avec des perches, tandis qu'à l'avant, un noir écarte à la pelle les herbes flottantes et coupe les longs roseaux. Après 3 heures de travail soutenu, nous avons avancé de 600 mètres, et nous trouvons enfin la rivière libre. Nous continuons notre route, campant la nuit, sur la rive à la belle étoile, nous arrêtant de midi à deux heures pour déjeuner; souvent nous trouvons dans les villages des poulets pas plus gros que des pigeons, mais dont on nous donne une douzaine pour deux brasses de calicot; avec les conserves, ce sera notre seule nourriture jusqu'à notre retour à Quélimane; et, sauf de très rares exceptions, nous n'aurons plus ni pain ni viande de bœuf ou de mouton. Le temps est toujours beau et l'air est frais.

Le pays, quoique d'une fertilité extrême est inculte, sauf autour des villages où l'on voit quelques champs.

Nous couchons à Mugurumba, et passons devant le Moutou, petit bras de rivière qui fait communiquer aux hautes eaux le Zambèze et le Quaqua. Le courant de la rivière est violent, mais nous avançons rapidement, nos huit mariniers nous menant à la gaffe (*pondo*). Nous passons devant Cumbesé sans nous arrêter; à 3 h. 1/2 nous sommes à Mariongona, qui est un bon campement : rien à acheter, nous vivons sur nos conserves. La rivière devient pittoresque; les rives plus élevées, sont couvertes de nombreux mimosas et de cocotiers sauvages (*borassus*)

ces derniers ont des troncs superbes. Ils sont différents des cocotiers à fruit que nous avons vus jusqu'ici. Le pays a toujours l'aspect mélancolique des savanes; le sol est couvert presque partout de hautes herbes, grosses comme des roseaux et la marche est très difficile en dehors des sentiers. Nous nous arrêtons à un village nommé Yniapiga. En face et de l'autre côté de la rivière, il y en a un second qui s'appelle Yniamachete. Ce mot Ynia est très fréquent, mais nous n'en avons pu connaître le sens. Le chef du village nous mène dans la maison commune qui est aussi la maison nuptiale. C'est une grande case ronde avec une plate-forme centrale élevée, en terre battue, ayant à peu près les dimensions d'un lit. Notre hôte en causant fume dans un narghilé fait d'une gourde et de deux tubes en bois, du chanvre pilé qu'ils appellent *Canghamo*. Cette habitude n'est pas rare. Il semble que le fumeur souffre beaucoup ; il a constamment une toux convulsive jusqu'au moment où il éprouve une sorte de délire et se met à parler comme un fou. La toux est si particulière que nous reconnaissions immédiatement dans le campement si un de nos nègres fumait du chanvre. Cette habitude est très répandue dans tout le pays, les noirs du Cap de Bonne-Espérance s'y livrent également.

Les indigènes consomment aussi beaucoup de tabac, qu'ils prisent ou fument, mais ne mâchent pas. Leur tabac à priser est un mélange très varié de tabac. d'un peu de cendre, de nombreuses graines pilées. Certains de ces mélanges sont très agréables. Du côté de Manica, chaque habitant porte, suspendue au cou, une tabatière d'un travail très soigné. La prise se prend ordinairement avec les doigts comme chez nous, mais j'ai aussi vu des noirs en mettre une pincée sur un morceau de fourrure qu'ils se frottaient sous le nez. Ils fument les cigarettes roulées dans des feuilles de maïs ou de bananiers. Chaque fois que nos bandes de noirs passaient près des bananiers, ils y faisaient provision de papier à cigarette. Lorsque les noirs manquent de tabac, ce qui leur arrive souvent, le possesseur d'une cigarette la passe aux camarades; chacun aspire une bouffée. Quelquefois, pour ne rien perdre, ils se mettent un instant le côté allumé dans la bouche. Ils ont aussi des pipes de tout genre, faute de quoi, ils prennent une poignée d'argile, d'un coup de pouce y font un trou et y adaptent une paille qui sert de tuyau. Ils aident la combustion du mauvais tabac (comme dans le nord de la France), en plaçant dessus quelques charbons allumés;

quelquefois, ils font dans le sol un trou où ils mettent le tabac, un petit conduit souterrain communiquant avec le trou, puis ils s'étendent à plat ventre pour aspirer la fumée par l'extrémité du conduit.

Après une nuit de campement à Yniapiga, nous arrivons vers 10 heures du matin à Madania; nous trouvons là un Français nommé Chastaing, qui remonte la rivière emportant un assortiment de marchandises variées qui lui avaient été confiées par des compatriotes de Quélimane. Chastaing voyage dans l'intérieur du pays, où il a pu déjà se créer des relations, et où il échange ses marchandises contre de l'ivoire, du caoutchouc, des plumes, des peaux, de l'arachide et du sésame. Il y a ainsi des marchands qui parcourent sans réelles difficultés, la plus grande partie de l'Afrique, avançant lentement avec peu de fatigue, bien reçus presque partout, et ne rencontrant pas les difficultés qui à chaque pas attendent l'explorateur inconnu.

Au campement de Yniapiga nos hommes ont pu se procurer de la bière indigène *(pombé)*; aussi sont-ils tous ivres, et nous sommes forcés de remettre notre départ au lendemain. Après quelques heures de navigation nous sommes arrêtés par des bancs d'herbe flottante; nos hommes s'épuisent sans avancer; nous envoyons vers le soir, un noir prévenir M. d'Andrada qui s'est rendu à Moupéa et nous lui demandons du renfort pour passer l'obstacle. Comme le pays est infesté de lions, notre messager requiert une escorte et des armes pour aller à Moupéa. Par crainte des moustiques et de la fièvre, nous préférons M. Kuss et moi, camper au sommet de la berge, mais les noirs ont une peur bleue des lions; ils campent les uns à côté des autres sur la rive et allument de grands feux. Les moustiques sont nombreux et voraces; vers le matin surtout, nous ne pouvons parvenir à les écarter et nous entendons le bruit des claques que se donnent les noirs pour écraser les maudits insectes. Nous manquons de poulets, mais nous avons pu tuer un héron noir qui constitue notre dîner et auquel nous joignons une boîte de conserves, et quelques oranges. Le lendemain, de Lastours arrive avec un renfort de 50 noirs et nous pouvons amener nos canots jusqu'à Moupéa. Nous voici seulement à quelques kilomètres du Zambèze, et nous allons transporter sur ce fleuve nos canots, marchandises et provisions. Par sa situation, Moupéa à cheval entre le Zambèze et le Quaqua, a une certaine importance. Le pays est plus élevé, les terres très fertiles et un peu plus cultivées.

X

MOUPÉA. — INDIENS ET NOIRS.

A Moupéa se trouve une grande exploitation organisée par M. Pavra Reposo pour la culture du pavot à opium. C'est là que se rendaient nos amis de l'*Assyria*, les Indiens que nous avons retrouvés échoués dans le Quaqua. Les engagements des ouvriers pour la culture du pavot se font à des conditions avantageuses pour les coolies. Ils ont un contrat de trois ans, on doit leur donner quinze roupies par mois, environ trente-trois francs, la nourriture, le logement et les soins médicaux, c'est-à-dire la distribution au hasard du contenu d'une boîte de pharmacie. C'est le patron ou un contremaître qui fait cette distribution; mais apprenant que j'étais chimiste, on me pria un matin de m'en charger. Les affections les plus fréquentes sont les maladies de poitrine, les coliques, la dyssenterie, et des plaies aux jambes. Pour les premières, on recommande de fuir le froid de la nuit et l'humidité; on traite les coliques par les pilules purgatives ou de l'huile de ricin, la dyssenterie par le laudanum, les plaies par l'application de pommades mercurielles. J'essaie de persuader au droguiste de ne pas appliquer de telles pommades sans raisons sérieuses, et comme il ne sait pas plus que moi distinguer les cas, je l'engage à soigner les plaies en les lavant souvent à l'extrait de Saturne ou à l'huile phéniquée. Malheureusement mes connaissances médicales ne me permettent pas de sortir des généralités; mais, du moins ce jour-là, la dose des produits mercuriels a été considérablement diminuée, les plaies ont été lavées et recouvertes de linges propres. Dans d'autres établissements le service médical se fait plus simplement : il y a une bouteille de médicaments pour la dyssenterie (opium et bismuth), une d'huile de ricin pour purgations, une d'huile

phéniquée pour les plaies, et pour tous les cas difficiles, un verre d'alcool dont le malade ressent toujours un bien-être immédiat. En général, les noirs et les Indiens guérissent facilement de plaies affreuses; des hommes travaillent sans se plaindre avec des blessures, des ulcères aux jambes qui affecteraient très gravement les plus stoïques des Européens. Les médecins du lieu attribuent la facile cicatrisation des blessures à l'abstention des boissons alcooliques. Ces pauvres gens sont très durs et supportent sans broncher de douloureuses opérations. Ils ont des médecins et une thérapeutique : en passant devant certains arbres, chaque nègre fait une petite provision d'écorces. Bien avant nous ils employaient les ventouses qu'ils appliquent aux contusions. J'ai souvent vu, le patient étant couché sur le ventre, le médecin entamer un peu la peau par de légères coupures parallèles, appliquer au-dessus une petite corne de gazelle, aspirer fortement par l'ouverture étroite et, pour reprendre respiration, ou lorsque le vide est assez complet, fermer l'embouchure avec une boulette de cire. Après un certain temps la corne se remplit de sang; à chaque opération on en extrait environ trente grammes. Il paraît aussi qu'au lieu de couper le cordon ombilical des nouveaux nés on l'arrache; il en résulte que presque tous les négrillons ont une hernie ombilicale, et le nombril très proéminent. Cette infirmité finit par disparaître vers l'âge de huit ans.

Beaucoup d'enfants sont affectés de la maladie appelée le carreau et qu'ils doivent peut-être à la grossièreté de la nourriture. En général les familles sont peu nombreuses; et la plus grande portion de l'Afrique tropicale, quoique d'une fertilité admirable, n'est pas très peuplée. Les guerres sans fin entre tribus sont une cause de dépopulation, non seulement par morts d'hommes, mais en raison aussi de l'enlèvement des femmes et des enfants. Une quantité considérable de jeunes femmes est sacrifiée aux plaisirs des chefs et ne donnent que quelques rares rejetons.

La nourriture accordee par contrat aux coolies se compose, par jour, de :

600	grammes	de riz ;
250	—	de farine de blé ;
125	—	de haricots de deux espèces ;
60	—	sucre brut cassonade ;
60	—	de beurre ;
30	—	de sel ;
30	—	poudre de Curry.

Le riz est consommé bouilli, ou avec un peu de poisson sec, ou en ragoût au curry; la farine de blé sert à faire des gâteaux frits dans la graisse; la seule boisson du coolie est l'eau ou le thé léger sans sucre. Le coolie habite une chaumière autour de laquelle il élève des poules et cultive quelques produits. Le travail des Indiens est plus régulier que celui des nègres, dont l'humeur capricieuse s'accommode mal d'un long séjour sur les plantations. Les gages payés aux noirs sont de deux brasses de coton (4 mètres) pour sept jours de travail. Ce coton qui est de petite largeur vaut environ 0 fr. 30 c. le mètre; c'est donc 1 fr. 20 c. de salaire par semaine. La nourriture du noir coûte 0 fr. 20 c. à 0 fr. 25 c. par jour (dépense réglée par l'acte de concession du monopole de la culture du pavot à opium); c'est peu, aussi les propriétaires ont-ils la plus grande peine à trouver des travailleurs. Mais ils pensent, à tort selon nous, qu'une augmentation du prix de la main-d'œuvre ne déciderait pas les noirs à travailler davantage. Nous voyons cependant les noirs de la colonie de Mozambique, considérés ici comme rebelles au travail, aller s'engager pour travailler à la Réunion, à Maurice, à Madagascar, à Natal, pays où la main-d'œuvre est à un prix élevé. Les Zoulous et les noirs de toutes les tribus environnantes, même des Matebelés vivant vers le Zambèze, qui se refusent, dit-on, à travailler dans leur pays, supportent les fatigues et les dangers d'un voyage à Kimberley, à travers le désert, ainsi que les dangers du travail dans les mines de diamants, pour pouvoir rapporter chez eux une petite somme qui leur permettra, en faisant un cadeau au beau-père, de s'assurer une femme et de se procurer quelques bestiaux. Dans les mines nous avons vu le nègre donner un travail à peu près égal à celui d'un mauvais ouvrier blanc; mais, si le nègre est misérable et ignorant, il est toujours plein de bonne volonté. Les noirs ne consentent à aucun prix à travailler longtemps; lorsqu'ils ont réuni une certaine somme, au bout de six mois ou un an, ils veulent retourner dans leurs villages, et très peu reviennent à leur chantier. Dans les plantations d'opium, où le prix payé est faible, un nègre travaille environ une semaine sur dix. Après une semaine de travail, il présente un remplaçant. On comprend la difficulté d'organiser une exploitation dans ces conditions. Dans certaines parties de la colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance, tout noir doit avoir un contrat

avec un patron; il doit toujours porter sur lui un papier contresigné par le protecteur des indigènes, qui lui a expliqué au besoin les conditions du contrat, et il ne peut circuler qu'avec une permission de son patron. Faute d'un contrat, le noir est considéré comme vagabond, condamné à un mois de prison, avec travail forcé et nourriture réduite à la limite strictement nécessaire pour entretenir la vie. Il peut, s'il préfère, payer une livre sterling d'amende. S'il a quelques amis, ou si des gens de sa tribu peuvent être prévenus, presque toujours l'amende est payée. J'ai quelquefois avancé des amendes élevées pour faire sortir des ouvriers noirs de prison : elles m'ont été remboursées, et cependant mes débiteurs avaient toutes facilités d'échapper au paiement. Le noir n'est ni rapace ni malhonnête, il remplit ses obligations lorsqu'il le peut ; il ne faudrait pas cependant que la difficulté d'économiser fût trop grande ; s'il a de l'argent, il paye ce qu'il doit ; s'il n'a pas d'argent et ne trouve pas le moyen de s'en procurer, sa dette ne lui pèse guère.

La culture du pavot à opium est assez délicate : le terrain doit être très fertile et pouvoir être arrosé. On sème fin avril la graine que nous voyons employer quelquefois en France pour saupoudrer certains gâteaux communs. C'est celle qui donne l'huile d'œillettes. L'ensemencement se fait dans des carrés de 6 mètres de côté, séparés par des canaux d'irrigation. Les pieds sont répiqués à 40 centimètres de distance, les plantations arrosées tous les 12 jours et l'eau d'arrosage est ensuite évacuée. Dans la plantation de Moupéa on élève l'eau à l'aide de machines à vapeur et de pompes rotatives. Environ 75 jours après les semis, on pratique six incisions sur les têtes de pavots encore vertes. Il sort de ces ouvertures une sève brune que l'on recueille à l'état sirupeux. Un hectare en culture rend 112 livres de jus que l'on mêle avec 5 ou 6 substances à l'aide de procédés assez compliqués que les Indiens tiennent secrets : il s'agit probablement d'une falsification habituelle ; on obtient ainsi environ 600 livres d'opium en balles, telles que les demande le commerce de l'Orient, valant en Chine environ 30 fr. la livre. La récolte manque souvent : il ne faut pas trop de soleil, qui sèche les larmes et arrête l'exsudation, ni trop de rosée, qui les liquéfie et les fait couler le long de la plante, ni un vent fort qui agite les plantes et disperse la matière. Les conditions d'une bonne récolte se rencontrent trop rarement pour que l'exploitation de Moupéa ait pu

jusqu'ici produire de bénéfices. Peut-être l'extrême délicatesse de la plante s'accommode-t-elle mal d'une culture en grand et exigerait-elle les soins intéressés et vigilants du petit propriétaire.

Après l'enlèvement de l'opium, les têtes de pavots continuent à mûrir après la récolte; on les bat sous les pieds pour en extraire la graine. Une portion est réservée comme semence, le reste est expédié à Marseille pour l'extraction d'huile comestible (œillette).

Le 5 mai, nous apprenons qu'une dame portugaise, venue de Lisbonne avec son mari, le gouverneur militaire de Tête, est attaquée par la fièvre : le soir on nous annonce sa mort; nous avions voyagé depuis Aden avec sa famille et le lendemain nous dûmes nous rendre à l'enterrement. — Le corps est exposé dans la petite chapelle du pays ; aucun service n'est célébré, et, selon la coutume locale, le mari n'assiste pas au service. Nous portons le corps malgré une horrible chaleur de 30 degrés à l'ombre : nous avons comme compagnon Mariano, le fils du célèbre chasseur d'esclaves. Au cimetière, deux nègres enchaînés creusent la fosse en se servant d'une grande assiette en bois pour gratter et rejeter le sol sablonneux.

Nous nous abritons un peu du soleil le long de la haie qui forme l'enceinte du cimetière. Sur les tombes nous ne voyons aucun emblème religieux, mais, sur quelques-unes, des marmites réunies ensemble. Nous ne pouvons obtenir aucune explication sur cet ornement bizarre. Pendant notre séjour à Moupéa, le temps a été constamment beau, le vent faible et la température agréable. Le baromètre est toujours très régulier; la pression atteint son maximum vers 8 heures du matin, baisse lentement de 0^m 007 jusque vers 2 h. 1/2 et reste stationnaire jusqu'à 6 h. du soir. Dans le jour le thermomètre marque dans l'intérieur de nos maisons 5° de moins qu'à l'extérieur (à l'ombre); la nuit, au contraire, quoique notre habitation soit ouverte au vent, la température est de 4 ou 5° plus élevée qu'à l'extérieur. Dans la nuit la température s'abaisse à l'intérieur jusqu'à 18°; dans le jour elle s'élève progressivement, de 20° atteint 30° vers 3 h., puis retombe rapidement à 20° A partir de 9 h. du soir, elle descend lentement jusqu'au minimum de 17° qu'elle atteint après le lever du soleil.

XI

SUR LE ZAMBÈZE

Nos provisions ayant enfin été transbordées à dos d'hommes du Quaqua au Zambèze (environ 4 kilomètres) et nos canots eux-mêmes ayant été transportés, nous nous embarquons sur ce fleuve. Il a en cet endroit une largeur de 2 kilomètres ; la rive gauche que nous suivons est élevée de 5 ou 6 mètres au-dessus de l'eau : la rive opposée, que nous distinguons à peine, parce qu'elle est cachée par de nombreuses îles, nous semble très basse ; l'eau est comme ailleurs limoneuse ; malgré l'élévation des berges, le fleuve, pendant les crues annuelles, inonde tout le pays. Aussi les maisons des villages riverains sont ici encore élevées sur des pieux à 2 ou 3 mètres. Le lendemain du départ, Zongoro, notre cuisinier noir, et son marmiton désertent en abandonnant ce qu'on leur devait. Ils étaient las d'être trop souvent rudoyés. Nous ne regretterons pas leur cuisine. Les bateliers nous réclament le kissao, c'est-à-dire le poisson sec et le sel pour assaisonner leur pâte de mapira (sorgho). Nous traitons à forfait : ce kissao des vingt-six mariniers pour un mois de navigation (jusqu'à Teté) nous coûtera deux pièces de calicot, c'est-à-dire 50 mètres d'une valeur totale de 25 francs. Le soir, un sorcier vient danser dans notre campement. C'est un grand gaillard, vêtu de peaux de bêtes, tenant d'une main une corne de buffle, qu'il frappe avec une petite dent d'éléphant. Nous nous en débarrassons en lui donnant une bouteille d'alcool étendu qu'il va boire avec ses amis. Pour satisfaire aux demandes d'eau-de-vie (cachassa), nous avons des dames-jeannes pleines d'alcool allemand à 90°. Ce produit qui est coloré en brun, étendu de son volume d'eau, fait les délices des indigènes. Lorsque

nous l'allongeons trop, les connaisseurs nous démontrent péremptoirement notre manque d'honnêteté en nous invitant à allumer l'eau de feu. Lorsque après un travail difficile nous accordons une rasade à nos hommes, c'est dans un gobelet que nous leur distribuons le liquide ; ils le saisissent à deux mains ; peu habitués à boire ainsi, ils semblent s'en verser le contenu dans la bouche. Les jeunes font la grimace, quelques-uns d'entre eux refusent leur part et le passent à leurs amis ; mais les hommes âgés paraissent de vrais ivrognes. Dans certains endroits, où les fruits de l'acajou (cajou) abondent, les nègres montent des alambics avec deux marmites en terre (chaudière et condenseur) qu'ils font communiquer par un canon de fusil : Ils distillent dans ces appareils un alcool à un degré aussi élevé que nos eaux-de-vie.

Les rives du Zambèze sont toujours basses, mais la rive gauche s'élève graduellement. Elles sont couvertes de grandes herbes et d'arbres, parmi lesquels dominent les cocotiers sauvages. De nombreuses îles sablonneuses émergent de l'eau. Bientôt nous apercevons les collines de Chimoira et dans le lointain le massif élevé de la Morumballa. Nous arrivons le soir à un village, mais nous y sommes mal reçus, et allons camper dehors en nous entourant de nos moustiquaires ; c'est peine perdue : toutes les parties du corps qui sont à nu sont littéralement dévorées. A 6 heures du matin nous décampons, fatigués d'une nuit sans sommeil : la température est déjà de 22° ; à 3 heures, elle atteint 34° à l'ombre. La Morumbala, devenue plus distincte, présente un profil tronc-conique et qui rappelle celui des volcans.

Le fleuve très large, encombré d'îles, ressemble à un lac ; à peine nous rendons-nous compte de sa direction générale. Nos canots s'échouent fréquemment sur des bancs de sable ; alors nos mariniers se jettent à l'eau, et à force de bras, les remettent dans le chenal.

Les rives sont peu boisées ; le sol paraît toujours très fertile. Nous nous arrêtons à 8 heures dans un village, dont le chef, Séralfino, nous reçoit très bien et nous mène dans la maison commune (*gouéro*), où nous déjeunons. Les gouéro sont assez répandues ; on y reçoit les voyageurs, les habitants s'y réunissent pour causer et travailler à la confection de toutes sortes d'ustensiles et de bibelots qu'ils apprécient beaucoup. Au toit sont suspendus les beaux harpons à hippopotame dont Livingstone a donné un dessin. Ces harpons se lancent à la main ; le fer reste dans la blessure, le bois qui sert de flotteur s'en

sépare, tout en lui restant attaché par une longue corde qui se déroule. Le flotteur permet de retrouver ensuite le cadavre au fond de l'eau ; car l'animal blessé mortellement plonge de suite, et son corps ne remonterait à la surface que quelques jours après et déjà en décomposition. En continuant notre voyage, nous passons devant une ouverture de la berge, appelée Béréguanda : c'est l'entrée d'un canal naturel, qui, lors des hautes eaux, fait communiquer le Zambèze et le Quaqua. Le soir nous arrivons à Chimoara et nous campons chez la signora Maria, femme de sang mêlé, qui a d'importantes propriétés et est très influente dans cette région. Elle habite, au sommet d'une colline couronnée de cocotiers, une grande maison de pisé couverte en tuiles. Nous trouvons là la meilleure hospitalité et d'excellentes chambres. Notre premier soin est de passer sur nos nombreuses piqûres de moustiques une dissolution étendue d'acide phénique et de laudanum. Grâce à cette précaution, nous avons une nuit de sommeil, la première depuis notre départ de Moupéa. Les collines de Chimoara sont granitiques. Le granit se compose d'orthose et d'albite avec peu de mica et beaucoup de quartz. De nombreuses *veines* de diorite, de feldspath, de quartz en coupent la masse ; ces veines courant de l'est à l'ouest plongent presque verticalement.

A Chimoara se trouve un bureau de douane ; les marchandises venant de la mer qui dépassent ce point, sont soumises à des droits bien moindres que celles qui restent en deçà. A quelques pas du bureau on voit un gros filon de quartz, avec des mouches de pyrite de fer et du carbonate de cuivre. Nous sommes au confluent du Chiré et du Zambèze. Le Chiré, qui sort du lac Nyassa, a un cours rapide et charrie une énorme quantité de plantes flottantes *(Alfacynia)*. Nous campons le soir sur une rive marécageuse ; les moustiques sont si abondants que nous sommes réduits à nous enfumer pour les chasser. Le 10 mai, nous partons à 5 heures du matin. Le fleuve est toujours encombré d'îles basses, sablonneuses et sans arbres ; nous échouons plusieurs fois, mais comme nos mariniers choisissent de préférence les passages où le courant est faible et où leurs pagaies peuvent nous faire avancer le plus facilement, nous ignorons s'il n'existe pas un passage plus profond qui permettrait l'emploi des bateaux à tirant d'eau plus considérable. A 8 heures, les noirs nous signalent un gros crocodile endormi dans la vase, d'où il émerge.

M. d'Andrada lui envoie une balle dans la tête, l'animal donne un si violent coup de queue qu'il nous éclabousse et disparaît dans le fleuve. Nous tirons, chemin faisant, sur tous les animaux qui passent à notre portée. Les nègres, auxquels rien n'échappe, s'amusent à nous signaler le gibier. Nous avons beau tous les matins tirer des crocodiles endormis, nous n'avons pas encore été assez heureux pour en tuer un sur place. Ils dorment à moitié dans l'eau, et le moindre mouvement les fait disparaître. Très défiants, ayant une grande délicatesse d'ouïe, ils ne se laissent pas facilement ajuster. Nous tirons aussi les singes qui viennent boire au fleuve, d'autres qui bondissent sur les arbres de la rive. Effrayés, ils courent sur les branches et sur les lianes et s'élancent en poussant des cris rauques. On les rencontre toujours en bandes ; quelquefois ils nous suivent à une certaine distance, le long de la rive. Les singes habitent généralement des roches escarpées où ils s'abritent la nuit contre les carnassiers. Par endroits le sol, couvert de noyaux et d'enveloppes des fruits du baobab, révèle le passage de troupes nombreuses. Le fruit du baobab, que les noirs appellent pain de singe et dont ils prennent également leur part, est rempli d'une matière farineuse d'un goût astringent agréable. Délayée avec de l'eau, elle sert de remède contre les maux de gorge. Le 11 mai, nous passons devant le Ziou-Ziou, un des bras du Chiré ou du Zambèze, et à 10 heures nous arrivons à Senna. Nous campons sur la plage ; le soleil est brûlant, mais la ville est trop loin. A quelque distance de Senna vivent des tribus pillardes de race zoulou, que l'on nomme Landines. Aussi la ville est-elle pourvue d'une forteresse. Cette forteresse se compose d'une enceinte rectangulaire fermée de trois côtés par des murs verticaux très élevés et assez épais pour former un chemin de ronde ; au milieu du grand côté, est percée la porte d'entrée. Chaque angle est fortifié par une tour carrée armée d'une pièce de canon en barbette.

Le quatrième côté, le long du fleuve, est seulement fermé par une haute et forte palissade, de façon que si cette forteresse tombait aux mains des Landines, elle ne pourrait les abriter contre une canonnade dirigée du fleuve. Les murs de cette construction sont en grès rouge du pays. La porte, ornée de sculptures bien conservées, est surmontée d'une large pierre sur laquelle sont sculptées les armes du Portugal ; elle est construite en madrépores de Mozambique. Le grand côté de

la forteresse a environ 200 mètres de longueur : en cas de nécessité, toute la population de Senna pourrait s'y réfugier. Un des principaux propriétaires du pays, le senor Ferrao, nous offre un bœuf que nous tuons et dépouillons sur le sable ; nous le partageons avec nos mariniers. Une bande de vautours perchés sur un arbre mort, surveille cette opération et s'abat sur les débris aussitôt que nous nous éloignons. Senor Ferrao est le fils du gouverneur de Tête, qui a si généreusement reçu Livingstone. L'hospitalité est en honneur dans sa famille, comme d'ailleurs chez tous les habitants du pays. D'après les légendes locales, la famille Ferrao, fixée depuis longtemps dans le pays, y possédait déjà, il y a deux siècles, des richesses considérables : Senna était alors le principal entrepôt des mines de Manica et avait atteint un haut point de prospérité. Aujourd'hui la famille Ferrao semble bien déchue de sa grande fortune, mais elle a conservé de vastes propriétés et une clientèle de noirs dévoués, répandue sur une grande partie du pays. La plupart des noirs sont ici d'une taille et d'une beauté exceptionnelles ; dans certains villages, la population est mélangée de Landines remarquables par leur vigueur, et d'individus qui, par leur teint très clair aussi bien que par leurs mœurs semblent descendre des Arabes établis dans le pays avant la conquête portugaise. Senna perd malheureusement de son importance, en raison de son insalubrité. Nous quittons avec peine senor Ferrao, les habitants de Senna, ainsi que le gouverneur qui est venu au-devant de nous sur la plage ; nous nous embarquons à 1 heure pour naviguer jusqu'à 5 heures du soir.

Le Zambèze s'écarte rapidement de Senna. Nous campons sur un petit banc de sable, au milieu du fleuve ; la peur des lions empêchant nos hommes de s'arrêter sur la terre ferme, ils préfèrent passer la nuit privés de bois de chauffage et exposés au vent et à la fièvre. Sur notre banc nous voyons de nombreuses traces d'hippopotames, et devons prendre soin de nous établir en dehors de leurs sentiers habituels, afin de n'être pas bousculés par un de ces animaux effrayé de notre présence. Nous continuons à remonter la rivière, naviguant de 5 h. 1/2 du matin à 7 heures du soir ; ce mode de transport qui nous prive d'exercice est assez pénible. Le vendredi, 13 mai, nous arrivons chez un des principaux chefs du Zambèze, Manuel Antonio de Souza, au Prazo Chamba. Notre chef, le capitaine d'Andrada, lui parle

de son projet de visiter les mines de Manica, que personne n'a pu visiter encore et qui ne sont connues que par tradition. Il est convenu que nous reviendrons fin août pour cette expédition; Manuel Antonio s'engage à la commander et à nous procurer une escorte de 300 porteurs et se charge de prévenir les différents chefs sur la route et de faire rassembler des provisions. A la fin d'août les hautes herbes seront sèches : nous pourrons y mettre le feu pour faire un chemin et nous protéger contre les bandes de Landines hostiles qui infestent la région. Manuel Antonio est le chef le plus redouté du pays; presque toujours chargé d'expéditions guerrières contre ses voisins révoltés, il s'est fait une réputation militaire et l'on raconte de lui toutes sortes d'histoires terribles. Sous le plus léger prétexte, il fait abattre des têtes, et on nous prévient que, lorsqu'il nous tiendra dans un de ses villages écartés, il nous fera payer une forte rançon. Mais comme Manuel Antonio nous comble de victuailles, moutons, pintades et pousse la duplicité jusqu'à faire préparer un purgatif pour un de nos amis malade, nous restons sourds aux avertissements et n'avons eu qu'à nous féliciter de l'avoir rencontré. Dans ce pays, les affaires les plus importantes se traitent sans le moindre écrit; et cependant les transactions ne donnent lieu qu'à de rares difficultés et se règlent correctement quoique elles se fassent souvent à crédit et au moyen d'échanges compliqués. Les noirs tiennent leurs comptes d'une manière rudimentaire : ils font des nœuds à des cordes, et emploient des petites pierres dont chacune représente une unité d'une certaine marchandise, un sac de grain par exemple.

La simplicité de cette organisation commerciale prouve la confiance mutuelle et l'honnêteté des habitants. En quittant le pays Chamba, je suis repris de la fièvre, gagnée sans doute à Senna, et je reste pendant trois jours presque incapable de marcher. Le 15 nous arrivons à Guenga où demeure Machado, ancien soldat portugais; il a épousé la sœur d'un puissant chef rebelle Bonga.

Cette femme paraît intelligente et dévouée à son mari. La population noire qui l'entoure la reconnaît comme souveraine. Nous sommes reçus dans une grande maison bien organisée, défendue par une enceinte palissadée que gardent des sentinelles. Le soir, tous les enfants viennent en bande nous faire leurs salutations. Les négresses m'ont paru plus intelligentes que les hommes; leur influence dans bien

des endroits est considérable, et les villages où les exploitations sont le mieux dirigées semblent l'être surtout grâce à l'influence des femmes. La signora Luisa (on réserve l'appellation de dona pour les blanches et les mulâtresses) est de taille élevée; elle porte un corsage de soie noire garni de perles de même couleur, et une grande jupe bleu foncé attachée au-dessous des seins; elle a la tête nue. Ce costume lui sied assez bien. Les indigènes savent presque toujours donner à leurs vêtements un certain caractère d'originalité; au contraire, nos domestiques, qui veulent s'habiller comme les blancs, ne parviennent qu'à ressembler à des singes. La maison possède quelques lits de sangle; on les garnit de draps blancs, mais ils sont dépourvus de matelas; néanmoins, nous nous reposons des fatigues du voyage et surtout des insomnies causées par les moustiques. Notre court séjour au Guenga est une de nos bonnes haltes, et pour mon compte, j'en suis sorti tout ragaillardi. Le repos eût été complet sans les aboiements furieux des chiens. Ces animaux sont le tourment des voyageurs. Veut-on dissimuler sa présence, ils aboient; veut-on dormir, ils aboient encore. Dès qu'un chien aboie au loin, tous ceux du voisinage lui répondent; mais au moindre danger le chien est le premier à s'enfuir. Si on rencontre une source, le chien vous y précède et s'y vautre. Les noirs paraissent aimer beaucoup les chiens; ils en ont dans tous les villages. C'est une espèce petite et commune; nous avons pourtant rencontré de grands danois. Autour de la maison, il y a des plantations de coton pour l'usage domestique. L'espèce arrive à 2 mètres de hauteur, la fleur est jaune, le coton, à courte soie, paraît assez résistant. Les noirs le filent à l'aide d'un fuseau seulement, sans rouet; ils obtiennent un fil solide qu'ils tissent avec des métiers rudimentaires. A notre retour, en descendant le Zambèze, nous avons retrouvé cette maison dans le deuil : Machado était mort subitement. D'après la coutume du pays, le corps avait été enterré dans la maison, qu'on avait fermée et abandonnée avec tout ce qu'elle contenait. La veuve et les serviteurs étaient en train de bâtir une nouvelle demeure. Comme costumes de deuil, ils portaient des étoffes noires et quelques ornements en paille tressée : les femmes ont une petite couronne dans les cheveux, les hommes ont des colliers ou des bracelets. Deux jours après notre départ de Guenga, nous arrivons à Bandar, à l'entrée de la Lupata.

XII

LA LUPATA

La Lupata dans laquelle nous entrons est une gorge d'environ 25 kilomètres de longueur par laquelle le Zambèze traverse une ligne de collines abruptes d'environ 600 mètres d'élévation ; le fleuve, resserré par les rochers, n'a plus qu'une largeur de 300 mètres, son courant devient très rapide et la navigation dangereuse; en cas d'accident il serait très difficile de se sauver à la nage. Les noirs deviennent inquiets; ils nous demandent de nous conformer à la coutume et de retirer nos chapeaux pour ne pas offenser les esprits; nous refusons, et bravant les esprits nous recommandons aux bateliers d'être tout à leur affaire. Un quart d'heure après, nous sommes sortis de l'endroit le plus dangereux; nos noirs ne nous gardent pas rancune de notre témérité et rient comme des fous; on les croirait heureux d'avoir pu faire la nique aux esprits de la Lupata. Même aux basses eaux aucun rocher ne s'aperçoit dans le fond du fleuve qui paraît partout d'une très grande profondeur.

Les eaux, qui s'élèvent de 8 à 10 mètres pendant les crues annuelles de l'été ont déposé, sur les flancs des collines, des bancs de sable longitudinaux, qui leur donnent parfois l'aspect et la régularité des berges d'un canal. Ces bancs de sable barrent l'embouchure de petits cours d'eau latéraux et forment des marais derrière ces barrages naturels. Le défilé de la Lupata est une des grandes curiosités de notre voyage ; son aspect est saisissant et la beauté de la végétation fait des berges un véritable parc. Entre les rochers qui s'élèvent à pic, fuient d'étroites vallées, encombrées de verdure, asiles des bêtes

sauvages et que le pied de l'homme n'a probablement pas encore foulées. A la sortie, de hauts plateaux couronnent une immense colonnade de grès rouge, dont les prismes réguliers descendent jusque dans le fleuve. Quelquefois le courant trop rapide que nos pagayeurs ne peuvent vaincre, nous oblige à mettre pied sur les rochers; nos hommes halent alors le canot malgré les plus grandes difficultés. Au sommet des rochers, au-dessus de nous, une bande de singes nous accompagne, enhardis par la distance.

Le nom de Lupata, quoique désignant plus particulièrement cette gorge, semble être, en Afrique, un nom par lequel les nègres désignent les gorges de montagnes. Dans le bas de la gorge, les roches sont des porphyres à beaux cristaux, des mélaphyres et des spilites. C'est probablement la venue au jour de ces roches éruptives qui a produit le soulèvement de cette petite chaîne de collines. Vers le haut de la gorge, on rencontre des grès quartzeux et feldspathiques d'une couleur rouge foncé, qui ont été soulevées par les porphyres, et qui semblent appartenir à l'étage du trias. Passé la Lupata le fleuve a changé d'aspect; son lit est nettement tracé, les nombreuses îles qui en obstruaient le cours ne se montrent plus, les rives sont plus élevées, nous naviguons en côtoyant la rive gauche, formée d'immenses blocs de grès blanc. L'aspect du pays est aussi différent; la chaîne de la Lupata semble arrêter l'humidité de la côte, la végétation n'est plus la même, l'aspect tropical a presque disparu, le pays est parsemé de baobabs, que nous n'avions vus que rarement jusque-là. Les moustiques aussi ont disparus. Nous campons le soir sur une presqu'île sablonneuse ; des hippopotames viennent renifler autour du canot, et nous voyons au loin une femelle portant son petit perché sur son dos. Nous mettons souvent pied à terre, non que le fleuve soit difficile, mais la pagaye étant un instrument de propulsion insuffisant pour nos canots très chargés, nous devons toujours suivre la rive de près et franchir, à l'aide de la cordelle, les petits caps rocheux où le courant est rapide. Nous passons à Massangano, en vue de l'enceinte palissadée du fameux rebelle Bonga, qui a jusqu'ici repoussé les attaques des Portugais. Livingstone a beaucoup exagéré l'importance de cette construction qui, dit-il, commande le Zambèze. Mon compagnon étant malade, nous devons aborder près de la forteresse ; nos hommes un peu effrayés ne s'écartent pas des canots; bientôt une

bande de noirs vient nous voir, accompagnée d'un grand jeune homme d'un type différent, qui en paraît le chef. La conversation s'étant engagée, je fais expliquer par mon domestique Gambetta (un Cafre qui comprend le français), la raison de notre visite et j'apprends de mon côté que j'ai devant moi le fils de Bonga. Après les compliments, je lui fais demander s'il pourrait nous procurer quelques poulets ; et sur sa réponse affirmative, je me décide, poussé par la curiosité, à le suivre dans son village. Je mets une petite pièce d'étoffe sur l'épaule d'un nègre, et nous voilà partis. Au premier moment les domestiques refusent de m'accompagner, mais me voyant résolu à aller seul, l'un d'eux me dit simplement : « Où le maître mourra son domestique tombera aussi », et ils marchent tous en file indienne. Nous pénétrons par une toute petite porte dans une enceinte palissadée, fermée de 3 lignes de poteaux bruts plantés en terre, et de 8 ou 10 mètres de hauteur, unis ensemble par plusieurs lignes de liens. A chaque angle la palissade est flanquée de tours; au milieu des grands côtés, deux maisons crénelées, sont construites en saillie. En dedans de l'enceinte se trouvent le village et les magasins de Bonga. Je reconnais par les descriptions que j'ai lues, un plateau rocheux qui domine l'enceinte et d'où, lors de la dernière campagne, les Portugais ont canonné la forteresse. En visitant les cases du village, je remarque un outil ingénieux, employé pour débarrasser le coton de ses graines. C'est un bloc de bois poli, sur lequel le coton est placé par pincées. Le noir roule dessus un morceau de baguette de fusil qui enlève les graines et laisse le coton nettoyé. Je savais que Bonga avait orné sa palissade des têtes des soldats tués lors de l'assaut, mais je n'avais rien aperçu lorsque mon noir vint me trouver et me dit très bas : « N'avez-vous pas vu les têtes? il y en a près de l'ouverture par laquelle nous sommes entrés ; je vous préviendrai lorsque vous serez à côté, mais n'ayez pas l'air de vous en apercevoir. » En effet en sortant je pus voir que nombre de poteaux étaient surmontés de crânes blanchis, que j'avais vus déjà, mais sans en reconnaître d'abord la nature.

Bonga, qui signifie chat sauvage, n'est qu'un surnom; Niaudé ou Iniahaude dit Bonga est un métis de noir et d'Indien ou de Chinois. Il occupait, dit-on, vers 1840, une petite situation officielle dans la colonie; arrêté à la suite d'une accusation de vol de cartouches,

il fut envoyé à Mozambique, où il mourut. Son fils se réfugia à Massangano, qu'il fortifia, où il réunit ses partisans, ainsi que des déserteurs, des esclaves échappés et les mécontents, si nombreux dans ces parages, totalement soumis à l'arbitraire. Ainsi soutenu, il put braver pendant de longues années le gouvernement portugais. La colonie envoya trois expéditions contre l'Eringa. Lors de la dernière attaque, un bombardement de trois jours et trois nuits ne fit qu'une faible brêche dans les palissades : les noirs remplaçaient les poteaux à mesure qu'ils étaient démolis, et tandis que l'assaut final, par suite d'un contre-ordre intempestif, réservait un désastre aux forces portugaises, le fils de Bonga réussissait à surprendre et à brûler la ville de Tété. Aujourd'hui, la paix semble se faire lentement, les hostilités sont suspendues, et nous avons pu facilement visiter la petite forteresse. Par ses alliances, Bonga étend son influence sur la rive gauche du Zambèze, jusqu'au delà de la Lupata, et sur la rive droite jusqu'aux régions qui sont, à l'est, sous la domination de Lo-Bangulo, chef des Matebelés, et de Macombé. Depuis quelque temps, les territoires portugais, mieux gouvernés, ne lui envoient plus autant de recrues; il semble que sa puissance décline, et dernièrement notre ami Manuel Antonio de Souza, à la suite de quelques combats heureux a pu le déloger de plusieurs positions importantes. Immédiatement après avoir dépassé l'Eringa de Bonga, nous traversons l'embouchure de la Luenya, large rivière dont l'eau très claire en ce moment court sur un lit sablonneux d'environ 100 mètres de largeur. Lors des crues, cette rivière roule un volume d'eau considérable et amène au Zambèze une immense quantité de sable fin. Son cours est presque inconnu. Nous la retrouverons lors de notre expédition sur le Mazoe, un de ses affluents.

XIII

TÉTÉ

Enfin, le 21 mai, dans l'après-midi, nous arrivons à Tété. Nos canots se rangent le long de la rive rocheuse, et nous sommes reçus par le gouverneur, accompagné de quelques personnes. Nos noirs déchargent les embarcations. La ville de Tété, d'origine assez ancienne, est bâtie sur la rive droite du Zambèze, en terrain élevé et dans une position relativement salubre. Autour de la ville, le sol est accidenté; les affleurements des couches de grès et d'argile, qui se montrent par leurs tranches, courent parallèlement au fleuve et aux rues, et feraient croire que la ville est bâtie sur trois énormes sillons. Une forteresse carrée d'un bel aspect domine le tout. Derrière la forteresse, le sol s'abaisse sur une petite vallée fertile, bien cultivée, que le Zambèze couvre à l'époque des hautes eaux, isolant ainsi complètement la place. Au delà de la vallée, commence le massif montagneux de la Carroiera. Tété comprend plusieurs rues très larges, avec quelques maisons qu'habitent des blancs et des métis. Un mur d'enceinte, aujourd'hui en ruines, isolait autrefois la ville des villages, où demeure une population noire que l'on peut estimer à 10,000 ou 15,000 habitants. La population blanche ne comprend, avec le gouverneur et quelques officiers portugais, qu'une douzaine de commerçants ou agents de maisons de Quélimane. Le commerce est restreint à très peu d'articles. Tété est, dans cette région, le quartier général d'où partent les expéditions commerciales qui portent à l'intérieur les produits européens. Nous assistons continuellement au départ et au retour des caravanes. Elles vont échanger des tissus de coton, de

l'eau-de-vie, du sel, du cuivre jaune en fils, un peu de perles de verre et des objets variés contre des dents d'éléphants ou de la poudre d'or, que les noirs livrent enfermée dans des plumes ou dans de petits nouets, formés du cocon gris d'un ver à soie sauvage. La plupart des commerçants de Tété entretiennent aussi des bandes de noirs pour la chasse de l'éléphant. La profession de chasseur d'éléphants est dure mais attrayante, et empêche encore une grande partie de la population mâle de s'attacher au sol et de le cultiver. Elle exige de la bravoure et une grande résistance à la fatigue. L'armement du chasseur consiste en fusils analogues à ceux de nos vieux fusils de rempart et qui font la charge de deux hommes, ou en armes perfectionnées (fusil n° 4). Les chasseurs forgent à l'avance des balles en fer et s'approvisionnent de farines, de croûtes de pain passées au four et de lanières de viande séchée. Lorsque les traces d'une bande d'éléphants ont été relevées, les chasseurs les suivent sans s'arrêter. Les traces, excréments, arbres renversés, empreintes dans le sol, sont faciles à suivre. L'éléphant qui se sent poursuivi file en ligne droite, comme le loup, il quitte le pays, emmenant quelquefois le chasseur à un mois de marche avant de se laisser approcher à portée de fusil. L'éléphant devient très rare, et souvent une bande de chasseurs ne parvient pas à en tuer un dans la saison. Pendant notre séjour d'un an en Afrique, nous n'avons vu qu'une seule fois les traces d'une petite bande qui avait dû traverser le sentier peu de temps auparavant.

Sur la rive gauche du Zambèze en face de Tété, nous trouvons quelques cultures importantes ; les plaines sont couvertes de beaux jujubiers, donnant des fruits en abondance, qui se mangent frais ou secs, mais ne se cueillent que difficilement, au milieu d'épines acérées. Dans les rochers abondent des euphorbes. Ce sont de gros arbres, d'une hauteur de 10 à 15 mètres, semblables aux beaux cactus vierges des déserts américains, qui ont la forme du chandelier à sept branches des Hébreux ; si nous entamons leurs troncs peu consistants, il s'en écoule avec abondance une sève laiteuse très vénéneuse. Les cocotiers sont devenus très rares sauf dans les endroits humides, le long des rivières ; les arbres tropicaux à grandes feuilles dominent encore. Ailleurs la végétation ressemble à celle de nos pays. Autour de Tété abondent les merles bronzés et un geai bleu extrêmement remarquable, le Rollier d'Afrique. Nous allons à la chasse avec

quelques habitants, mais le gibier est très rare. Nous tuons quelques oiseaux ressemblant à des perdrix, des perroquets, des geais bleus, de petits milans, et nous poursuivons sans succès une petite panthère que nous faisons lever deux fois. Nous sommes quatre ; chacun de nous est suivi de deux noirs, qui font l'office de chiens ; ils en ont toute l'adresse à la chasse. Le noir est heureux de porter un fusil et d'être de la partie. Sa vue perçante distingue le gibier à des distances incroyables. Ces gens feraient des chasseurs de premier ordre s'ils savaient tirer. En revanche c'est un plaisir de les voir ramper, se dissimuler dans les broussailles, approcher lentement du gibier et bondir sur lui lorsqu'ils sont à portée. J'ai eu un noir qui, dans une plaine broussailleuse, arrivait à prendre à la main les oiseaux dans les buissons. Une négresse nous apporte chaque matin une corbeille de pains blancs d'excellente qualité. Le blé est cultivé au nord de Tété, à peu de distance de la ville. Il est réduit en farine dans des petits moulins à main. Nous voyons tous les jours passer, allant à la rivière, un beau troupeau de bêtes à cornes. Les habitants ne veulent pas consommer le lait de vache, croyant qu'il donne la fièvre, et on le met à notre disposition. Les bestiaux sont rares en Afrique, a cause de la mouche tsé-tsé, mais je crois que la crainte de cette mouche est exagérée. En tous cas les défrichements et les cultures la détruiront, ce qui sera un immense bienfait.

XIV

GISEMENTS DE HOUILLE

Après nous être reposés à Tété et avoir fait quelques préparatifs, nous partons visiter des gisements de charbon qui existent à peu de distance ; nous redescendons le Zambèze pendant deux heures le long de la rive gauche et entrons dans une petite rivière : le Rovougo. Nous campons dans la maison d'un métis, nommé Christovan Chavière. Il est installé comme un chef noir, mais dans une maison plus vaste. Nous sommes bien reçus chez lui ; c'est un des bommes les plus actifs de la contrée. Il nous présente son fils, Vasco de Gama, à qui je donne quelques jouets, entre autres une poupée en caoutchouc, qui est un des seuls objets européens qui aient attiré l'attention des noirs. Christovan nous donne des haches de guerre, des lances *(dippa)*, des arcs et des flèches. Sa femme nous offre d'excellentes conserves de citron. Autour de la maison s'élèvent de nombreux villages. Je vois un forgeron travaillant à l'aide d'une petite forge indigène posée au niveau du sol ; des femmes pilent des arachides dans un mortier de bois, afin d'en extraire l'huile. Le lendemain, pour profiter de la fraicheur, nous partons avant le lever du soleil et nous descendons vers la rivière encore couverte d'un brouillard tiède ; nous la traversons dans une pirogue ; nos noirs suivent à gué et prennent un sentier tracé dans la plaine ; nous nous dirigeons du côté de l'Est. Vers 7 heures nous sommes sur la rive gauche de la rivière Morongosé. La berge opposée est élevée et coupée à pic par la rivière. Au niveau des hautes eaux existent deux couches de charbon

d'environ 50 centimètres d'épaisseur, et nous voyons l'ouverture d'un petit tunnel fait, dit-on, sous la direction de Livingstone. L'entrée est ensablée par les crues de la rivière, l'intérieur est rempli de boue. A 200 mètres en amont nous retrouvons les mêmes couches de houille mais avec des dimensions beaucoup plus considérables. Nos recherches et les indications de Christovan Chavière nous font voir que de superbes dépôts de charbon existent là. Quelques couches ont une épaisseur de plusieurs mètres et se présentent à flanc de colline en couches horizontales, qui en permettent l'exploitation sans aucune dépense préalable. Malheureusement l'exploitation n'a pas été poussée assez loin des affleurements, pour que l'on sache s'il existe un charbon irréprochable. Les meilleurs charbons que l'on ait extraits contiennent 14 et 16 0/0 de cendre. Pour une industrie locale ce serait un excellent combustible: les houilles du bassin du Midi de la France sont d'une qualité analogue. Mais pour lutter avec les charbons anglais sur les marchés de l'océan Indien, un meilleur combustible est nécessaire. Il est probable qu'à plus grande distance des affleurements la proportion de cendre diminuerait, l'altération du charbon aux affleurements s'étendant souvent assez loin. Les belles couches horizontales que nous avons vues ne doivent pas d'ailleurs être les seules du bassin houiller et des recherches en profondeur en feront sans doute découvrir d'autres, peut-être plus pures que les couches superficielles auxquelles nous avons dû limiter notre exploration. L'âge de ces couches de houille est, paraît-il, le même que celui des bassins du Midi de la France. Quelques fossiles ont été rapportés par un de nos compagnons qui a jugé bon de tenir cette trouvaille secrète jusqu'à notre retour, et je ne puis donc avoir aucune opinion à cet égard. Ces couches de houille étaient connues des Portugais depuis très longtemps; Livingstone, comme nous, a été mené sur les gisements par les habitants du pays. Ce bassin houiller ne semble pas au premier abord avoir une très grande surface; nous l'avons trouvé limité à quelques jours de marche de plusieurs côtés par des soulèvements de diorites et de porphyres. Mais ce ne sont là sans doute que des épanchements de roches ignées de peu d'importance, et il est au contraire probable que le dépôt houiller occupe une superficie considérable sur les deux rives du Zambèze. Plus au Nord, des couches de houille ont été trouvées sur les rives des lacs Nyassa et Tanganika.

Nous profitons de cette excursion pour remonter un peu les ravins et explorer quelques *placers* que les Portugais travaillaient encore vers le commencement du siècle. Christovan nous fournit pour cela des machillas et des porteurs. Ces derniers courent dans les sentiers d'un pas allongé, ils secouent très peu la machilla. Mais leur métier est extrêmement fatiguant, et demande des hommes vigoureux et de taille à peu près égale. Pour les longs voyages, on prend par machilla vingt-quatre porteurs, qui se relayent toutes les demi-heures. Malgré cela après un mois de voyage tout le personnel est sur les dents. Lorsque les sentiers le permettent, ce qui n'est pas très fréquent, toute la bande court, chacun cherchant à dépasser les autres, surtout à l'entrée des villages dans lesquels les noirs aiment arriver en faisant le plus de tapage possible avec force cris, tambours et trompettes, etc., etc. Les porteurs ne consentiraient pas à ce moment, à laisser marcher le maître à pied; on les blesserait en refusant de se laisser porter et prendre ainsi part à l'entrée triomphale. Dans d'autres cas, si le blanc veut marcher par fantaisie ou en raison de la difficulté des sentiers, il a souvent ensuite grand peine à retrouver ses porteurs. Ces gens se relayent et sans suspendre la course; ceux qui ne sont pas employés, se reposent en courant et portent les armes et les objets des compagnons. Le porteur d'avant a la besogne la plus dure. C'est lui qui subit surtout les déchirures des ronces et des épines encombrant les sentiers; il doit guider ses compagnons qui ne peuvent voir le sol. Aussi chante-t-il constamment en langue cafre de manière à indiquer l'état du chemin; s'il monte ou s'il descend; s'il faut se garer de quelque grosse pierre, ou d'une branche qui barre le chemin; s'il faut tourner à droite ou à gauche; la manière d'indiquer la route est assez originale; le porteur désigne le pays du côté duquel il faut incliner, et il ne se borne pas à nommer des villages, il cite même des noms de province. Les noirs ont une telle facilité de s'orienter que ce procédé leur paraît plus simple. Toutes ces indications s'entremêlent dans leurs chants aux réflexions personnelles inspirées par les circonstances du voyage. Certaines personnes ont pris ces chants pour des poésies cafres. Le voyageur chargeant lourdement la machilla, les porteurs n'y admettent avec lui d'autre objet que sa gourde; aussi mon fusil est-il porté par un noir, mon pliant par un autre; le pliant est

indispensable, car il est difficile de s'asseoir constamment sur les talons.

Les noirs emportent attachés autour d'eux, toutes sortes d'objets dont quelques-uns sont parfaitement inutiles ; on en voit tout fiers de porter une arme quelconque et même un fusil privé de sa batterie. Les armes qu'ils possèdent sont de provenances très diverses, ils ont surtout des vieux fusils, rejetés par l'armée anglaise ou américaine, comme l'indiquent les marques des arsenaux. Ces fusils, de fabrication ancienne, sont très lourds, ils sont tous transformés de façon à produire l'inflammation de la poudre à l'aide d'un silex et éviter l'emploi des capsules. Ils sont souvent réparés de la façon la plus bizarre, mais parfois très ingénieusement. La poudre, fréquemment de fabrication française, est très chère et presque partout la vente en est prohibée ; aussi les noirs en ont-ils rarement. Ceux de nos porteurs qui ne sont pas assez heureux pour avoir un fusil, ne voyagent pas sans un arc et des flèches, ou tout au moins une lance. Notre troupe a parfois l'air d'une mascarade : les nègres accoutrés de costumes indescriptibles, chargés d'objets hétéroclites, lancés à la course à travers champs, poussent les cris les plus bizarres, jouent de toutes sortes d'instruments. Mais lorsque le voyage se prolonge et surtout si les vivres deviennent rares, cette turbulence se calme, la marche se ralentit, les arrêts se multiplient, chacun recherche l'ombre, et nous passons notre temps à exciter les traînards.

Le 1er juin nous rentrons à Tété, et M. d'Andrada s'occupe des préparatifs d'une expédition aux gisements d'or de Machinga. Pendant ce temps j'explore les environs et visite les villages groupés autour de la ville, où s'exercent quelques industries primitives. Les femmes sont presque exclusivement chargées de la culture des terres et des soins du ménage. Les hommes sont porteurs, mariniers, pêcheurs, chasseurs ou exercent diverses industries. Le travail des métaux leur est familier. Ils forgent nettement de belles lames de couteaux ou des fers de lances. Ils ne connaissent pas l'acier, et donnent à leurs lames une certaine raideur en les cannelant. Ils savent faire les fils de cuivre et de fer à l'aide de la filière et confectionner les filigranes. Ils filent et tissent des tissus de coton très solides, qu'ils teignent en noir à l'aide d'une plante nommée *gonogo*, et de la gousse d'un mimosa (*chisia*). Quoique la plante qui contient l'indigo couvre comme une mauvaise

herbe les rues et les terrains de Tété, les noirs ne l'emploient pas. Autrefois cependant la province exportait de l'indigo, mais maintenant lorsqu'ils veulent faire dans leurs broderies des dessins de cette couleur, ils se procurent du fil coloré ou détissent des étoffes bleues. Les nègres cousent très bien et j'avais constamment à les approvisionner d'aiguilles. Aussitôt qu'ils ont reçu les étoffes avec lesquelles on les paie, on les voit s'accroupir derrière les abris et coudre des pagnes. Rarement ils emploient les étoffes sans les réunir et les ourler convenablement. Ils font leur fil à coudre en défilant une lisière et tordant à la main les fils obtenus, comme font nos cordonniers. J'ai été souvent étonné de voir des enfants de dix ans aller en journée, couper, tailler, coudre des chemises et des vêtements variés. Les noirs sont extrêmement précoces, plus vifs, moins paresseux et mieux disposés à travailler de 10 à 25 ans que plus tard. C'est ordinairement avec l'âge qu'ils deviennent ivrognes et indolents.

Nous voyons souvent le gouverneur de Tété, un excellent homme nommé Pinhiéra Bayao, ancien journaliste républicain, fort exalté dans ses opinions politiques et que le gouvernement portugais a probablement casé là pour qu'il ne publie pas à Lisbonne des articles trop avancés. Son traitement ne lui arrive pas très régulièrement, ce qui contribue encore à le retenir en Afrique. M. Pinhiero Bayao est très instruit : il parle sans le moindre accent le français et l'anglais ; il aime beaucoup notre pays et devient pour nous un véritable ami. Il met à notre disposition des armes qui viennent d'être capturées dans une récente expédition, et m'offre un beau bouclier cafre, que je refuse à regret, en raison de la difficulté de transporter cette large machine. En ce moment, autour de sa demeure, campe toute une bande de femmes et de petits enfants qui sont dans la dernière misère. Ce sont des esclaves que par des sentiers écartés l'on faisait voyager vers le bas Zambèze, après les avoir enlevés à leurs villages ou achetés à des trafiquants de l'intérieur. Les propriétaires de cette bande d'esclaves se sont enfuis devant les soldats du gouverneur ; mais les malheureuses femmes rendues à la liberté, sont dans une misère sordide, réduites, elles et leurs enfants, à l'état de squelettes. Avant leur libération elles avaient déjà voyagé deux mois presque sans provisions et par les sentiers les plus sauvages, lorsqu'elles ont été délivrées par les autorités portugaises. Les esclaves que l'on fait

ainsi voyager clandestinement ne sont plus destinées maintenant à être envoyées au dehors ; on les vend aux propriétaires des terres où la population n'est pas assez dense. Ces propriétaires se procurent ainsi la main-d'œuvre à bon marché, et des ménagères pour fixer leurs ouvriers ; car dans l'intérieur de l'Afrique la femme est surtout le butin désiré, le sujet habituel des guerres entre tribus ; pour arriver à la possession d'une femme les jeunes gens deviennent momentanément entreprenants et laborieux.

XV

EXPÉDITION POUR LA MACHINGA

Ce voyage qui faisait partie du programme arrêté par le Conseil d'administration de Paris avait pour but l'étude de gisements aurifères connus depuis longtemps des Portugais et signalés au commencement du siècle par le docteur Lacerda qui les avait visités. Nous partîmes avec M. d'Andrada et l'ingénieur des mines M. H. Kuss, après que Christovan nous eut assuré 120 porteurs et des Machillères. Le gouverneur de Tété profita de l'occasion et se joignit à nous avec une escorte de soldats, pour aller établir un petit poste chez un chef à demi indépendant : Saca-Saca, sur le territoire duquel se trouvent situées les mines qui font notre objectif; et aussi pour faire, en compagnie d'un noir, versé dans les coutumes et les lois cafres, une tournée dans le pays et régler quelques différends. Partis de Tété, pour traverser le Zambèze, nous montons dans un canot fait avec un énorme tronc d'arbre. Nous y tenons une cinquantaine, mais ce bateau manque absolument de stabilité, et nous restons tous accroupis sur un lit de broussailles, serrés les uns contre les autres; notre embarcation prend l'eau de tous côtés, nous bouchons, pendant la traversée, les trous avec de la glaise. Nos mariniers peu expérimentés dirigent mal cette lourde machine et manquent à plusieurs reprises de nous faire chavirer. Les noirs, à peu près nus, considèrent un pareil accident comme un fait sans importance; pour nous ce serait la perte de nos bagages, et harnachés comme nous le sommes avec de grandes bottes, et un petit arsenal à la ceinture, le plongeon serait chose sérieuse. Nous nous débarrassons donc de nos armes et nous nous tenons prêts à lutter de vitesse avec les crocodiles. Enfin, nous débarquons sans accident et nous nous acheminons à pied vers la demeure de Christovan tout

en chantant et tuant quelques oiseaux. Je coupe d'un coup de fusil deux serpents entrelacés : les quatre morceaux continuent à s'agiter. C'est seulement la troisième fois que j'ai eu occasion de tuer des serpents en Afrique : ces animaux y sont rares, et généralement inoffensifs, même le boa qui est l'espèce la plus répandue et dont nous trouvons des peaux dans beaucoup de cases. Mais certains serpents et grenouilles ont l'habitude désagréable de vivre dans les arbres et dans les couvertures de chaume des habitations, d'où ils peuvent fort bien choir sur la tête des passants. — Un jour je tuai d'un coup de fusil un superbe serpent de deux mètres de longueur, qui se promenait dans les branches au-dessus de notre table. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'aucun habitant ait été mordu par un de ces animaux. Cependant il en existe plusieurs espèces très venimeuses; du reste, il en est de même en Amérique où le serpent à sonnettes est très commun.

Nous arrivons chez Christovan à midi. Le reste de la journée se passe à rassembler les porteurs, les approvisionnements et les marchandises. Les charges sont remises aux hommes, qui font les paquets pour le lendemain. Un acompte en cotonnade est payé à chaque porteur afin qu'il puisse se vêtir pour le voyage. Le 8 juin à 4 heures du matin tous les hommes sont debout : nous prenons notre biscuit arrosé de la tasse de thé habituelle. Une demi-heure après nous arpentons à grands pas la plaine, profitant du froid pour marcher; le thermomètre marque 15° et le temps est un peu couvert. La plaine très fertile n'est que peu cultivée; les broussailles de jujubiers en couvrent la plus grande partie et leurs épines acérées déchirent les jambes nues de nos hommes. De nombreux trous de $0^m 50$ à 1^m de profondeur, laissent voir l'épaisseur de la couche de terre végétale. Ces excavations sont faites pour attraper les mulots que les noirs mangent avec avidité. Lorsqu'ils voient un de ces petits animaux disparaître dans son trou, ils ne quittent pas la place qu'ils n'aient pris le gibier. Quelques-uns de nos hommes, emportent comme friandises. des mulots secs aplatis comme des pommes tapées. Nous traversons une petite rivière, le Morongozé, dont l'eau a environ 15 mètres de largeur, puis nous nous élevons dans des collines rocheuses couvertes de broussailles. Nous nous trouvons sur des diorites. Le sol couvert d'une couche épaisse de minerai de fer magnétique est parsemé de

nombreux blocs de ce minerai. Des amas de scories indiquent les endroits où les indigènes avaient établi de petites forges, car les noirs depuis un temps immémorial savent traiter le minerai de fer et produire un métal très pur.

Après trois jours de voyage, marchant toujours vers le nord, nous arrivons dans une belle vallée bien arrosée, à Iniamtépice. Nous traversons des villages dont les femmes viennent nous faire des grimaces et danser devant nous. Le sol est très fertile; nous trouvons de grandes cultures de sorgho qui atteint jusqu'à 4 mètres de hauteur. Nous traversons de beaux bosquets de bananiers et passons sous des allées de manguiers. Ces arbres superbes sont couverts de fleurs, ils donnent malgré l'éclat du soleil une ombre épaisse; on se croirait parfois en pleine nuit. Je suis saisi d'une grande émotion en apercevant un champ couvert de blé au milieu de cette végétation africaine; c'est presque un petit coin de la patrie qui s'offre à nous inopinément. Le blé ne pousse là dit-on, qu'à l'aide d'irrigations; mais il poussera probablement en bien d'autres endroits quand il sera bien cultivé et l'Afrique sera sans doute, dans le courant du siècle prochain, le grenier de l'Europe. Nous quittons non sans regrets cette belle vallée, ses eaux vives, ses fruits et ses ombrages; nous escaladons les collines, montant dans les ravins pierreux. Les dépôts de minerais de fer sont toujours aussi abondants et couvrent littéralement le sol. Nous arrivons chez Couaïvaya, chef d'un petit village dont la population paraît vieillotte, pauvre et misérable. Les alentours sont couverts d'arbustes produisant des haricots; pour quelques brasses d'étoffe j'achète un lot de ces chibamba, comme les appellent les noirs; ils viennent d'être écossés et sont pour nous un aliment frais et agréable. Les hautes herbes remplacent les taillis; nous marchons dans un étroit sentier entre deux murs d'herbes sèches, sortes de roseaux de 2 à 3 mètres de hauteur qui masquent la vue de chaque côté. Il fait une chaleur étouffante. Mais nous ne sommes plus déchirés par les épines, comme dans les taillis. Au coin d'un sentier, dans un bosquet d'arbustes, sur les branches nous remarquons quantité de pierres; la plupart de nos hommes y apportent leur contribution. Ils nous disent que c'est pour graver dans leur mémoire le souvenir de leur passage. Quelques-uns de nos noirs sont partis en avant, prévenir les chefs de notre arrivée. Nous les suivons à travers un véritable réseau de sentiers en

nous guidant à l'aide de marques faites sur le sol. Les nègres ont tout un système d'indications : une branche cassée mise en travers du chemin ou une simple raie tracée en travers indiquent que l'on ne doit pas y passer. Les sentiers étant très peu fréquentés, les marques y restent longtemps. Le blanc ajoute souvent une inscription sous une pierre et ces indications sont religieusement respectées par tous les passants. Le même usage existe en Amérique, je me rappelle que dans l'Arizona, souffrant de la soif, j'ai été très heureux de trouver une note indiquant qu'en remontant un ravin et suivant un certain itinéraire on arrivait à une petite source. Près d'un village, je vois cultiver une plante alimentaire, sorte de haricot qui rentre sa fleur sous terre comme l'arachide, et mûrit sa gousse dans le sol. Cette plante est appelée en cafre *zama* ou *terreré*, en portugais *zugo* ou *coïabus*.

Nous recevons là un message du gouverneur de Tété, qui nous demande de le rejoindre pour entrer ensemble à Muchéna, la ville de Sacassaca. Aussitôt notre déjeuner terminé, nous nous joignons à nos amis et descendons vers la plaine. Bientôt nous rencontrons des députations de gens de la vallée qui viennent courir autour de nous, crier, gesticuler, et nous montrer leurs danses guerrières. Dans les passages de rivières, des bandes embusquées simulent des attaques. Malgré le nombre de gens armés qui nous entourent, confiants dans l'invitation de Sarcassaca, nous marchons tranquillement, sans prendre la moindre précaution, ce qui aurait du reste été absolument inutile. Dans ces voyages, le blanc peut d'ailleurs se fier au flair de ses nègres; les hommes qui nous accompagnent, venus de Tété ou des environs doivent fatalement partager notre sort : or ils sont très méfiants, toujours admirablement renseignés sur les intentions des populations que nous traversons et nous sommes certains d'être prévenus des dangers que nous pouvons courir. En général les voyageurs écoutent trop leurs nerfs et précipitent quelquefois des catastrophes par des mesures de prudence exagérées, qui semblent insultantes aux chefs à qui il serait préférable de se confier. Et puis les meurtres ne sont ordinairement que la vengeance tirée de châtiments exagérés infligés aux noirs : le noir maltraité ne résiste pas, il se sauve, mais les comptes se règlent plus tard si l'occasion se présente. Bientôt le sentier s'élargit : tous nos porteurs se mettent de front et nous marchons en troupe compacte, précédés de la musique de Sacassaca.

XVI

CHEZ SACASSACA.

Vers 3 h. 1/2 nous arrivons en vue des palissades qui entourent la demeure du grand Chef; lui-même environné des chefs et de ses conseillers, vient à notre rencontre. Il est vêtu en officier portugais, mais il a les pieds nus. Il est grand, jeune, sa physionomie est assez agréable; métis de noir et d'Indien, portant l'ancien nom portugais de Gaëtano Peireira, il se dit chrétien; mais depuis deux cents ans, sa famille isolée en Afrique est complètement retombée dans la barbarie. Son importance est assez considérable; c'est un *Regulo*, selon le langage du pays. Il a accepté des Portugais le titre de Capitan-Mor, et par ce fait se reconnaît vassal du Portugal, qui de son côté lui fait de temps en temps quelques cadeaux. Autrefois les possessions du Régulo s'étendaient jusqu'au Cazembe: depuis le commencement du siècle, des tribus Zulous, guerrières et pillardes se sont établies dans le pays, qu'elles dépeuplent par leurs incursions. Notre compagnon Christovan est soupçonné de relations avec ces Zoulous, que les Portugais appellent Landines; il passe pour leur fournir des armes et quelques marchandises en échange de leur ivoire; aussi est-il assez mal reçu chez les Sacassaca et après une altercation avec un des principaux officiers du Roi prend-t-il le parti de se retirer. A la suite du Roi nous pénétrons dans l'enceinte palissadée contenant les habitations du personnel et de nombreuses femmes, des magasins, et quelques maisons où l'on nous installe. Cette résidence est organisée militairement; des sentinelles veillent aux portes, quatre musiciens par leurs fanfares règlent les principales actions des habitants.

Sacassaca vient prendre souvent ses repas avec nous et une intimité complète s'établit bientôt. C'est un homme intelligent, qui a reçu un commencement d'éducation à Quélimane, mais que l'alcool et le Sérail ont privé de santé et d'énergie, quoiqu'il soit encore très jeune. Un de ses principaux officiers est aussi très malade et son médecin nous emprunte un peu du mercure que nous avions apporté pour travailler des minerais d'or. Sacassaca (aussi appelé du nom cafre de son grand-père Cancune), nous montre quelques bracelets de cuivre rouge fabriqués par ses nègres; on nous apprend que ce cuivre se trouve à deux jours de marche, et nous arrêtons pour le lendemain cette excursion. L'idée que nous allons trouver une mine de cuivre, nous trotte dans la cervelle; nous calculons ce que des Européens, avec des capitaux et des machines pourront tirer d'un gisement qui sans travail, livre son métal à des ignorants; nous aurons sans doute des cadeaux à faire aux noirs si nous sommes très généreux, ensuite un plus important au Roi, mais que sera-ce en comparaison de la valeur d'une mine où le minerai existe dès la surface ?

Nous partons donc de grand matin et traversons la vallée du Rovougo, couverte de cultures et de vignes sauvages sur lesquelles nous trouvons quelques raisins. Sortant de la vallée, nous entrons dans des terrains schisteux et dioritiqnes et nous arrivons à une colline couverte de taillis épais. C'est là que se trouve le gisement de cuivre. Dans les taillis nous rencontrons quelques excavations anciennes, dont des arbres d'un diamètre considérable garnissent le fond; leurs parois sont formées d'un marbre blanc qui aura sans doute plus tard de la valeur. Dans ce marbre nous reconnaissons de petites veinules de carbonate de cuivre, et quelques mouches de pyrite cuivreuse. A quelque distance, les eaux descendant de la colline ont charrié des grains de minerai de cuivre. Ce sont ces petits gisements que les noirs exploitent: ils travaillent des journées à chercher dans le sable et à trier les grains de minerai; puis ils les fondent et obtiennent le métal. Nos châteaux en Espagne viennent de s'écrouler et nous laisserons les nègres récolter des bracelets. Nous ne prétendons point cependant qu'avec du temps, on ne puisse trouver un gisement sérieux aux environs, car bien des mines riches n'ont pas donné à la surface des indications plus importantes. En tous cas s'il n'y a que peu de cuivre,

il y a là du marbre et la chaux qu'il peut produire n'est pas à dédaigner en Afrique.

Notre retour a lieu sous une pluie battante et nous rentrons dans l'Eringa de Sacassaca comme chez nous, heureux d'être à l'abri et de pouvoir nous soustraire à l'humidité qui a déjà pénetré nos bagages. En me promenant dans les villages des environs je vois les femmes extraire le sel de la terre. Comme cette fabrication est assez importante, j'avais cru d'abord à l'existence de mines de sel, mais je n'ai rien vu de semblable. Les femmes exploitent dans les endroits ravinés comme les berges des rivières, des couches de terre jaunâtre, graveleuse. Elles la lavent, filtrent les eaux de lavages et les évaporent. Ces terres sont si pauvres en sel que la langue n'en perçoit pas la saveur. Le sel provient des couches inférieures et vient se concentrer probablement par suite de l'évaporation de l'eau d'infiltration. Quoique les nègres soient extrêmement friands de sel et que ce soit un des cadeaux les plus appréciés que l'on puisse leur faire, ils n'en mettent que très peu dans leurs aliments, et repoussent la plupart des conserves européennes comme étant beaucoup trop salées. Dans les montagnes de formation géologique différente, les habitants sont privés du sel provenant des terres salées; ils y suppléent tant bien que mal avec les cendres de plantes ressemblant à des pissenlits et qu'ils font sécher et calcinent ensuite. Pour employer la cendre, on en met quelques pincées avec de l'eau sur un petit tamis et on laisse filtrer le liquide dans la marmite.

A Muchèna, près de la porte en dehors de l'enceinte de Sacassaca, est établi un hangar, lieu de réunion, où plusieurs bandes jouent constamment un jeu cafre le *soora*, assez semblable à notre jeu de dames ou plutôt à l'ancien jeu des Romains, appelé : Latroncule. A grand'peine je parviens à en découvrir le mécanisme, et je vais ensuite tous les jours faire ma partie avec les habitués. Ils semblent très heureux de l'intérêt que j'ai pris à leur divertissement, et ont la politesse de manifester une grande contrariété lorsque je n'ai pas gagné la partie. Les noirs jouent ce soora dans les trous faits sur le sol et qui représentent les cases; ces trous sont assez écartés, les assistants remuent les pièces éloignées, pour éviter les déplacements aux joueurs. Ce jeu, que des voyageurs ont pris pour analogue au jeu d'échecs, prête à quelques combinaisons. Il est intéressant, rapide et

plus simple que le jeu de dames, mais n'a aucune analogie avec le jeu d'échecs.

Les préparatifs de notre expédition à Machinga sont terminés. Nous avons pu réunir les guides et les porteurs nécessaires. Les femmes des villages environnants ont préparé la farine qui nous est indispensable. Comme le pays vers lequel nous nous dirigeons est peu habité et dépourvu de ressources, nous devons tout emporter pour nos hommes. D'ailleurs, dans les villages de l'Afrique, les stocks de grains sont toujours très faibles ; et l'on peut d'autant moins compter s'approvisionner en voyageant que la mouture des graines qui se fait manuellement est toujours une longue opération. La composition de notre escorte donne aussi lieu à quelques difficultés. Nous allons pénétrer sur les territoires de tribus absolument sauvages, sans rapports ni avec les Portugais, ni avec Sacassaca et nous ne pouvons entrer en négociations avec ces tribus pour parcourir leur pays. Christovan et quelques-uns de ses hommes, dont la présence serait, dit-on, dangereuse pour la caravane retournent en arrière. Nous sommes maintenant complètement aux mains de Sacassaca et de ses chefs ; et les quelques noirs que nous avons amenés de Tété sont très inquiets. Néanmoins nous allons de l'avant : nous avons assez vu les chefs du pays pour savoir combien ils désirent voir développer leurs mines et malgré les fâcheux pronostics, nous pensons que notre sécurité est assurée. Enfin il faut arriver à l'endroit désigné et nous n'avons aucun moyen de mieux nous protéger. Nous partons donc. La peur gagne quelques chefs noirs qui nous accompagnaient, ils restent en arrière, puis ne recevant plus de nos nouvelles, ils s'imaginent que nous avons été massacrés, et se sauvent précipitamment jusqu'à Tété, semant sur leur passage la nouvelle du massacre de notre expédition. Pendant près de quinze jours, cette histoire fût admise comme vraie et, lorsqu'elle fut démentie, le chef qui avait causé la panique se suicida pour échapper à la responsabilité de sa désertion. Notre voyage ne présente rien de particulier : le pays devient plus accidenté, les villages très rares, et les derniers que nous rencontrons sont perchés sur le sommet des montagnes. Nous campons dans une vallée resserrée où quelques champs cultivés sont entourés de piquets de bambous aigus, plantés dans le sol et inclinés. On dit qu'ils sont empoisonnés. C'est certainement une protection sérieuse contre les

maraudeurs noirs dont les pieds et les jambes nues sont cruellement blessés par les éclats de bois. Après une longue et fatiguante excursion dans les montagnes, où les sentiers sont dissimulés, nous arrivons à un village. Nous y sommes reçus par quelques vieilles femmes seulement, presque toute la population s'étant sauvée à notre approche, mais avec quelques explications, cadeaux et bonnes paroles, comme ces populations dépendent de Sacassaca, nous dissipons leur méfiance et les habitants reparaissent peu à peu. Au delà de ce village, le pays est désert, dépeuplé par les incursions de tribus pillardes absolument sauvages. Les populations qui sont restées se sont fixées au sommet des montagnes, afin de pouvoir surveiller les mouvements de leurs ennemis ; elles vivent dans la plus profonde misère, les habitants n'osant sortir de leurs refuges élevés pour cultiver les terres fertiles des vallées.

Nous ne sommes encore que sur le premier plateau. Le chef nous donne un guide qui, par une sorte d'escalier, nous conduit sur une plaine plus élevée, où est bâti un nouveau village. Les femmes et les enfants se sont encore sauvés, nous trouvons un chef qui nous offre de la bière indigène (*Pombé*), une poule, et des haricots secs. Nous lui donnons quelques poignées de perles et un peu de calicot. La misère des pauvres gens réfugiés là-haut est si grande, qu'ils n'ont aucune étoffe, et sont tous vêtus d'écorces grossières assouplies par le battage. L'aspect de femmes et d'enfants vêtus de ces enveloppes informes est horrible. La nuit et le matin, ils souffrent du froid et ne peuvent s'en défendre qu'en se couchant à côté du feu. Le matin nous les voyons grelottants se tenir accroupis près de leurs tisons et se protégeant un peu la poitrine en croisant les bras. Par ordre de Sacassaca une douzaine de femmes, habituées au lavage de l'or se joindront à notre expédition afin de nous montrer les plus riches endroits des gisements. C'est une des corvées auxquelles sont astreints les habitants, que d'aller de temps en temps, après les pluies laver un peu de sable aurifère au profit du chef. Celui-ci emploie l'or à se procurer du genièvre qu'il envoie chercher à Tété. Du haut du plateau, nous avons une vue admirable : la vallée du Rovougo, couverte de forêts, s'étend comme une mer de verdure jusqu'à l'horizon. Les ondulations du terrain disparaissent sous les taillis ; les sentiers, les clairières, les villages, les cultures, ne figurent que comme

des points imperceptibles sur cette étendue immense d'où la vie semble s'être retirée. Au premier plan on ne voit que le village que nous quittons, au ciel quelques vautours évoquent au milieu de cette nature admirable, mais triste et désolée, les images de la misère et de la dévastation. Nous avançons dans un pays toujours absolument désert, cheminant dans des vallées couvertes de grandes herbes et de bosquets de bambous, sur un sol formé de débris granitiques. Enfin nous arrivons au but de notre voyage, sur un plateau élevé appelé Bar de Maxinga. Le baromètre indique 713 millimètres ; nous sommes donc à une assez grande altitude.

XVII

MINES D'OR DE MACHINGA.

Ce pays a été déjà visité par les blancs au commencement du siècle, le docteur Lacerda l'a traversé se rendant au Cazembé, mais depuis, aucun autre explorateur n'y a pénétré. Lors du passage de Lacerda, les mines d'or étaient encore exploitées et près de huit cents esclaves extrayaient et broyaient le minerai. Nous retrouvons facilement les anciens travaux. Sur le filon il y a maintenant une tranchée de dimensions irrégulières, considérables par places, et dont le fond est noyé par les eaux. Un petit canal qui l'asséchait est en partie comblé, et il n'est plus possible d'arriver au niveau des anciens travaux. De distance en distance des portions du filon ont été laissées en place. Près de la mine, d'immenses buttes sont formées des matériaux retirés de la tranchée et nous reconnaissons les sentiers où passaient les porteurs en gravissant ces remblais. Tout autour et sur une étendue de plusieurs kilomètres on retrouve les ateliers où le minerai était brisé à la main et les portions riches enlevées. Nous retrouvons les ateliers de triage avec leur installation primitive, consistant en un bloc de pierre qui servait d'enclume et des cailloux qui servaient de marteaux, nous voyons aussi les pierres plates sur lesquelles les femmes broyaient le minerai trié. Le procédé employé pour obtenir l'or consistait simplement à casser le minerai en morceaux très menus, et à trier avec grand soin les parties riches ; la vue perçante des noirs leur permettaient d'exécuter ce travail avec une très grande perfection. Les fragments riches, choisis, étaient ensuite

broyés entre des pierres, le sable fin qui en résultait était lavé dans un plat en bois (appelé *battéa*), et l'or recueilli au fond de la battéa à l'état de poudre très fine, tandis que le sable s'échappait enlevé dans le mouvement giratoire donné à l'eau. Ce procédé de séparation si primitif qu'il fût donnait un très bon travail et les procédés d'amalgamation les plus perfectionnés ne fournissent pas encore de résultats plus avantageux. Afin de laver plus vivement, les femmes ne terminent pas le travail, les résidus enrichis sont remis à une laveuse habile qui les traite tous ensemble et sépare ainsi plus rapidement l'or des sables métalliques qui l'accompagnent.

Dans le filon, l'or est disséminé dans le quartz, en grains ou plutôt en paillettes d'une grande finesse. La pyrite de fer si abondante dans les gisements d'or de la Californie et de l'Australie semble absente ici, comme du reste des autres gisements africains. Elle est remplacée par du fer titané et divers oxydes de fer, oligiste, magnétique. Les minerais de plomb et de cuivre sont aussi très rares dans le filon. Le peu de métaux qu'utilisent les noirs font supposer que l'Afrique est pauvre en gisements métallifères ou que les gisements près de la surface sont rares ; car les noirs travaillent habilement les mines et sont arrivés à extraire le fer de ses minerais et à produire un métal comparable aux meilleurs produits européens ; or, l'extraction du fer est une des opérations difficiles de la métallurgie.

Lors du voyage du docteur Lacerda au commencement du siècle, les mines étaient déjà en décadence. On manque de renseignements sur l'époque et sur les causes précises de la cessation du travail : mais il est probable que sa cause réside dans l'arrivée des travaux au niveau de l'eau, et aussi que cette exploitation a été affectée profondément ainsi que le développement de l'agriculture dans la vallée du Zambèze par la vente et l'exportation aux colonies américaines de tous les noirs sur lesquels les blancs ont pu mettre la main. De nombreux puits ont été aussi creusés dans les graviers granitiques qui couvrent le pays. Nous lavons et essayons le sol qui avoisine tous les travaux, et partout nous constatons la présence de l'or, en faible quantité. Mais ce n'est pas en quelques jours seulement que notre exploration peut être faite. Les portions restées intactes sont évidemment pauvres, et elles ont été revues maintes fois par les exploitants primitifs. Il aurait fallu déblayer les tranchées ou faire de

petits puits sur le filon pour reconnaître la véritable richesse. Nous essayons de faire ces travaux mais l'inexpérience de nos noirs rend le travail très lent et nous arrivons à la fin de nos provisions de bouche sans avoir pu atteindre la partie vierge du filon. Quelques jours encore nous nous acharnons à notre recherche, nous parvenons à nous procurer des épis de maïs vert dont nous nous nourrissons, mais vient un moment où il faut partir au plus vite, avec la perspective de près de huit jours de marche, à faire sans vivres, pour revenir chez Sacassaca. Quelques-uns de nos hommes envoyés à la chasse sont parvenus à tuer un buffle, ils nous rapportent la viande coupée en lanières et légèrement fumée ; nous en mangeons, mais c'est un mets peu appétissant.

Nous croisons sur un sentier des traces d'éléphants et le lendemain nous rencontrons une bande de chasseurs qui depuis huit jours les suit sans succès. Nous avons déjà parlé de ces hommes, de leur vie de fatigues et de privations. Ceux que nous rencontrons ont bien le physique de l'emploi; grands, bien bâtis, d'une maigreur extrême, à l'air déterminé, ils paraissent effectivement hommes à suivre sans arrêt, un mois durant et plus, à travers monts, bois et marais une piste qui les fuit. Nous pouvons examiner leurs armes, de mauvais fusils à pierre, et un fusil de rempart qu'ils chargent avec des balles en fer, coupées dans les barres de fer *suédois*, qui commencent à être apportées en Afrique et forgées ensuite par eux. Quelquefois aussi ces balles sont entièrement de fabrication indigène et tirées directement du minerai. Les bandes de chasseurs sont de 15 à 20 noirs ; il y a des chefs qui équipent jusqu'à 500 chasseurs, et quelquefois le résultat d'une année de chasse est absolument nul ; mais la passion de la chasse et de la vie de liberté fera tout supporter au chasseur, jusqu'au jour où l'éléphant déjà devenu très rare aura disparu ; alors les populations du centre de l'Afrique seront forcées de cultiver et des districts considérables où on ne vit aujourd'hui que de la recherche de l'ivoire devront adopter une vie sédentaire ou trouver de nouveaux objets d'échange à transporter à la côte.

Nous continuons notre retraite marchant aussi rapidement que possible; nous rencontrons un nègre âgé, marqué au feu sur la poitrine de grandes lettres J. P. C'est un esclave de Sacassaca (Juan-Perreira) Je lui fais dire qu'il n'y a plus d'esclaves, mais il ne semble pas

comprendre. Nous sommes revenus aux villages perchés dans la montagne, qui forment l'extrême limite des populations entretenant quelques rapports indirects avec les Portugais. Je prends là quelques échantillons des cendres de plantes dont ils se servent au lieu de sel que leur pauvreté ne leur permet pas de se procurer. Nous rapprochant de la demeure de Sacassaca, Muchéna, nous traversons des villages entourés de grandes cultures de shorgo (*mapira*). Le pays est très fertile. Arrivés à Muchéna, on nous remet des lettres de Tété incompréhensibles ; l'histoire du massacre de notre expédition met nos amis dans une situation assez embarrassante, ils ne peuvent rien y faire, croyant trop facilement à tout ce qui se raconte dans le pays, ils ne voient que désastres, ils nous écrivent que l'on raconte à Tété que Senna a été brûlée par Manuel Antonio, que les Makololo de Sépultura se sont révoltés, etc. Dans ce pays il circule constamment une quantité d'histoires et de récits fantaisistes ; la difficulté des communications fait qu'il est très difficile de les contrôler. On raconte même de nombre d'habitants qu'ils ont commis des crimes épouvantables, et on leur prête les habitudes les plus sanguinaires; bien souvent ce sont de simples calomnies ; il m'a été donné plusieurs fois de vivre en relations quotidiennes avec des hommes qui avaient la réputation de faire tomber des têtes avec une étrange facilité ; je les ai trouvés très supérieurs à leur réputation. Arrivés chez Sacassaca l'annonce du résultat négatif de notre visite aux mines de Machinga parût le surprendre beaucoup. La continuation de notre entreprise était pour lui et ses principaux chefs une source de profits sur lesquels il ne pouvait plus compter. Aussi suis-je certain qu'il a mis toute la bonne volonté possible pour nous faire mener aux meilleurs gisements, et qu'il n'y a rien de fondé dans les bruits qui ont couru, qu'il ne nous aurait pas conduits aux mines les plus riches. Du reste nous avons trouvé à Machinga la même latitude que Lacerda a indiquée et sa description des mines s'est trouvée d'accord avec ce que nous avons constaté.

Il existe il est vrai d'autres gisements aurifères plus au Nord sur la route du Cazembe, mais ils sont sur un territoire parcouru par des tribus pillardes avec lesquelles nous n'avions pu ouvrir aucune relation, et il serait nécessaire d'organiser une véritable expédition militaire avant de rien tenter de ce côté. Au fond, il aurait été très

difficile de développer une exploitation industrielle dans de pareilles conditions, et ces tentatives n'auraient pu être suivies quant à présent d'un résultat pratique.

1er Juillet. Nous sommes rentrés à Tété, nous allons nous reposer quelques jours et préparer une excursion au Sud pour visiter des placers qui sont signalés sur les bords d'un torrent appelé le Mazoe.

XVIII

VOYAGE AUX PLACERS DU MAZOE

Le pays au sud de Tété, que nous allons parcourir, est très peu peuplé; les Portugais n'y ont aucun poste permanent et plusieurs petits chefs s'en disputent la souveraineté. Le sol est très accidenté, les bonnes terres y sont rares, les seuls produits du pays sont jusqu'ici la poudre d'or, des peaux, de l'ivoire et un tabac très estimé dans la vallée du Zambèze. Nous sommes quatre pour cette expédition. M. de Lastour se joint à nous. Nous prenons comme guide un mulâtre Moucounga qui a déjà parcouru ce pays en colportant des marchandises; nous nous adjoignons une bande de chasseurs d'éléphants qui connaissent aussi la contrée; enfin, nous complétons notre personnel en engageant à Tété environ 200 porteurs. Outre nos petits ballots particuliers, nous prenons, sur l'avis des guides, les marchandises habituelles acceptées par les noirs que nous allons rencontrer : cotonnades bleues; mouchoirs; cuivre jaune en gros fil; sel, poudre, alcool; nous faisons une provision de vivres pour les Européens, de farine de sorgho à l'usage des noirs, d'outils, etc. Toutes ces marchandises sont divisées et attachés en ballots d'environ 20 kilogrammes. La veille du départ, les porteurs ont été réunis et on leur a distribué à chacun six brasses de cotonnade, d'une valeur totale d'environ 6 francs. C'est le paiement de trois semaines de travail. Une partie de ces étoffes sera laissée aux femmes des noirs, pour qu'elles aient de quoi se procurer des ressources pendant l'absence de leurs hommes. Le reste est emporté par ceux-ci pour s'en faire des vêtements et acheter des vivres. Ce mode de paiement anticipé diminue d'autant le stock de marchandises que

nous avons à emporter. Au cours du voyage, on doit faire une nouvelle distribution de coton, ce qui allégera encore la charge de nos porteurs. Avec ces étoffes, qui servent de monnaie dans le pays, nos hommes se procurent dans les villages, plus facilement que nous ne le ferions nous-mêmes, les provisions indispensables. Mais si cela nous débarrasse d'une corvée, les noirs en profitent pour économiser sur leur nourriture et se procurer du Pombé qui les épuise et leur enlève l'énergie nécessaire pour supporter les fatigues.

Le jour du départ, tout le monde se trouve devant la maison au lever du soleil. Notre repas se compose d'une sardine à l'huile, d'un biscuit de mer et d'une tasse de thé. Les noirs, rassemblés en petits groupes derrière leurs chefs, sont accroupis sur leurs talons. On fait l'appel, chacun de nous prend les noms du groupe de porteurs qui constituent son service ; puis on remet à chaque porteur sa charge selon ses forces. Après quelques discussions, les hommes arrangent les colis, y joignent leurs provisions et les objets divers qu'ils veulent emporter pour leur usage, etc. Puis, par pelotons, la bande se met en route. Nous restons en arrière avec nos porteurs de Machilas ; car nos hommes aiment traverser bruyamment les lieux habités, en agitant leurs armes, pour jeter l'émoi parmi les populations sédentaires.

Nous cheminons dans un dédale de chemins enchevêtrés dans les rochers et serpentant autour des paillotes des faubourgs populeux qui entourent Tété; puis nous suivons un étroit sentier dans les collines qui dominent le cours du Zambèze, et traversons un bois composé d'euphorbes aussi hauts que des chênes. Nous remontons la vallée d'un petit affluent du Zambèze, qui se dirige au sud et nous arrivons dans le massif montagneux au sud de Tété, la Carroiera. Ce sont des collines de grès houillers feldspathiques, dont les couches sont fortement relevées. Il semble que le bassin houiller du Zambèze se termine là. Nous passons ensuite à des terrains formés de granit, gneiss et roches dioritiques. Dans le lit d'un ruisseau, se trouve un gneiss rubanné formé de couches d'hornblende et d'épidote. Nous ne nous arrêtons qu'à 6 heures du soir. Nous avons tenu à emmener les noirs assez loin de Tété afin d'empêcher les désertions ou les visites que nos porteurs seraient encore tentés de faire à la ville pendant la halte de nuit. Nous gravissons des collines arides, le plus souvent couvertes de broussailles, et traversons quelques villages dont les habitants fuient

à notre approche pour se réfugier dans les bois. C'est avec grand' peine que nous empêchons le pillage des provisions qui restent encore dans les cases. Depuis trois jours, nous n'avons rencontré que deux noirs; ils nous ont vendu des boules de tabac d'excellente qualité.

Le *12 juillet* nous sommes à la Luïa, rivière ou plutôt lit de sable fin d'environ 400 mètres de largeur. En creusant on trouve à 30 centimètres une eau très claire. Chacun de nous s'empresse de creuser un trou pour y prendre un bain. Un de mes porteurs a gravement manqué à la discipline et M. d'Andrada le chasse du camp en le menaçant de lui brûler la cervelle. J'apprends bientôt qu'il s'est coupé les cheveux et s'est si bien grimé qu'il a pu continuer le voyage avec nous sans difficultés. La vallée de la Luïa est une plaine fertile presque sans habitants. Le sol est couvert d'une herbe fine, qui serait excellente pour les bestiaux. Nous ne trouvons qu'un seul village, il est entouré de cultures de tabacs et de champs de sorgho. Voici des femmes qui entassent des branchages sur des marmites en terre pour faire la cuisson... Ce sont des vases ronds appelés Calangues par les Portugais; ils servent ici à porter l'eau et à tous les usages du ménage. Ils sont en argile, bien travaillés, mais sans aucun émail. Les négresses gravent autour de l'ouverture une sorte de grecque d'un assez joli effet. Nous trouvons de nombreux échantillons du bel arbre (Esphélia Africana), qui en Cafre est appelé Mougengéma et Moussokosa. C'est une plante de la famille des légumineuses; elle donne de très grosses gousses renfermant des graines noires et rouges dont les nègres font de jolis colliers.

Le *13 juillet* nous sommes aux bords du Mazoe; c'est un torrent presqu'à sec en ce moment; il n'y a qu'un courant d'eau au milieu du lit. Arrivés près d'une cascade, nous campons sur un banc de sable, qu'une inondation précédente a laissé à la base d'une haute colline. A côté de nous s'élèvent des rochers de gneiss et de granit. La chute de la rivière a environ 3 mètres de hauteur; le lit est d'une largeur de 500 mètres, très inégal et formé de porphyre noir poli par le mouvement des eaux; les blocs détachés ont pris une teinte noire de manganèse; il semble que l'action du soleil a bruni ces roches et leur a donné, en concentrant la matière colorante, un vernis particulier. Dans les parties du lit où la roche est compacte le mouvement giratoire des eaux chargées de sables a creusé le sol en énormes mar-

mites; ce que dans les Alpes on appelle Marmites de géants. Au fond de ces trous nous constatons la présence de quelques paillettes d'or, des grenats, du fer magnétique, des épidotes, etc. Au bas de la chute est un petit lac où s'est réfugié un hippopotame. Nous restons quelques heures à l'affût, mais l'animal effrayé ne fait que de très courtes apparitions à la surface, et malgré une forte consommation de cartouches, nous ne parvenons pas à l'atteindre. L'eau est profonde, quelques crocodiles aussi se trouvent dans cette lagune, et l'hippopotame est un animal trop dangereux pour que nous osions nous mettre à l'eau pour le faire sortir. Le lendemain, nous envoyons quelques cadeaux à une femme portant le nom cabalistique de Pondoro (Lionne) et à qui on attribue un pouvoir surnaturel; c'est la souveraine d'un village dont les femmes savent laver les sables aurifères. La population des villages s'est enfuie à notre approche.

Pour fêter le *14 Juillet*, nous hissons le drapeau français sur notre tente et buvons une bouteille de madère réservée pour cette occasion. De Lastour tue plusieurs pintades, perdrix, tourterelles, ainsi qu'une antilope; aussi faisons-nous un excellent dîner. Temps superbe, clair et frais; bonne soirée employée à causer de la France et de nos amis. Les nègres sont dispersés en petits groupes et accroupis près de leurs feux. Le lendemain, nous attendons en vain les laveuses d'or que devait nous envoyer Pondoro, la sorcière; et nous partons en leur faisant dire de nous rejoindre sur les placers. Remontant la vallée dans le lit du Mazoe, la marche est très difficile. Le sol est formé de porphyre poli et glissant; nous avançons en sautant d'un bloc à l'autre et en tombant presqu'à chaque pas. En cinq heures de marche, nous n'avons parcouru que quelques kilomètres. Nous nous arrêtons exténués à l'entrée d'un petit ravin, dans les roches. Une bande d'énormes singes qui nous suit depuis le matin, fait entendre des hurlements en défilant le long de sentiers escarpés. Le fond du torrent, littéralement encombré de rochers, devient impraticable. Nous gagnons alors un sentier latéral tracé sur une ancienne berge et qui forme terrasse au flanc de la colline, c'est ce qui reste de la rive d'un grand lac qui devait s'étendre dans la vallée du Mazoe. Les hippopotames y ont tracé eux-mêmes un passage; par endroits le sol est bien battu, mais dans les fonds les broussailles couvrent tout: nos guides sont absolument perdus. Nous voici à travers fondrières, bois et roches, grimpant souvent aux

arbres morts et plongeant dans les broussailles que les hautes eaux ont accrochées aux rochers. Vers cinq heures, nous trouvons une plage assez unie et au delà la vallée se resserre encore. Nous nous résignons à camper là, bien que de nombreuses lagunes d'eau verdâtre nous avertissent que l'endroit est malsain. La fièvre commence à nous attaquer. M. de Lastour, et un de nos laveurs d'or, un Espagnol de Grenade, ainsi que plusieurs noirs, en sont les premiers atteints. M. d'Andrada lui-même est bientôt pris de vomissements.

En amont la vue est superbe : devant nous s'étagent des montagnes pittoresques très élevées où le Mazoe prend sa source. Partout des traces d'hippopotames; ces animaux sortent des lagunes la nuit pour aller paître sur les collines. M. Kuss détermine la latitude sur Véga de la Lyre; il trouve 16° 38; le baromètre indique 741^{mm}. Le lendemain, ne pouvant plus cheminer sur la rive droite, nous cherchons un gué; le fond rocheux, inégal, rend le passage très difficile; nos nègres se mettent à l'eau, mais ils en ont par-dessus la tête. Vers huit heures, nos guides ont trouvé un passage, mais il faut se mouiller pour le franchir, aussi les noirs de notre escorte se tiennent cinq ou six ensemble et nous traversent étendus sur leurs têtes; cette précaution nous évite les refroidissements qui nous auraient sûrement amené la fièvre. Le courant très rapide et les trous au fond du lit, rendent le passage périlleux. Mais, malgré quelques faux cris d'alarme : crocodiles *(ignacoco)*, lancés par des farceurs plaisants, nos hommes nous traversent sans encombre. Nous continuons à remonter le Mazoe en suivant les rives et marchons péniblement à travers des blocs; le rivage ressemble à un chantier de pierres en désordre. M. d'Andrada est toujours malade et se voit obligé de monter dans sa machila; nos hommes le portent sans se décourager, mais n'arrivent à la halte que deux heures après nous. Nous voici enfin sur les placers et nous campons au bas de très hautes collines; au sommet est un village, Casa de Zuda; je m'y rends par des chemins qui sont de véritables échelles. J'y trouve un peu de maïs, de la farine, des poulets, des pigeons. Les achats sont difficiles, car ces gens ont juste ce qui est nécessaire à leur consommation. Notre guide Moncounga a obtenu du chef, l'envoi de femmes qui sauront nous montrer les sables aurifères. Vers quatre heures, six femmes arrivent avec des grandes battées en bois de forme rectangulaire; elles nous conduisent près du cours d'eau, prennent là du

gravier entre les galets au niveau des hautes eaux, et après un lavage soigné et très habilement fait, elles nous montrent quelques paillettes d'or. Ces femmes sont d'un type assez gracieux, elles ne montrent ni sauvagerie ni curiosité. Malgré l'infertilité des rochers où sont placés leurs villages, elles ne sont pas dans la misère comme à Machinga. Quelques enfants ont des colliers formés de Cauris et d'un morceau de nacre appelé Douro, qui a une grande valeur dans l'intérieur de l'Afrique. Cette rondelle est un des rares produits contre lesquels les noirs échangent leur poudre d'or, ils donnent un matical de poudre pour une de ces coquilles, soit environ 15 francs. Les commerçants qui cherchent la poudre d'or ont grand soin de s'approvisionner de cet objet d'échange.

17 juillet. Les laveuses d'or sont arrivées de bon matin; après une heure de marche dans les rochers nous arrivons à un coude de la rivière. Le courant est très violent, nous traversons à la nage, non sans de grandes difficultés. Les nègres qui portaient nos vêtements sur leur tête font un plongeon soudain, et nous devons continuer l'exploration en costume du pays. Heureusement le temps, quoique couvert, n'est pas froid. Arrivés à l'endroit où on lave habituellement le sable, les femmes essaient un banc de gravier au-dessus du niveau de l'eau, il est plus riche que celui que nous avons vu précédemment et se continue jusqu'à une couche de gros galets au niveau de l'eau. Les indigènes ne travaillent que la couche superficielle. D'autres explorations en amont donnent le même résultat. Une seconde traversée du Mazoe est encore plus pénible, mais nous avons pris notre parti, et plongeons quand il le faut. Dans la saison pluvieuse, l'exploration de cette rivière serait presque impossible. De retour au camp, M. de Lastour photographie une bande de visiteurs. Un chef est venu avec sa femme et un petit garçon, je donne à cet enfant une poupée en caoutchouc achetée à Paris, ce qui lui fait grand plaisir ainsi qu'à ses parents; ces poupées ont toujours un égal succès, auprès des parents et des enfants. Deux heures après la famille revient et m'offre très affectueusement un panier de farine et deux poulets; pour ne rien devoir à ces braves gens, je leur distribue des bracelets de cuivre, j'y joins quelques brasses de coton et une gravure représentant un dompteur avec ses lions. Mais quoique cette scène soit simple, les noirs ne semblent pas comprendre l'intention du dessinateur, du reste j'ai déjà remarqué qu'en dehors de la représentation d'un animal connu dans

une posture naturelle et habituelle, les noirs ne saisissent pas nos dessins. La mère porte un collier de perles et de graines ; elle a bien les grosses lèvres des négresses mais son nez n'est pas aplati comme celui des Butonga, elle a une figure très intelligente. Nous faisons essayer à la battée la terre qui entoure le camp et nous trouvons partout un peu d'or. Pendant que la femme travaille le sable aurifère, le mari prend soin de l'enfant; celui-ci a un collier formé de six douro (coquillage). Le soir seize porteurs arrivent de Tété avec des provisions ; il nous ont suivi sans difficultés s'arrêtant à nos divers campements. Une nuit ils ont eu un des leurs enlevé par un lion. Nous prenons une forte dose de quinine, M. d'Andrada souffre encore de la fièvre, mais en se faisant soutenir il peut continuer le voyage. Nous partons en remontant le long de la rivière, puis nous coupons à travers la montagne, où se trouvent perchés sur les plus hauts sommets, les villages des laveurs d'or. Ce sont des habitations très misérables, il faut aux habitants trois heures de marche par une sorte d'escalier à pic pour venir puiser de l'eau à la rivière. Malgré leur misère les habitants ont tous des étoffes de coton. Ils ont placé les villages sur les sommets pour échapper aux surprises car Bonga de Massangano fait de fréquentes incursions dans le pays, tue les hommes, enlève les femmes, les enfants et les provisions. Ces populations qui n'ont que très peu de terre ne vivent qu'à l'aide de la poudre d'or, que viennent chercher les marchands de Tété.

Nous redescendons dans la vallée de Mazoe, où nous essayons avec des résultats variables les divers bancs de gravier que nous montrent les naturels. Après une mauvaise journée, M. d'Andrada se trouve mieux tout à coup et nous nous décidons à continuer le voyage. Mais notre guide devient de plus en plus craintif; il redoute que nous choquions les préjugés des noirs et qu'il en résulte des difficultés. Nos gens campent autour de notre tente, ils couchent sur des lits de broussailles et de roseaux et se mettent, la nuit, dans un grand sac qu'ils appellent *fomba*. Malgré ces précautions, ils souffrent du froid qui est très piquant. Ils amassent d'énormes quantités de bois et font des feux autour desquels ils se couchent et qu'ils entretiennent toute la nuit. Ils ont grand'peur d'être isolés et se tiennent rapprochés, encombrant les alentours de notre tente, nous aveuglant avec la fumée de leurs feux et nous empêchant de dormir par leur bavardage, qui se prolonge bien avant dans la nuit. Le matin, ils sont transis et il est impossible

de les secouer avant le lever du soleil. Ils commencent par manger les restes de la bouillie de la veille et vont ensuite par petits groupes se faire leurs visites de politesse, en commençant par leurs chefs. Ils saluent en inclinant légèrement la tête, en frappant des mains et en frottant en même temps les pieds sur le sol. S'ils ont quelque chose dans une main, ils se frappent avec l'autre deux ou trois fois sur la poitrine. Les femmes saluent en croisant les bras sur les seins et en faisant une révérence, les genoux pliés et le buste droit. Lorsque nous traversons un village, elles se tapotent les lèvres toutes ensemble en prononçant : you, you, tant que nous sommes en vue. Les montagnes qui, à la Machinga, étaient couvertes de verdure sont ici presque sans végétation ; les broussailles sont sans feuilles, sauf le long des cours d'eau où il existe une bande verdoyante. Dans les broussailles épineuses *(matou)* la marche est très difficile ; cette fois, nos porteurs nous font savoir ouvertement qu'ils ne veulent pas aller plus loin ; enfin, après bien des pourparlers (car nous désirons visiter d'autres placers en amont), il est convenu que l'on fera un dernier effort et, en récompense, chaque homme aura une prime de quatre brasses de cotonnade payable à Tété. Mais les chemins deviennent plus mauvais ; ce ne sont que broussailles, rochers, montées et descentes sans fin. M. d'Andrada, encore faible, a voulu prendre la tête avec les guides, ce qui rend la marche très lente. Après le déjeuner, nous explorons divers endroits où les naturels ont quelques lavages ; M. de Lastour tue une grande guenon et le mâle nous suit le reste de la journée avec des cris affreux ; nous tirons sans succès des antilopes dans les rochers et les hippopotames que nous apercevons dans la rivière. Au retour, nous distribuons une bonne ration d'eau-de-vie aux noirs qui nous ont accompagnés. Nous continuons notre voyage jusqu'à un petit village, dont les femmes sont venues nous montrer quelques placers le long de la rivière ; le sable est assez riche, mais la quantité exploitable est très limitée.

Nous sommes au confluent du ruisseau l'Iniacombité qui vient du sud. Sur les rives sont de petits champs de tabac. Nous achetons des arachides, des tomates sauvages, qui sont très bonnes. Dans la nuit quelques porteurs se sont sauvés abandonnant leurs charges, les hommes refusent d'aller plus loin, les chefs et les guides sont cette fois de leur avis, malgré tous nos efforts il est impossible de leur persuader de continuer le voyage, et après de longs pourparlers le retour à Tété est décidé.

Nous revenons vers Tété en suivant des sentiers plus à l'ouest que le chemin suivi précédemment; nous parcourons de belles vallées couvertes d'une herbe fine qui permettrait certainement d'élever de grands troupeaux. Nous voici à un petit village où l'eau est très rare en ce moment; les habitants vont la chercher à plusieurs heures de distance, aussi prenons-nous le parti d'aller camper sur les sources qui se trouvent dans une petite vallée dominée par de grands escarpements de gneiss, au pied desquels nous trouvons quatre puits irréguliers d'environ quinze mètres de profondeur, et que gardent les habitants du pays. Nous devons acheter l'eau, dont on nous donne deux calangues, soit environ dix litres pour une brasse de coton. Ces puits sont garnis d'échelles très primitives, ils sont creusés dans un gneiss très dur et représentent, vu les outils primitifs des natifs indigènes, un travail considérable. Voyant que nous étions disposés à payer l'eau, les noirs me permettent de visiter les puits en détail. Les sources sont en ce moment à peu près taries, il ne se rassemble là que les eaux de surface de la vallée, et la grande profondeur des puits laisse peu d'espoir de les améliorer par de nouveaux travaux. J'achète d'un habitant une quenouille garnie de coton filé. Ces gens ne connaissent pas le rouet à filer, ils n'ont encore que le fuseau dont le travail est très lent : nous traversons à nouveau et perpendiculairement à sa direction la belle vallée de La Luïa, voyageant toujours à travers des prairies désertes parsemées de bosquets de palmiers et de cocotiers. Nous rencontrons plusieurs villages abandonnés. Arrivés à la rivière nous campons sur la rive droite au pied de collines trachytiques couvertes à la surface d'opales communes et de belles agates, de jaspe rouge et vert, etc. Je vais visiter un gros village et j'y rencontre de nombreux tisserands qui, à l'aide d'un métier fixé à terre, tissent de la forte toile de coton d'environ un mètre cinquante de largeur (1).

---

(1) Le système de tissage employé dans ce village est très original et je crois qu'il mérite d'être décrit : Le fil de trame est enroulé en hélice très allongée sur une longue baguette qui sert de navette et que l'on passe à travers la chaîne. Par suite de l'enroulement en spirale, le fil se développe facilement pendant le passage. Au lieu du peigne employé par nos tisserands, les fils de trame sont resserrés à l'aide d'une lame mince que l'on passe derrière chaque fil de trame. Il n'y a qu'une seule lisse qui est immobile, et la moitié des fils de chaîne est passée dedans. Ces fils sont ainsi maintenus absolument fixes. Derrière cette lisse se trouve une lame de bois mince d'environ dix centimètres de largeur, qui traverse toute la chaîne qu'elle divise en deux parties égales. Voici maintenant comment se fait le travail : la moitié de la chaîne étant immobilisée par la lisse fixe, l'ouvrier passant ses bras par-dessus la lisse, met sur champ la lame placée derrière; il en résulte que les fils non main-

J'achète dans ce village un lot de poissons qui nous font une excellente friture, aussi de la bonne bière indigène. Nous trouvons nombre de paillotes bien tenues, très propres. Pour se préserver des insectes, on entoure les nattes sur lesquelles on dort d'une petite rigole rempli d'un liquide gluant, obtenu par la cuisson d'une grosse racine à laquelle les habitants donnent le nom de *maizinia* qui, du reste, leur sert à désigner presque toutes leurs plantes médicinales. Le lendemain nous continuons notre voyage. L'eau est rare pendant ce trajet et nos porteurs sont exténués de fatigue. La chaleur est intense, si bien que les noirs, pour allumer leur pipe, ont du feu en quelques secondes en frottant simplement des petits bâtons. Avec du bois et de l'herbe bien sèche, ce procédé est très rapide pour un noir un peu adroit; en temps humide l'inflammation étant impossible, les noirs portent d'étape en étape un tison enflammé. Mais en cette saison sèche, nous rencontrons souvent des forêts incendiées dont quelques grands arbres continuent à brûler pendant des mois, et quand nous approchons de la fin d'une étape nos hommes ne manquent pas d'en emporter quelques tisons allumés. Nous arrivons vers midi au Kangousi, un des affluents de la Luïa. Nous campons près de la rive gauche formée de porphyres amydaloïdes pénétrés de chlorite. Le pays est couvert de broussailles épineuses *(matou)*. Le thermomètre marque 45° à l'ombre. Le manque d'eau nous force à repartir immédiatement après le déjeuner. Nous trouvons enfin un peu d'eau dans le lit d'un petit ruisseau, l'Iniamougankanga, coulant sur le grès houiller de Tété dont un lambeau reparaît ici. Le fond de ce ruisseau est formé d'une sorte de travertin grossier. Les jours suivants nous continuons la retraite. Nos porteurs rencontrent un arbre *(Iniampoumpi)* sur lequel ils se

---

tenus sont relevés; il se produit en avant une petite ouverture où la lame-peigne introduite à plat, ensuite redressée sur champ, donne passage à la navette. Puis le fil est serré par la lame plate d'avant qui est ensuite retirée.

Pour passer la trame suivante, à l'aide d'un petit cerceau qu'il tient de la main gauche et agissant derrière la lisse, il presse sur les fils en commençant d'un côté; ceux qui ne sont pas maintenus par la lisse baissent un peu et, dans la petite ouverture produite, on introduit de la main droite et petit à petit sur son plat, la lame-peigne qui arrive à traverser la chaîne, et qui est ensuite redressée sur champ de façon à produire une ouverture suffisante pour le passage de la navette.

En arrière, les fils de chaîne sont maintenus sur place par des verguillons comme sur nos métiers à tisser. L'ourdissage est fait à l'aide d'un seul fil de chaîne qui reste entier, le tissu est donc terminé par des boucles à ses extrémités; latéralement les fils de chaîne sont plus serrés; aussi le tissu a-t-il deux solides lisières.

jettent, arrachant l'écorce à l'aide de leurs haches et ne partant pas sans en avoir recueilli une petite provision. Cette écorce passe pour être un remède très précieux pour les affections des reins. Nous voyageons toujours à travers un pays de roches porphyriques; quoique sur des collines élevées nous traversons de larges espaces couverts de galets et de cailloux roulés de quartz d'un diluvium ancien. Puis nous retrouvons encore les grès houillers près du Mufa, affluent du Zambèze. Çà et là quelques traces de culture mais aucune d'habitation. Nous voyons le lendemain un gros village entouré de palissades de défense et nous marchons à travers des terrains de gneiss amphiboliques et micacés. Nous n'avons plus ni biscuits, ni provisions; nous vivons de mauvaises patates rouges aqueuses et de maïs bouilli. L'eau est aussi très vaseuse à notre campement d'Iniamouno. Deux de nos compagnons sont pris de fièvre. Nous ne sommes plus loin de Tété et pourtant les habitants sont rares. A Degoué, sur les bords du Zambèze nous campons sous de grands arbres qui abritent quelques troupeaux de chèvres et de moutons. Nos hommes font des feux superbes avec les excréments séchés. Enfin partis à 6 heures du matin, nous arrivons à Tété vers 9 heures. Là nous trouvons des nouvelles d'Europe; nous en étions privés depuis longtemps. Nos hommes se dispersent dans la ville pour revenir quelques heures après se faire règler les petits paiements d'étoffe que nous leur devons. Pour nous, le temps approche où nous devrons retourner en Europe; notre voyage nous a permis de constater la valeur agricole du pays et le grand avenir qui lui est réservé, mais nous pensons qu'il serait prématuré, maintenant, de songer à son développement industriel, à moins de découvertes de gisements exceptionnels plus riches que ceux que nous avons visités, tout en reconnaissant que notre examen a été beaucoup trop sommaire et que nos jugements ne sauraient être définitifs.

TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3134-2-8.

Publiée par la Société de Géographie

2me trimestre 1882



Dessiné par J. Hansen

Gravé par Erhard



